UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02186821 1

JOHN M. KELLY LIBRARY

IN MEMORY OF

CARDINAL GEORGE FLAHIFF CSB

1905-1989

University of
St. Michael's College, Toronto

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY
UNIVERSITY

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

EXPOSITION

DU

DOGME CATHOLIQUE

CARÊME 1879

VII

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

L'éditeur réserve tous droits de reproduction et de traduction.

Imprimatur :
Parisiis, die 8 decembris 1901.
✠ FRANCISCUS, CARD. RICHARD,
Arch. Parisiensis.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en janvier 1903.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

EXPOSITION

DU

DOGME CATHOLIQUE

PERFECTIONS DE JÉSUS-CHRIST

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ
des Frères Prêcheurs

DIXIÈME ÉDITION

CARÊME 1879

PARIS
P. LETHIELLEUX, Libraire-Éditeur
10, rue Cassette, 10

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les Conférences prêchées par le T. R. P. Jacques-Marie-Louis MONSABRÉ, prédicateur général, lesquelles sont intitulées : *Exposition du dogme catholique.* — *Perfections de Jésus-Christ.* — *Carême* 1879. Nous les avons jugées dignes de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

FR. PAUL MONJARDET.
Prédicateur général.

IMPRIMATUR :

FR. THOMAS FAUCILLON,
Prieur provincial.

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

L'INTELLIGENCE DE JÉSUS-CHRIST

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

L'INTELLIGENCE DE JÉSUS-CHRIST

Éminentissime Seigneur, Monseigneur[1], Messieurs,

Pour prouver l'existence de l'Homme-Dieu, et pour préciser les principales conséquences de l'union hypostatique, il était nécessaire de jeter un coup d'œil sur les perfections de Jésus-Christ : c'est ce que nous avons fait dans nos précédentes conférences[2]. Nous avons été charmés, éblouis, convaincus ; mais, entraînés par le rapide mouvement de nos démonstrations, nous n'avons rien approfondi. La question posée, au début de nos études, sur l'existence et la personne de Jésus-Christ : — Comment devons-nous concevoir un homme-Dieu ? — n'a pas encore reçu sa dernière réponse. Cette

1. Son Éminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris ; Mgr Goux, évêque de Versailles.

2. Conf. Trente-troisième et trente-cinquième conférences.

réponse, je vais vous la donner, si vous voulez bien entrer respectueusement avec moi dans la personne du Sauveur, et visiter les profondeurs sacrées où se cachent les trésors de la science et de la sagesse divines, où réside la plénitude des vertus, des mérites, de la puissance, de l'amour, de la sainteté, où les imperfections volontaires d'une nature créée grandissent celui qui a daigné s'en revêtir, où la perfection est couronnée par une médiation bienfaisante, qui unit l'éternité et le temps, le ciel et la terre, le créateur et la créature dans un ineffable embrassement. L'intelligence, la volonté, le cœur, la sainteté, les infirmités, la médiation de Jésus-Christ, tels seront les objets de nos études pendant le cours de cette station.

N'abordons pas témérairement de si grands sujets. — Quand Moïse voulut s'approcher du buisson ardent d'où Dieu l'avait appelé, une voix lui dit : « N'approche pas avant d'avoir enlevé ta chaussure, car le lieu que tu foules aux pieds est une terre sainte[1]. » Il me semble,

1. Ne appropies huc : solve calceamentum de pedibus tuis : locus enim in quo stas, terra sancta est. (Exod., cap. III, 5.)

Messieurs, que j'entends la même voix et le même avertissement. — L'intimité de Jésus-Christ est un sanctuaire où ne peuvent entrer avec fruit que les âmes purifiées. — Purifions-nous donc ; oublions, si c'est possible, toute préoccupation terrestre ; dépouillons-nous de toute pensée vaine, de tout sentiment profane ; regardons avec candeur, sincérité et respect, si nous voulons être touchés jusqu'à l'admiration, jusqu'au ravissement, par les vérités que va nous révéler l'enseignement catholique.

Il nous met d'abord en présence de l'intelligence du Christ, pour nous apprendre quelle est la nature, quelle est l'excellence de cette intelligence, de quelle science elle est ornée.

I

Lorsque, après avoir entendu l'affirmation de Jésus-Christ, nous en avons cherché la justification dans sa perfection intellectuelle, il nous est apparu doué d'une prodigieuse clairvoyance qui, suivant dans les esprits le mouvement de la pensée, l'achevait avant qu'elle fût entièrement formée ; qui, pénétrant jusqu'au fond des

cœurs, leur arrachait leurs plus intimes secrets. A cette clairvoyance nous avons vu s'unir une élévation singulière, caractérisée par l'habitude du sublime. D'où nous avons conclu que Jésus est admirable dans son esprit[1].

Mais quel est cet esprit ? N'est-ce pas le Verbe éternel, dont nous chantions naguère les splendeurs, en exposant le mystère de la vie divine ? Il est l'image parfaite et adéquate de son principe ; en lui, l'intelligence suprême exprime tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle sait, tout ce qu'elle est. « Dieu, dit saint Augustin, ne se parlerait pas d'une manière digne de lui, c'est-à-dire parfaitement et intégralement, s'il y avait dans son Verbe quelque chose de moins que dans sa science[2]. » Le Verbe est donc toute la science de Dieu. « En lui, dit saint Ambroise, on peut voir toute chose, et en toutes choses on peut le voir[3]. » Or le Verbe s'est incarné : *Verbum caro factum est.* Quoi d'éton-

1. Conf. Trente-troisième conférence, 2e partie.

2. Deus non perfecte et integre seipsum dixisset, si aliquid minus esset in Verbo quam in scientia. (S. Aug., lib. XV, *De Trinitate;* cap. XIV.)

3. Si videas singula omnium quæ creata sunt in ipso, vi-

nant si, pendant les jours de sa chair, nous le voyons se manifester par une pénétration et une élévation surhumaines ? N'en doutons pas, les merveilles intellectuelles que l'on remarque dans la vie de Jésus-Christ : vue intime des âmes, divination, prophéties, idées grandioses, doctrine sublime, tout a pour cause directe, immédiate, unique, le Verbe de Dieu. Il trône au sommet de la nature qu'il a associée à sa gloire, comme le soleil au sommet des monts, d'où sa lumière tombe en cascades étincelantes jusqu'au fond des vallées. Quand le soleil est absent, j'ai besoin d'une lumière d'emprunt pour voir la vallée et parcourir ses chemins ; mais quand le roi du jour se lève et brille, toute autre lumière pâlit et devient inutile. Ainsi, dans ma nature, il faut une intelligence subalterne, pour dissiper les ombres de la chair et diriger les mouvements de la volonté ; mais dans l'humanité du Christ, à quoi bon, puisque le soleil éternel l'inonde de ses rayons ? Nous accorderons, si l'on veut, qu'un principe vivant,

debis in singulis unum Verbum esse omnium, cujus pro captu nostro participes sumus. (S. Ambros., in Psalm. CXVIII. *Expos.*, serm. III, nº 20.)

une volonté créée anime la chair du Sauveur, pour qu'elle échappe à la honte de n'être qu'une machine sans gloire et sans mérite ; mais une intelligence humaine, noyée dans les splendeurs du Verbe, serait une pure superfétation. Encore une fois, l'esprit de Jésus-Christ, c'est le Verbe divin.

Ainsi parlait, Messieurs, un hérétique fameux que nous avons déjà rencontré sur notre chemin, Apollinaire[1]. — Les saints docteurs qui l'ont réfuté l'ont surnommé l'impie. C'était juste, car quelle impiété que de faire honneur au Verbe de Dieu d'une mutilation qui, en altérant la nature humaine, trouble profondément, bouleverse même l'économie du mystère de l'incarnation ! Jésus est Dieu, mais en même temps il est homme parfait. Pour la vérité de mon salut, je dois reconnaître en lui ma nature tout entière. Or ma nature n'est entière que lorsqu'elle est munie de toutes ses facultés essentielles. Amputez mon corps, retranchez un de ses membres, ma main, mon bras, je ne cesse pas d'être homme ; mais ne touchez

1. Conf. Trente-cinquième conférence, 1re partie.

pas à mon âme, car l'être humain va s'évanouir. Tout se tient en elle, l'intelligence, la volonté, la sensibilité, les passions ; et j'ose dire que la faculté maîtresse par laquelle tout se tient, c'est l'intelligence. Une âme sans intelligence est un monde sans soleil, monde caduc, dont les astres affolés vont se séparer, se briser et disparaître. Là est le premier principe des mouvements, des actions, des mérites, de l'harmonie intérieure, de l'ordre de la vie humaine. Ne voyant rien humainement, je ne puis rien faire humainement. En vain vous m'investirez d'une lumière supérieure, cette lumière ne complétera pas ma nature, s'il lui manque sa lumière propre. L'homme étant essentiellement et principalement un être intellectuel, ce n'est pas honorer le Christ que de lui refuser l'intelligence humaine, puisque en le séparant de ceux à qui il a voulu s'unir et en supprimant le premier principe de ses mérites, on fait de l'incarnation un simulacre sans profit pour l'humanité. Le Christ, intelligence divine en tant que Verbe de Dieu, est donc vraiment doué d'une intelligence humaine. Voilà, Messieurs, ce que les plus anciens apologistes du dogme

catholique ont compris et proclamé contre les assertions bizarres de l'hérésie[1].

Partant de cette vérité, on se demande naturellement quels sont les rapports de ces deux intelligences divine et humaine dans la même personnalité. La première, infiniment active et toute-puissante, n'absorbe-t-elle pas toute l'activité de la seconde, réduite à n'être plus qu'un réflecteur purement passif de la science incréée ? Ecartez cette idée, s'il vous plaît, c'est une erreur condamnable et condamnée[2]. Comme il y a dans le Christ deux intelligences, il y a deux sciences : une science incréée et une science créée. Celle-ci n'est pas

1. Synod. Constantinop. I, Œcum. II, can. 1. — Synod. Constantinop. II, Œcum. V, can. 4 et 11.

2. Saint Thomas, après avoir prouvé l'existence de la science créée dans l'intelligence de Jésus-Christ, dit : *Et ideo in sexto synodo damnata est positio negantium in Christo esse duas scientias, vel duas sapientias.* Cette condamnation ne se trouve pas en propres termes, mais on peut facilement la déduire des définitions du sixième concile général, qui affirme que *J.-C. est doué d'une âme raisonnable* (ψυχῆς λογικῆς), qu'il nous ressemble en toute choses, moins le péché (κατὰ παντὰ ὅμοιον ἡμῖν χωρὶς ἁμαρτίας), que chaque nature, dans l'union, conserve ses propriétés (σωζομένης δὲ μᾶλλον τῆς ἰδιότητος ἑκατέρας φύσεως).

le simple reflet de celle-là ; c'est un acte propre de l'intelligence humaine, un perfectionnement normal de ses forces vivantes. Le Verbe ne se contente pas d'épouser une nature complète, il la veut parfaite ; et la nature humaine n'est parfaite qu'autant que toute sa force intellectuelle, mise en acte, produit une science distincte de toute autre science. — Sans doute la science incréée remplit dans la personne du Christ le rôle d'illuminateur ; mais l'intelligence humaine, réflecteur actif et vivant, s'approprie les rayons qu'elle reçoit d'en haut, et en fait sa propre science, sa propre perfection. Du reste, on conçoit difficilement l'existence d'une force intellectuelle toujours dormante et inactive ; car une chose n'existe, dit saint Thomas, que pour son opération ; d'autre part, une science humaine quelconque est nécessaire, aussi bien que l'intelligence, à l'intégrité de notre nature. Ne perdons jamais de vue cette vérité fondamentale : que le Verbe de Dieu a pris notre nature tout entière[1].

1. Filius Dei humanam naturam integram assumpsit, id est, non solum corpus, sed etiam animam : non solum sensitivam, sed etiam rationalem. Et ideo oportuit quod

Cette assomption de notre nature tout entière n'a pas notre gloire pour unique but ; elle est ordonnée à notre salut. Or, vous ne l'ignorez pas, Messieurs, l'œuvre de notre salut accomplie par Jésus-Christ dépend de ses actes libres et méritoires, au principe desquels nous

haberet scientiam creatam, propter tria. Primo quidem propter animæ perfectionem. Anima enim secundum se considerata est in potentia ad intelligibilia cognoscenda. Est enim sicut tabula in qua nihil est scriptum : et tamen possibile est in ea scribi propter intellectum possibilem. in quo est omnia fieri, ut dicitur in *de Anima*. Quod autem est in potentia, est imperfectum, nisi reducatur ad actum. Non autem fuit conveniens, quod Filius Dei humanam naturam imperfectam assumeret, sed perfectam : utpote qua mediante, totum humanum genus ad perfectum statum reducendum. Et ideo oportuit, quod anima Christi esset perfecta per aliquam scientiam, quod esset propria perfectio ejus. Et ideo oportuit in Christo esse aliquam scientiam præter scientiam divinam : alioquin anima Christi esset imperfectior animabus aliorum hominum. Secundo quia cum quælibet res sit propter suam operationem, ut dicitur in *de cœlo :* frustra haberet Christus animam intellectivam, si non intelligeret secundum illam : quod pertinet ad scientiam creatam. Tertio quia aliqua scientia creata pertinet ad animæ humanæ naturam, scilicet illa, per quam naturaliter cognoscimus prima principia : scientiam enim hic large accipimus pro qualibet cognitione intellectus humani. Nihil autem naturalium Christo defuit : quia totam humanam naturam suscepit. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 9, a. 1.)

devons nécessairement rencontrer une science créée ; pour la bonne raison que la science créée est du même ordre que les actes dont elle est le principe, tandis que la science incréée, en agissant directement et immédiatement sur la volonté, troublerait l'harmonie des opérations de la nature humaine et leur enlèverait la gloire du mérite.

Je conclus : Au nom de l'intégrité et de la perfection de l'humanité dans le Christ, nous devons lui accorder une intelligence humaine, vivante, active, perfectionnée par la science. Maintenant, Messieurs, je ne vous étonnerai pas si je vous dis que vous ne pourrez jamais imaginer ni concevoir rien qui vous donne une idée exacte de la grandeur intellectuelle de l'Homme-Dieu. Son esprit est, dans le firmament des esprits, ce qu'est, dans le firmament des astres, le soleil invisible autour duquel se meuvent silencieusement les pléiades étincelantes, dont les évolutions font rêver la science. Quand, l'esprit fatigué par les effrayants calculs et les mystérieux soupçons des astronomes, je regarde les cieux, je me demande si, par delà les étoiles, dont mon œil ébloui ne peut

compter les scintillements, si, par delà les vastes nébuleuses, dont ces étoiles ne sont que la poussière, si, au centre de l'espace créé, il n'y a pas un astre géant auquel l'armée céleste rend hommage par la souple docilité de ses mouvements. Parfois mon imagination, égarée à travers les mondes, croit entrevoir ce merveilleux centre de lumière et de force ; mais bientôt, ramené à la réalité brutale qui emprisonne mes sens, je ne trouve plus devant moi qu'un *peut-être* pour rassasier la curiosité dont mon âme est tourmentée.

Plus heureux dans mes explorations à travers le monde des esprits, je sais, de science certaine, qu'il existe une intelligence supérieure à toutes celles que le souffle de Dieu a créées ; une intelligence opulente, dans laquelle se concentrent toutes les lumières participées de la lumière infinie ; une intelligence maîtresse, à laquelle doit se soumettre toute âme vivante, sous peine d'éternelle perdition ; une intelligence typique, que Dieu prédestinait à la royauté des esprits ; c'est l'intelligence de mon Sauveur. Je connais le temps de son apparition, la merveilleuse doctrine qu'elle a enseignée, le

lieu où elle réside ; mais dire sa grandeur, sa puissance, son immense perfection, je ne le puis pas. — Plus je m'efforcerai de pénétrer dans ses mystérieuses profondeurs, plus je les verrai fuir devant moi, et, après chaque beauté que j'aurai décrite, une voix au lointain me dira : Encore, encore !

Si j'ai recours à des comparaisons, si j'évoque, les uns après les autres, tous les génies qui ont honoré l'humanité, même sans recourir aux enseignements de la foi, je vois l'intelligence du Christ s'élever au-dessus de toute intelligence humaine, et j'entends les ennemis de son œuvre avouer son incontestable supériorité : « Le Christ, disent-ils, ne saurait être suivi de personne qui le dépasse. — Jamais, en aucun temps, il ne sera possible de s'élever au-dessus de lui, ni de concevoir quelqu'un qui lui soit égal[1]. — Jésus répand une lumière nouvelle, brillante comme le jour, sublime comme le ciel et vraie comme Dieu. Philosophes, poètes, prophètes et rabbins, il s'élève au-dessus de tous. Quel homme, quel siècle a

1. Strauss, *Du passager et du permanent dans le christianisme*. Altona, 1839, p. 127.

dépassé sa pensée, a su même la saisir, l'appliquer complètement à sa vie[1] ? » Quels aveux pour des gens qui refusent d'entrer dans l'âme de Jésus-Christ, par les portes que nous ouvre la révélation ! Dieu merci, je n'ai point leurs terreurs, et c'est avec respect que j'écoute ces paroles des Saintes Lettres : — Le Christ est plein de vérité : *Plenum veritatis*[2]. — En lui résident tous les trésors cachés de la sagesse et de la science de Dieu : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei absconditi*[3].

De quel homme, Messieurs, pourrait-on parler ainsi ? Les plus notables, les plus sublimes ne possèdent qu'un nombre limité de vérités ; et, dans l'ordre de connaissances où leur esprit applique toutes ses forces, ils ne peuvent s'emparer de tout le vrai que l'on peut savoir. Dussent-ils n'être trahis par aucune infirmité, pendant le cours prospère de leurs études, l'âge et la mort arrivent, et d'une voix sévère leur disent : Vous n'irez pas plus loin. — Toute

1. Th. Parker, *Discours sur les matières relatives à la religion*. Boston, 1847, p. 275.

2. Joan., cap. I, 14.

3. Col., cap. II, 3.

intelligence humaine a des défaillances et des vides. Ces défaillances et ces vides, l'orgueilleux ne les voit pas ; le sage les mesure d'un œil sincère et résume sa science en cet humble aveu : — Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. — Dans l'esprit du Christ, point de défaillances, point de vides. Les vérités de tout ordre se hâtent d'entrer, se déroulent et remplissent la vaste capacité qui leur est ouverte. Il en a conscience, il les saisit, il les possède, il est plein de vérité : *Plenum veritatis.*

Voulez-vous supposer l'impossible, Messieurs, c'est-à-dire un homme de génie assez actif, assez puissant, assez maître du temps, des circonstances et des moyens de connaître pour se remplir, pendant les années d'une vie plusieurs fois séculaire, de toutes les vérités que l'intelligence humaine peut acquérir par son travail ? Vous n'aurez pas l'équivalent de l'esprit de Jésus-Christ ; car, si grande qu'elle soit, la somme des vérités humaines disparaît, comme un point dans l'immensité, dès qu'on la compare aux vérités supérieures que la sagesse et la science divines peuvent communiquer à un esprit créé, en mettant en acte toute sa puis-

sance. — Or, ces vérités supérieures, Jésus-Christ les possède. Il ne les manifeste pas toutes ; mais la foi nous apprend qu'elles résident cachées dans les saintes profondeurs de son intelligence : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei absconditi.* Je laisse donc de côté tous les génies humains, et je m'élance vers le monde invisible, à travers l'innombrable armée des esprits qui peuplent le ciel. Des anges je monte aux archanges, des archanges aux Principautés, des Principautés aux Puissances, des Puissances aux Vertus, des Vertus aux Dominations, des Dominations aux Trônes, des Trônes aux chérubins, des chérubins aux séraphins. A chaque station de lumière, je contemple, j'admire, et je m'écrie : — Esprits célestes, vous êtes grands, puissants, magnifiques, sublimes ; mais l'esprit de mon Jésus est plus grand, plus puissant, plus magnifique, plus sublime que vous.

O mon Dieu ! je bégaye comme un enfant, mais, qu'importe ? Toute âme chrétienne comprendra que, pour marier le Verbe, image vivante de votre substance infinie, vous deviez

choisir, dans la création, la plus belle des intelligences.

Si la perfection d'une intelligence dépend de sa capacité, l'intelligence de mon Sauveur est un abîme que vos mains toutes-puissantes ont creusé. Vous seul pouvez nous en découvrir les immenses profondeurs ; et dans ces profondeurs, tous les esprits créés, hommes, anges, bienheureux peuvent tenir à l'aise, avec les vérités qu'ils ont apprises ou que vous leur avez révélées.

Si la perfection d'une intelligence dépend de son activité, l'intelligence de mon Sauveur est, après l'Etre infini, la plus grande des forces : la plus prompte à l'action, la plus sûre au choix de son objet, la plus pénétrante dans son regard, la plus souple aux influences divines.

Si la perfection d'une intelligence dépend de son rapprochement avec l'Infini, l'intelligence de mon Sauveur vit avec lui dans l'intimité la plus étroite qui se puisse concevoir. Non seulement elle a l'œil toujours ouvert sur son éternelle essence, non seulement elle précède tout esprit dans la vision béatifique, mais elle est pénétrée de Dieu, au point de dire avec lui un même *moi*.

Si la perfection d'une intelligence dépend de sa science, l'intelligence de mon Sauveur en est comblée. Tous les ordres de connaissance qui conviennent à un esprit créé, lui sont familiers. Rien n'égale sa plénitude ; aucune parole humaine ne peut la décrire. Et cependant, mon Dieu, je vous demande la permission d'explorer discrètement la science dont l'esprit de votre Christ est orné. Il y va de sa gloire. Plus nous connaîtrons sa perfection, plus il s'imposera à nos respects et à notre amour.

II

Messieurs, le bon sens nous dit que tout homme, sous peine de faillir misérablement dans l'accomplissement du devoir, doit posséder la science qui convient à son état, surtout quand de cet état dépend le bien, l'honneur ou la vie d'un grand nombre. Pour les impudents qui se lancent, à tous risques, dans une carrière où leur ignorance ne peut que malverser, l'opinion publique est sévère ; pas autant, toutefois, qu'elle devrait l'être : car il n'est pas rare de voir des situations importantes paisi-

blement occupées par des gens arrivés, chez qui l'opinion remplace la science. C'est un malheur que Dieu permet, pour éprouver ses justes et pour châtier les sociétés coupables qui ont mérité sa colère. Mais, quand il lui plaît d'intervenir directement dans le gouvernement des choses humaines, il sait mettre la science de ceux qu'il a choisis en rapport avec la situation qu'il leur crée. A plus forte raison quand le plan général de sa providence est, en quelque sorte, engagé dans une prédestination.

Or, Messieurs, la prédestination de Jésus-Christ est, ainsi que nous l'avons vu, l'axe autour duquel se meuvent les sublimes desseins de Dieu. Permettez-moi de récapituler ici les enseignements épars de nos précédentes conférences [1] ; cela est nécessaire pour les conclusions que j'en veux tirer. — « Le mystère de l'incarnation, accompli dans le temps, est vu et décrété de toute éternité. C'est le fondement préordonné, la clef de voûte, la pièce prin-

1. Conf. Vingt-cinquième conférence : *Le plan de l'incarnation*, 1re partie ; trente-cinquième conférence : *L'union hypostatique*, 2e partie.

cipale et maîtresse de l'œuvre divine. Tout vient de là, tout va là, tout se tient par là. En son Christ, Dieu voit l'unité de tout, et à ce titre, il lui appartient d'être comme la base de l'univers. Dans le ciel et sur la terre, les choses visibles et les invisibles, les Principautés et les Puissances, tout est établi sur lui. Tout est créé par lui et en lui, tout s'appuie, tout repose sur lui. Il est avant tout, et tout se tient en lui : *Ipse ante omnes et omnia in ipso constant*[1] ; parce qu'il a plu à Dieu de lui donner toute plénitude : *Quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare*[2]. Bien qu'il n'apparaisse qu'au milieu des âges, il est le premier-né de toute créature, car il n'en est aucune dont il ne soit le type, aucune qui n'ait été faite pour lui, aucune qui ne soit ordonnée à sa gloire. C'est le frère aîné de l'humanité ; car il nous précède dans les desseins de Dieu, comme la cause et l'exemplaire de notre prédestination, comme la plénitude d'où nous devons recevoir toutes les grâces du salut. Il est le milieu prédestiné par où passent tous les dons du ciel et tous les actes

1. Col., cap. I, 17.
2. Col., cap. I, 19.

de la créature. Il est la tête du monde entier. En lui se concentrent toutes les beautés de la création, à laquelle l'union hypostatique donne une physionomie divine. Vers lui convergent, de lui dépendent tous les événements de l'histoire. Investi d'un souverain pouvoir sur tout ce qui a un nom dans le siècle présent et pour les siècles futurs, il commande aux Principautés et aux Puissances des cieux. De lui l'humanité reçoit la doctrine, la loi, la vie. Devant lui l'humanité comparaîtra pour rendre compte de ses actes. Avec cela, Jésus est homme comme nous, doué des mêmes facultés et des mêmes moyens de connaître. »

Voilà l'état du Christ, Messieurs : état de primauté universelle et de parfaite similitude avec l'homme, dont il a pris la nature. Or, en vertu de ces principes : que tout être intelligent doit avoir la science qui convient à son état ; que Dieu ne peut pas permettre qu'il en soit autrement, lorsque le plan général de sa providence est, en quelque sorte, engagé dans une prédestination, je prétends que la science qui convient à l'état de Jésus-Christ, c'est une science universelle ; c'est toute espèce de science créée.

Et d'abord la vision béatifique, c'est-à-dire la contemplation de l'essence divine. Une foule immense d'esprits, dont il est impossible de dire le nombre, jouissent de cette vision. Éternellement plongés dans la lumière même de Dieu, ils se reposent des fatigues de l'épreuve, enivrés d'une félicité qu'aucune puissance ennemie ne pourra jamais leur ravir. Mais à qui doivent-ils cette félicité ? A leurs propres mérites ? Sans doute ils ont dû se présenter à Dieu les mains pleines et le cœur comblé, pour obtenir les intimes communications de sa lumière ; mais aucun mérite humain ne saurait être agréé, s'il ne se rattache à la prédestination de l'Homme-Dieu, s'il n'est pénétré de sa grâce. C'est le Christ, premier des prédestinés, qui, par les mérites de son humanité, ouvre à sa lignée spirituelle les portes de la gloire. Il est pour tous les contemplateurs célestes la cause de leur ineffable science. Or, dit saint Thomas, « il faut toujours que la cause soit plus puissante et plus digne que ce qu'elle produit : *Semper causam oportet esse potiorem causato.* » Cause et exemplaire de la prédestination des élus, principe de la vision béatifique, le Christ ne peut

pas être privé de ce qu'il donne. Il doit donc être, selon l'ordre du temps et de l'excellence, le premier des contemplateurs[1].

Voir l'essence divine et connaître toutes choses par sa lumière, c'est la plus haute des sciences créées. Cependant, cette science, récompense glorieuse d'une vie terminée, ne peut être le principe d'aucun mérite. Elle engendre nécessairement l'amour fixe qui embrasse éternellement, et non point cette charité libre d'où procèdent les actes méritoires. Or, nous le disions tout à l'heure, Messieurs, c'est par des actes méritoires que le Christ devient l'auteur de notre salut. Contemplateur suprême, quoique soumis à toutes les conditions de notre voyage terrestre, il ne peut pas avoir la foi. Il faut donc que l'amour qui mérite

1. Ad hunc autem finem beatitudinis homines reducuntur per Christi humanitatem, secundum illud. Heb. II : *Decebat eum, propter quem omnia, et per quem omnia, qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum per passionem consummari.* Et ideo oportuit quod cognitio beata, in Dei visione consistens, excellentissime Christo homini conveniret : quia semper causam oportet esse potiorem causato. *(Summ. Theol.*, III p., quæst. 9, a. 2.)

dans sa vie se rattache normalement à une science moins haute que celle de la vision. — Quelle est cette science ? La science humaine, fruit des patients efforts et des actes multiples de notre intelligence ? Elle ne fera pas défaut à l'Homme-Dieu, nous le verrons bientôt. Mais, si vous voulez bien regarder plus haut que nous, dans les profondeurs du monde invisible, vous rencontrerez des esprits dont nous admirions la belle nature, à l'époque où nous décrivions l'œuvre de Dieu. « Les anges, disions-nous alors, n'ont pas besoin de mendier au dehors les formes intelligibles qui complètent, successivement et petit à petit, notre intelligence condamnée au labeur. Le même acte qui les fait être leur donne toute leur perfection intellectuelle, et les idées divines pénètrent leur nature transparente, s'y fixent et l'illuminent dès la première aube de la vie. Tout ce qui est esprit, tout ce qui est corps, se révèle à leur intelligence par les raisons éternelles que le Verbe y a imprimées. S'ils ne peuvent suivre, dans l'ombre de l'avenir, la trame des événements que Dieu contemple, comme s'ils étaient présents, ils pénètrent d'autant mieux la vertu des cau-

ses, qu'ils les connaissent plus universellement et plus parfaitement. S'ils ne voient pas comme Dieu, dans un principe unique, tout ce qu'ils savent, ils ne sont pas condamnés à ces pénibles chevauchées de la raison qui court après la vérité, compose, divise et arrache péniblement les conclusions aux principes. Ils saisissent, d'un seul coup d'œil, toute la portée des vérités premières[1]. » Bref, Messieurs, les anges possèdent une science originellement empreinte dans le vif de leur substance, une science infuse, par laquelle ils connaissent les choses selon leur propre nature. Cette science n'est pas due à l'intelligence humaine, cependant je m'étonnerais que le Christ en fût privé. Maître des hiérarchies célestes, il a le droit de commandement sur chacun des esprits dont elles se composent, et il n'en est aucun qui ne reconnaisse humblement son souverain pouvoir. Puis-je penser qu'il manque au roi ce que j'admire dans ses sujets ? Et puisque toute la puissance intellectuelle de l'âme humaine peut être perfectionnée par des formes intelligibles

1. Conf. Quinzième conférence : *Le monde invisible*, 2e partie.

que Dieu imprime, puisque sa force obédientielle se prête docilement aux plus larges effusions, dois-je soupçonner la générosité du Verbe de Dieu, et croire qu'au jour de ses noces immaculées avec la nature humaine, il a oublié dans la corbeille de son épouse bien-aimée le joyau dont il a paré les anges dès les premiers instants de leur vie : la science infuse[1] ? Non, mon Sau-

1. Decebat ut natura humana assumpta a Verbo Dei imperfecta non esset. Omne autem quod est in potentia, est imperfectum, nisi reducatur ad actum. Intellectus autem possibilis humanus est in potentia ad omnia intelligibilia. Reducitur autem in actum per species intelligibiles, quæ sunt quædam formæ completivæ ipsius : ut patet ex his, quæ dicuntur in tertio *de anima*. Et ideo oportet in Christo ponere scientiam inditam, in quantum per Verbum Dei, animæ Christi sibi personaliter unitæ, impressæ sunt species intelligibiles ad omnia, ad quæ intellectus possibilis est in potentia. Sicut etiam per Verbum Dei impressæ sunt species intelligibiles menti angelicæ in principio creationis rerum : ut patet per Augustinum 2 *Super Genes. ad litteram*. Et ideo sicut in Angelis, secundum eumdem August. ponitur duplex cognitio (una scilicet matutina per quem cognoscunt res in verbo : et alia vespertina, per quam cognoscunt res in propria natura per species sibi inditas) : ita præter scientiam, divinam, et increatam est in Christo, secundum ejus animam, scientia beata, qua cognoscit Verbum, et res in verbo, et scientia infusa sive indita, per quam cognoscit res in propria natura, per species intelligibiles humanæ menti proportionatas. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 9, a. 3.)

veur ! ce n'est pas à votre esprit, c'est à votre chair qu'il faut appliquer cette parole de l'Apôtre : *Modico quam angeli minoratus est*[1] « Le Christ a été placé au-dessous des anges. » Si je considère votre science, je dois dire : « Dieu a fait son Christ plus grand que les anges » *Melior angelis effectus*[2].

Comme conséquence de la primauté universelle de Jésus-Christ, nous venons de reconnaître en lui deux sciences supérieures : la vision béatifique et la science infuse. La même primauté va nous révéler les trésors cachés de ces deux sciences, c'est-à-dire l'étendue des connaissances créées de l'Homme-Dieu.

Il contemple l'essence divine, mais son intelligence humaine n'en peut comprendre l'insondable mystère. Si grande que soit sa force de pénétration, elle s'arrête aux portes du sanctuaire où Dieu se retire pour jouir tout seul de l'incommunicable bonheur de sa vie intime. L'union hypostatique la déifie sans lui donner aucun droit d'entrée dans l'impénétrable. En disant un même *moi* avec le Verbe, elle reste le

1. Heb., cap. II, 9.
2. *Ibid.*, cap. I, 4.

créé, le fini, et, par conséquent, l'impuissant, dès qu'il s'agit de comprendre l'infini[1]. Cependant, Messieurs, parce que la vision de l'essence divine suppose, dans l'intelligence béatifiée, une lumière dérivée des sources de l'éternelle sagesse, nous devons croire que l'esprit créé, qui épouse cette sagesse et ne fait qu'une seule personne avec elle, en reçoit une lumière si abondante que sa vision dépasse, comme infiniment, celle de toute autre créature[2].

1. Sic facta est unio naturarum in persona Christi, quod tamen proprietas utriusque naturæ inconfusa permanserit : ita scilicet quod increatum manserit increatum, et creatum manserit infra limites creaturæ : sicut Damasc. dicit in 3 lib. Est autem impossibile quod aliqua creatura comprehendat divinam essentiam (sicut in prima parte ostensum est) eo quod infinitum non comprehenditur a finito. Et ideo dicendum, quod anima Christi nullo modo comprehendit divinam essentiam (*Summ. theol.*, III p., Quæst. 10, a. 1.)

2. Visio divinæ essentiæ convenit omnibus beatis, secundum participationem luminis derivati in eos a fonte Verbi Dei : Secundum illud. Eccles. I, *Fons sapientiæ, Verbum Dei in excelsis*. Huic autem Verbo Dei propinquius conjungitur anima Christi, quæ est unita Verbo in persona, quam quævis alia creatura. Et ideo plenius recipit influentiam luminis, in quo Deus videtur ab ipso Verbo, quam quæcumque alia creatura. Et ideo præ cæteris creaturis perfectius videt ipsam primam veritatem quæ est Dei essencia. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 10, a. 4.)

Personne donc ne voit ni ne verra Dieu, son unité, ses perfections, ses opérations intimes, sa vie, comme le voit l'esprit du Christ, car personne ne reçoit en plein, comme lui, le fleuve de la lumière incréée. Dans cette lumière, chaque créature béatifiée n'aperçoit que ce qui regarde son état, fatalement limité et circonscrit ; l'Homme-Dieu contemple l'ensemble des êtres et leurs infinis détails ; car « tout a été établi sur lui : *omnia in ipso constant ;* tout a été fait pour lui : *omnia propter ipsum ;* tout lui a été soumis : *omnia subjecisti pedibus ejus ;* Dieu a fait par lui les siècles : *per quem fecit in sæcula*[1]. » Son influence bénie rayonne sur tous les âges passés, se fait sentir à toutes les existences présentes, règle la marche de l'avenir. Il connaît donc tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera[2].

Tête du monde entier, roi de la création, rien dans son empire ne peut échapper à la péné-

1. Heb., cap. I, 2.

2. Conf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 10, a. 2. *Utrum anima Christi in Verbo cognoverit omnia ?* C. et quæst. 11, a. 1. *Utrum secundum scientiam infusam Christus omnia sciat ?* C.

tration de son regard. Que les rois d'un jour, qui gouvernent en passant les sociétés humaines, vivent loin de leurs sujets et n'en connaissent que l'élite : auxiliaires de leur pouvoir, courtisans de leur gloire, parasites de leur fortune, familiers de leurs passions, j'y consens ; mais mon Sauveur, roi universel et éternel, ne doit rien ignorer. Les phalanges lumineuses du monde invisible, dont notre raison ne peut que soupçonner l'existence, il voit leur nombre immense, leur ravissante harmonie, leurs mystérieuses opérations, leurs bienfaisants ministères, leur ineffable béatitude. Les sphères innombrables qui peuplent l'espace, il les compte, suit de l'œil leur marche savante, et lit dans leurs ténébreuses entrailles comme dans un livre ouvert. Les forces cachées de la nature, il en découvre toutes les affinités, il en contemple l'accord et la magnifique unité. Les beautés qui font rêver les poètes et les artistes, il les embrasse toutes d'un seul regard, et jouit avec ravissement de leurs charmes variés. Sa science profonde pénètre à l'infini tout ce qu'il y a de virtualité dans chacun des êtres existants, et il pourrait dire ce qui serait, si l'immense fé-

condité des causes créées réalisait sa puissance[1].

Centre glorieux du gouvernement divin, et investi de l'auguste pouvoir d'en régler, par ses sentences, les suprêmes et éternelles conclusions, il connaît tous les événements de l'histoire humaine, ceux qui se trament dans l'ombre comme ceux qui se déroulent au plein jour de la publicité. Il va jusqu'à la source des actions. Instincts, pensées, désirs, mystères des esprits et des cœurs, rien ne peut fuir, rien ne peut mettre en défaut sa souveraine clairvoyance ; il détermine et pèse les responsabilités ; il mesure les fautes et les mérites. — Enfin, dans son intelligence de juge, la science des faits égale en perfection la science du droit[2].

Docteur des âmes, il possède toute vérité communicable ; et ces grands mystères de l'ordre surnaturel, qu'il doit nous apprendre et qui effrayent tant notre infirme raison, il les

1. Conf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 10, a. 3. *Utrum anima Christi in Verbo cognoverit infinita ?*

2. Christus est omnium judex constitutus a Deo quia filius hominis est. Et ideo anima Christi in Verbo cognoscit omnia secundum quodcumque tempus, et etiam hominum cogitatus, quorum est judex. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 10, a. 2. C.)

comprend comme nous comprenons les vérités élémentaires que nous enseignons aux enfants[1].

Bienfaisant médiateur de l'humanité, il n'ignore aucune de ses aspirations, aucun de ses besoins, aucune de ses tentations, aucun de ses périls, ni aucun des secours, aucune des grâces que Dieu lui destine. En tous lieux, en tous temps, les religieux mouvements qui se font de la terre au ciel, du ciel à la terre, s'accomplissent sous son intelligente direction.

Mais pourquoi essayer de décrire la science du Christ ? La parole humaine reste à court en un si vaste sujet, et, mieux que ses strophes enthousiastes, les profondeurs qu'elle ne peut explorer nous invitent à l'admiration. — Disons donc avec l'Apôtre : *O altitudo !* Et remercions le Verbe divin des dons qu'il a faits à son humanité sainte, par ce cri naïf de notre foi : O merveilleuse science ! ô plus merveilleux esprit !

Remarquons, Messieurs, que les sciences

1. Per scientiam infusam cognovit Christus omnia illa, quæ per revelationem divinam hominibus innotescunt, sive pertineant ad donum sapientiæ, sive ad donum prophetiæ, sive ad quodcumque donum spiritus sancti. Omnia enim ista abundantius et plenius cæteris cognovit anima Christi. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 11, a. 1. C.)

supérieures du Christ lui sont données, et n'oublions pas qu'il est homme comme nous. A ce titre, il est doué d'une activité intellectuelle semblable à la nôtre ; car, dit saint Thomas, « dans le champ fertile de son humanité, le Verbe de Dieu a planté tout ce qui convient à notre nature. Or aucun des dons divins ne doit rester inutile. Le Christ ne serait qu'un homme incomplet s'il laissait dormir la force intellectuelle qui, saisissant les images que perçoivent les sens, les transforme et s'élève dans le monde des idées ; s'il n'ajoutait à la sainte joie de recevoir d'en haut la noble joie d'acquérir par lui-même[1]. » Son âme s'ouvre comme un abîme,

1. Nihil eorum quæ Deus in nostra natura plantavit, defuit humanæ naturæ assumptæ a Dei Verbo. Manifestum est autem, quod in humana natura Deus plantavit non solum intellectum possibilem, sed etiam intellectum agentem. Unde necesse est dicere, quod in anima Christi fuit non solum intellectus possibilis, sed etiam intellectus agens. Si autem in aliis Deus et natura nihil frustra faciunt (ut philosophus dicit in I *de cœlo*), multo minus in anima Christi aliquid fuit frustra. Frustra autem est quod non habet propriam operationem : cum omnis res sit propter suam operationem ut dicitur in 2 *de cœlo*. Propria autem operatio intellectus agentis, est facere species intelligibiles actu, abstrahendo eas a phantasmatibus. Unde dicitur in 3 *de anim.* quod intellectus agens est, quo est omnia fa-

pour se remplir des trésors de l'éternelle sagesse ; en même temps, elle travaille, pour s'enrichir de toutes les connaissances que l'expérience apporte à l'esprit humain[1].

Mais si le Christ nous ressemble par l'opération, quelle différence dans la marche et le résultat ! Nous avons besoin de nous aider de la science d'autrui et de nous faire instruire ; le Christ ne veut rien apprendre des hommes ; il se suffit à lui-même[2]. Notre travail est pénible et tourmenté ; l'esprit du Christ s'avance sans efforts et d'un pas tranquille. Même après de longues et laborieuses études, nous ne pouvons apercevoir qu'un tout petit quartier du vaste champ de la science expérimentale ; le Christ l'embrasse dans toute son étendue, tant est rapide et sûre la force conjecturale et déductive

cere. Sic igitur necesse est dicere, quod in Christo fuerint aliquæ species intelligibiles, per actionem intellectus agentis in intellectu possibili ejus receptæ ; quod est esse in ipso scientiam acquisitam, quam quidam experimentalem nominant. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 9, a. 4.)

1. Conf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 12, a. 1. *Utrum, secundum hanc scientiam (acquisitam), Christus cognoverit omnia ?*

2. Conf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 12, a. 3. *Utrum Christus aliquid ab homine didicerit ?*

qui le fait passer des principes aux conclusions, des effets aux causes, des semblables aux semblables, des contraires aux contraires. — En un mot, l'esprit du Christ possède toute la science que peut acquérir l'intelligence humaine débarrassée des imperfections qui entravent et limitent son activité[1].

Ne me demandez pas, Messieurs, comment les trois sciences de l'Homme-Dieu : la vision béatifique, la science infuse, la science acquise, toutes trois universelles en leur ordre, subsistent sans se confondre. — J'adore ce mystère, mais je ne le comprends pas. Ce que je comprends, c'est que le concours des trois sciences est nécessaire à la perfection du Christ et répond aux exigences de son universelle primauté ; ce que je comprends, c'est qu'il ne peut y avoir aucune

1. Scientia rerum acquiri potest non solum per experientiam ipsarum, sed etiam per experientiam quarumdam aliarum rerum : cum ex virtute luminis intellectus agentis possit homo procedere ad intelligendum effectus per causas, et causas per effectus, et similia per similia, et contraria per contraria. Sic igitur licet Christus non fuerit omnia expertus : ex his tamen, quæ expertus est, in omnium devenit notitiam. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 12, a. 1.)

superfétation quand, pour accomplir ses desseins, Dieu met la science d'un être en rapport avec son état ; ce que je comprends, c'est que la lumière ne peut pas être en lutte avec la lumière[1] ; que les sciences du Christ doivent se confirmer et se perfectionner l'une l'autre[2] ; que, dans ce monde intellectuel, l'harmonie la plus parfaite doit régner entre la plénitude constante et le progrès.

Entendez-vous, Messieurs : je dis, la plénitude constante et le progrès, car je crois à ces deux choses.

Je crois au progrès de la science acquise dans l'esprit du Christ, c'est-à-dire à la vérité rigoureuse et absolue de la parole de l'Évan-

1. Cognitio, quæ est per species inditas non includit aliquid oppositum cognitioni beatæ. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 9, a. 3, ad 1.)

2. In Christo, simul cum scientia beatitudinis manet scientia indita, non quasi via ad beatitudinem, sed quasi per beatitudinem confirmata. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 9, a. 3, ad 2.)

Oportuit quod etiam secundum respectum ad inferiora (phantasmata) anima Christi, scientia impleretur. Non quin prima plenitudo (scientiæ inditæ) menti humanæ sufficeret secundum seipsam, sed oportebat eam perfici etiam secundum comparationem ad phantasmata. (*Summ. Theol. ibid.*, a. 4, ad 2.)

géliste : « Jésus croissait en sagesse comme en âge, devant Dieu et devant les hommes » *Jesus proficiebat sapientia et ætate coram Deo et hominibus*[1]. Les manifestations graduées de la science infuse, à travers les années de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, de la virilité, peuvent avoir les apparences du progrès. Il y en a qui s'en contentent ; avec saint Thomas mon maître, je ne m'en contente pas, parce que ce n'est pas le progrès réel. Je crois au progrès réel. Je crois que l'activité intellectuelle du Christ s'est graduellement développée dans le champ de la science expérimentale. Je crois qu'elle a effectivement ajouté les connaissances aux connaissances, et augmenté ses joies temporelles, jusqu'au moment indéterminable où elle s'est reposée dans la perfection[2].

1. Luc, cap. II, 52.

2. Inconveniens videtur, quod aliqua naturalis actio intelligibilis Christo deesset : cum extrahere species intelligibiles a phantasmatibus sit quædam naturalis actio hominis, secundum intellectum agentem, conveniens videtur hanc etiam actionem in Christo ponere. Et ex hoc sequitur quod in anima Christi aliquis habitus scientiæ fuerit, qui per hujusmodi abstractionem specierum potuerit augmentari, ex hoc scilicet, quod intellectus agens post

Convaincu de la réalité du progrès, je crois aussi à la plénitude constante ; c'est-à-dire, Messieurs, à la perfection invariable de la vision béatifique et de ses joies, de la science infuse et de ses ravissements, dès le premier moment de la conception du Sauveur. — Vue de Dieu, de ses perfections, de sa vie, de son plan providentiel, du passé, du présent, de l'avenir, de tous les êtres, de toutes les vérités, de tous les mystères, tout cela est dans l'âme du Christ avec la grâce parfaite, la sainteté parfaite, la béatitude parfaite, à l'instant même où l'incarnation devient un fait ; je le crois. — Je le crois parce que mes pères dans la foi et mes maîtres dans la science sacrée l'ont cru et me

primas species intelligibiles abstractas a phantasmatibus, poterat etiam alias et alias abstrahere.

Ad primum ergo dicendum, quod tam scientia infusa animæ Christi, quam scientia beata fuit effectus agentis infinitæ virtutis, qui potest simul totum operari : et ita in neutra scientia Christus profecit, sed a principio eam perfectam habuit. Sed scientia acquisita causatur ab intellectu agente, qui non simul totum operatur, sed successive. Et ideo secundum hanc scientiam Christus non a principio scivit omnia, sed paulatim et post aliquod tempus, scilicet in perfecta ætate. Quod patet ex hoc, quod Evangelista simul dicit eum profecisse scientia et ætate. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 12, a. 2.)

l'ont enseigné depuis des siècles, et que je ne suis pas libre de secouer le joug d'une si longue foi et d'un si grand enseignement, pour courir les aventures d'une opinion téméraire[1] ; je le

1. Voici, sur ce point, l'enseignement de S. Thomas : « Christus *in primo instanti suæ conceptionis* sicut habuit *plenitudinem gratiæ* sanctificantis ita habuit *plenitudinem veritatis* cognitæ, secundum illud : *plenum gratiæ et veritatis.* Unde quasi habens *omnium certitudinem* potuit statim in instanti eligere. » (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 34, a. 2, ad 2.)

« Manifestum est quod Christus *in primo instanti suæ conceptionis* accepit non solum tantam gratiam quantam comprehensores habent, sed etiam omnibus comprehensoribus majorem. Et quia gratia illa non fuit sine actu, consequens est quod actu fuerit comprehensor, videndo Deum per essentiam clarius cæteris creaturis. » (*Ibid.*, a. 4.)

« Manifestum est quod habitus scientiæ infusæ in Christo *non est augmentatus :* cum *a principio plenaria fuerit sibi omnium scientia infusa :* et multominus scientia beata in eo augeri potuit. » (*Ibid.*, quæst. 12, a. 2.)

Le Père Petau rend compte en ces termes de la croyance catholique :

« Quod quidem rationibus cæteris omissis quas non improbabiles paulo ante reddidimus, una mihi res, credo et aliis, persuadere solet : admirabilis omnium in eo christianorum, doctorum pariter, imperitorumque consensio ; nam nemo hactenus bona fide christianus, id est catholicus scriptor extitit, qui de Christo aliter existimaret quam eum *nunquam* ex qua vivere cœpit divino aspectu caruisse : nec hodie quisquam est rudis, licet litterarum et idiota, qui, si utcumque quid Christus sit noverit, non idem de eo

crois, parce qu'il convenait à la dignité du Verbe, perfection suprême, de n'épouser qu'une nature douée de la plus grande perfection créée ; je le crois, parce que l'amour est prodigue de ses dons, parce que le Verbe, pour se donner à l'humanité, a dû l'aimer sans réserve dès le premier instant ; je le crois, parce qu'il ne me semble pas possible que la lumière infinie s'unisse personnellement à une âme intelligente, sans la pénétrer aussitôt et l'inonder de ses splendeurs, pas plus qu'il ne me semble possible qu'un feu ardent pénètre le fer sans le rendre incandescent ; que le soleil se lève sans qu'il fasse jour ; je le crois, parce que le mystère de l'union hypostatique s'enveloppe de ténèbres plus profondes dès qu'on me met en présence d'un Christ qui ne

rogatus respondeat. Quæ communis singulorum ecclesiæ membrorum professio, illum esse totius corporis sensum certissime demonstrat : « Nemini enim dubium est, ecclesiam Spiritu Sancto regi (ut ait Joannes Fischerus Roffensis episcopus) nisi quis forte Christi non crediderit evangelio. » (Dogm. theolog., *De incarnatione.*, lib. XI, cap. IV, n° 10.) Bien que cette vérité n'ait pas été définie, le Père Petau, d'accord avec les plus graves et les plus savants théologiens, affirme que le sentiment contraire est erroné et proche de l'hérésie : *Errori et hæreticæ impietati proximum.* (*Ibid.*)

prend que petit à petit conscience de sa divinité ; je le crois, parce que je ne comprends pas que le *moi* parfait du Verbe puisse se dire parfaitement dans un Homme-Dieu qui ne sait pas qu'il est Dieu ; je le crois, parce qu'un Christ, dont la perfection se développe graduellement, m'apparaît comme un individu séparé, qui prend ses accroissements sous l'influence du Verbe divin, et, ainsi, je me sens sourdement entraîné vers l'erreur nestorienne ; je le crois, parce que l'ignorance, stigmate du péché, me répugne dans celui qui est venu me sauver du péché. Je le crois, parce que je verrais avec tristesse, avec effroi, dans la vie de mon Sauveur, des jours perdus, pendant lesquels, ne se possédant pas tout entier, il n'aurait rien mérité pour mon salut. Enfin, Messieurs, je crois qu'on peut et qu'on doit dire de Jésus enfant comme de Jésus homme parfait : « En lui résidaient tous les trésors cachés de la sagesse et de la science divines » *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei absconditi.*

Qu'on ne m'objecte pas ces paroles de l'Écriture : « Jésus croissait en sagesse et en âge. » Il suffit qu'on les applique au progrès réel de

la science acquise, pour qu'elles soient rigoureusement, absolument vraies. Qu'on ne me dise pas qu'un Christ dont la perfection s'accroît est un Christ plus touchant. Ce qui me touche en lui, c'est que, sachant qu'il est Dieu, et pouvant m'éblouir par l'éclat de sa gloire, il veuille bien, pour m'inviter à de pieuses familiarités, m'apparaître sous les traits d'un enfant pauvre, obscur et silencieux. O mon Jésus ! j'en appelle à tous les saints qui ont adoré votre enfance. En est-il un seul parmi eux qui ait cherché, à travers le voile de votre chair et les impuissances de votre âme, une présence divine dont votre humanité n'avait pas conscience ? En est-il un seul qui n'ait pas cru que vos yeux d'enfant voyaient ses humbles adorations, et que votre âme d'enfant comprenait son amour ? En est-il un seul qui n'ait été touché de vos abaissements, précisément parce qu'ils étaient connus de vous, librement consentis et saintement méritants ? Qu'on n'invoque pas le besoin prétendu d'avoir un Christ plus conforme aux intuitions de notre esprit et aux aspirations de notre cœur ; notre esprit et notre cœur doivent accepter tout ce que

Dieu a mis dans son Christ. S'il leur était permis de rabaisser les mystères pour les mieux saisir, de sacrifier des grandeurs qu'ils ne comprennent pas, pour s'épargner des étonnements, je ne vois pas pourquoi, par égard pour les superbes tendances d'une raison qui voudrait tout naturaliser, nous n'en viendrions pas à sacrifier la divinité même de Jésus-Christ.

Non, mon Sauveur, non, je ne sacrifierai rien ; mais, avec le grand Cyrille, je m'écrie : « L'Emmanuel s'est fait homme, homme rempli, dès le sein de sa mère, de la sagesse et de la grâce qui lui étaient dues. C'est ma foi[1]. »

Je n'ai plus rien à vous dire, Messieurs, sinon que le fruit des considérations que vous venez d'entendre ne doit pas se borner à une stérile admiration des perfections intellectuelles de Jésus-Christ. Il faut en faire profiter votre vie pratique. Remontez donc à la source des immenses et merveilleuses connaissances dont l'esprit du Christ est orné, vous y rencontrerez

1. Πεπιστεύκαμεν γαρ ἐκνηδύος αὐτῆς, καί μήτρας τῆς παρθενικῆς θεὸν ὄντα τον Ἐμμανουὴλ ἄνθρωπον προελθεῖν, πλήρη που πάντως σοφίας, καὶ χάριτος τῆς ἔνουσης αὐτῶς. (III, *Contra Nestorium.*)

la sagesse éternelle, lumière suprême de tout esprit créé. C'est de là que procède la vraie science, la science que l'on ne peut convaincre de mensonge. — Fière de sa puissance, infatuée de ses découvertes, la raison s'écrie : La science vient d'en bas. C'est moi qui l'arrache aux entrailles de la nature où elle se cache, ou plutôt, c'est moi qui la fais, en coordonnant les résultats de mes patientes recherches. Orgueilleuses et décevantes prétentions ! La science qui vient d'en bas chancelle, à chaque instant, sous le coup de nouvelles explorations ; la raison défait aujourd'hui ce qu'elle a fait hier, et si parmi les vérités qu'elle découvre il en est de fermes et d'immuables, c'est parce qu'elles ont leur point d'appui dans la science éternelle. Certes, Messieurs, mon intention n'est pas de justifier ici l'illuminisme insensé qui, sous le prétexte de ne rien recevoir que de Dieu, voudrait s'affranchir du travail. Le travail est notre loi et la condition naturelle de notre progrès intellectuel. J'estime, je respecte, j'admire ces intrépides esprits que rien ne lasse, et qui, toujours avides de savoir, désireraient se remplir de toutes les connaissances humaines ; je suis

des leurs ; mais, qu'ils me permettent de leur rappeler que l'intelligence de l'homme est bornée, et souvent défaillante ; qu'au-dessus des connaissances qu'elle peut acquérir, il en est une infinité qui lui échapperont éternellement, si Dieu ne les rapproche pour les mettre à sa portée ; qu'un rayon du soleil éternel vaut mieux que tous les rayons de la lumière d'emprunt, qui luit au sommet de nos âmes ; en conséquence, que nous recevrons beaucoup plus de science d'en haut que nous n'en pourrons recueillir en bas, dussions-nous mourir à la peine. Vous qui cherchez la science, regardez la grande âme du Christ. Sa beauté intellectuelle est le fruit de son union avec Dieu. Elle n'a qu'à se montrer pour que nous y lisions l'invitation prophétique que vous avez déjà entendue lorsque nous expliquions les mystères de la science éternelle : « Approchez-vous de Dieu, et soyez illuminés : *Accedite ad eum et illuminamini*[1]. »

La science du Christ est plus qu'un exemplaire, c'est le robuste appui de nos convic-

1. Psalm. XXXIII. Conf. Huitième conférence : *L'intelligence divine*, 2e partie ad fin.

tions chrétiennes. Si l'on permet aux disciples d'un glorieux maître de s'en rapporter à l'autorité de sa parole et de sa science, qui pourra nous reprocher d'avoir confiance en un docteur dont l'esprit, pénétré de la lumière divine, possède, au plus haut degré qui se puisse concevoir, toute la science créée ? L'excellence de sa doctrine, comparée à toutes les doctrines humaines, peut déjà servir à la justification de notre foi ; combien plus sa science universelle et infaillible ! — Allez, si bon vous semble, à l'école des sages de la terre ; passez de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'il ne vous en reste plus à entendre ; vous n'en trouverez aucun dont l'enseignement égale en élévation, en profondeur, en sainteté, l'enseignement de Jésus-Christ ; aucun dont le vaste et sublime esprit vous donne la sécurité dont jouit l'intelligence chrétienne à l'école d'un si grand maître. On peut accepter de lui tous les mystères, puisqu'il sait tout ; et, en définitive, il est le seul docteur qui puisse dire au monde entier : « Écoutez-moi. »

Force de notre intelligence, la science du Christ est la consolation de notre cœur. — Il nous est dur parfois de nous entendre accuser

d'obscurantisme, et de sentir peser sur nous les superbes mépris de l'incrédulité ; notre fière raison se révolte, et notre cœur en reçoit une blessure profonde qui le fait gémir. Consolez-vous, cœurs chrétiens, tout cela n'aura qu'un temps. — Invisible témoin des agitations de notre monde, le maître voit tout, le maître suit pas à pas les menées des impies, qui profitent de l'éloignement des siècles pour blasphémer sa gloire ; le maître compte une à une les larmes humiliées de ses fidèles. Saint Pierre l'appelle « l'inspecteur des âmes[1]. » Il se tait aujourd'hui ; mais quand viendra le jour des dernières manifestations, sa science mettra à découvert toutes les iniquités dont l'esprit humain s'est rendu coupable contre la foi chrétienne : les partis pris orgueilleux, les études superficielles, les jugements précipités, les imputations haineuses, les critiques déloyales, les falsifications de doctrines, les mensonges historiques. L'impie s'étonnera d'être si bien connu de celui dont il a méprisé la science ; mais en vain il voudra rétracter ses erreurs et reprendre ses blasphè-

1. Episcopum animarum, I Petr., cap. II, 25.

mes ; en vain il tirera de son cœur navré ces cris suppliants : « Divin soleil, j'ai péché contre toi, maintenant je confesse ta gloire ; laisse-moi contempler ta lumière. » Plus de lumière, mais la nuit éternelle à celui qui voulait étouffer dans les ténèbres le Christ et le nom chrétien. Le divin soleil ne luira plus que pour ceux qui l'ont adoré, en gémissant, dans les pieuses ombres de la foi.

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

LA VOLONTÉ DE JÉSUS-CHRIST

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

LA VOLONTÉ DE JÉSUS-CHRIST

MESSEIGNEURS[1], MESSIEURS,

L'intelligence est une lumière dont la fonction est d'éclairer et de diriger une force sans laquelle elle ne pourrait ni se développer elle-même, ni jouir de ce qu'elle sait. Cette force, vous l'avez devinée, c'est la volonté. Saint Thomas a bien dit : « La volonté est la nécessaire et indispensable compagne de l'intelligence. » *Voluntas consequitur intellectum*[2]. Il y a donc en Jésus-Christ une volonté humaine, comme il y a une intelligence humaine. L'Église nous l'enseigne, et la vérité de l'union hypostatique le réclame. « Vouloir comme voir est

1. Monseigneur Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris ; Monseigneur Ravinet, ancien évêque de Troyes.

2. *Summ. Theol.*, I p., quæst. 19, a. 1.

naturel à l'homme, » dit un saint Père[1]. Or, puisqu'il est vrai que le Verbe de Dieu a pris ma nature, j'y dois reconnaître toutes les facultés essentielles de l'âme humaine. S'il en manquait une seule, l'œuvre de ma régénération serait incomplète ; car, selon l'énergique parole d'un vieil adversaire du monothélisme : « Ce qui n'a pas été pris par le Christ n'a pu être guéri[2]. » Je dis plus, l'œuvre de ma régénération serait impossible. Elle s'accomplit par les mérites du Christ, et le Christ ne mérite que par sa volonté humaine.

N'insistons pas sur cette démonstration, elle est épuisée et depuis longtemps comprise par votre bon sens. Entrons dans l'âme du Sauveur. A première vue, sa volonté ressemble à la nôtre. Nous y voyons, d'un côté, une tendance invincible vers ce qui est le bien même de la nature, sa félicité, sa fin suprême ; d'un autre côté, un mouvement délibéré, un choix rai-

1. Τὸ μὲν γὰρ θελειν φύσεως, ὥσπερ καὶ τὸ ὁρᾶν γάρ ἀνθρωποις προσεστι. (S. Joan. Damasc., *De fide orthodoxa*, lib. III, cap. IV.)

2. Εἴπερ τὸ ἀπρόσληπτον, ἀθεράπευτον. (Maxim. in *Disputatione cum Pyrrho*.)

sonné des moyens ordonnés à la fin : deux actes qui se confondent dans l'indivisible unité d'une même force[1]. Cette force est libre : voilà ce que nous révèle une première inspection[2]. Mais, si nous y regardons de plus près, pour nous rendre compte de sa perfection, cette force nous ravit par son incomparable rectitude et sa souveraine puissance. Laissons-nous ravir, Messieurs, jamais le culte de notre admiration n'égalera la grandeur de l'Homme-Dieu.

I

La volonté divine est la règle suprême de l'activité humaine, dont elle respecte les libres mouvements. L'homme droit est celui qui conforme sa vie à cette règle, soit qu'il la connaisse par la lumière naturelle de la conscience, soit qu'elle se révèle à lui par des illuminations surnaturelles. Convaincu de ce que Dieu veut, l'homme droit se laisse mener par lui. Il va, d'un pas ferme et résolu, sur le chemin du devoir,

1. Conf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 18, a. 3. *Utrum in Christo fuerint duæ voluntates quantum ad rationem ?*

2. Conf. loc. cit. a. 4. *Utrum in Christo fuerit liberum arbitrium ?*

attentif à tout ce qui est bon, juste et saint. Dès qu'il sent fléchir sa volonté vers des voies obliques, il consulte la règle et rectifie ses mouvements. Ni les fausses directions que prennent, autour de lui, ses compagnons de route ne détournent son attention ; ni les obstacles qu'il rencontre ne découragent sa vaillance ; ni les fréquents sacrifices qu'il s'impose ne lassent sa générosité. Il fait le bien que Dieu veut, il est le juste que Dieu veut. C'est en Dieu qu'il faut voir le principe de sa rectitude ; car, « c'est le Seigneur, dit la Sagesse, qui conduit son juste par les voies droites, au bout desquelles on voit s'ouvrir les portes du royaume de Dieu » ; *Justum deduxit Dominus per vias rectas et ostendit illi regnum Dei*[1].

Mais dites-moi, Messieurs, où est-il l'homme droit, le juste que le Seigneur conduit ? Je regarde, et dans la foule immense de ceux à qui notre morale facile décerne des brevets de rectitude et de justice, je découvre combien de contradictions à la règle suprême, combien de faux pas, combien d'errements, combien de chutes ! Çà et là quelques figures resplendis-

1. Sap., cap. x, 10.

sent et s'imposent à notre admiration ; mais la sévère clairvoyance de Dieu, qui pénètre toute vie et va à la racine des actions humaines, aperçoit des irrégularités et des imperfections là où tout nous paraît en ordre. « Le juste, dit le Sage, pèche sept fois et se relève » ; *Septies cadet justus, et resurget*[1]. Il sait que l'infirmité humaine trahit sourdement son bon vouloir et ses efforts, et, convaincu que la volonté sainte, qui dirige ses actions, peut être offensée sans qu'il le sache, il demande à Dieu pardon de ses fautes cachées : *Ab occultis meis munda me*[2]. La rectitude humaine, si parfaite qu'elle nous semble, n'est donc qu'une rectitude relative. L'homme ne peut prétendre à la rectitude absolue, c'est-à-dire à la constante et irréprochable harmonie de sa volonté avec la volonté divine.

Pourquoi cela, Messieurs ? Demandez-le à votre nature troublée. Dans les mystérieuses profondeurs où la volonté délibère, ce n'est plus le grand jour qui éclairait la liberté naissante de notre premier père ; ce n'est plus la sainte paix dont jouissait son âme, maîtresse des instincts et

1. Prov., cap. XXIV, 16.
2. Psalm. XVIII.

des appétits de la chair. Le péché, fils de la nuit, a enveloppé l'intelligence de ténèbres et, souvent à court dans la grande science de la vie, elle ne sait plus montrer à la volonté les chemins qu'elle doit parcourir. De là des hésitations et des lenteurs. — Où faut-il aller ? — Incertaine de sa direction, la volonté attend la lumière ; mais, avant que la lumière arrive, les passions déchaînées appellent, sollicitent, tourmentent, et, au moment où elle va voir clair, la volonté, trop vivement impressionnée, se laisse entraîner. Quelquefois même, les passions triomphent de la lumière et lui font subir l'injure de nos égarements. — La vie droite est perdue ; comment la retrouver ?

Ignorance et passions, voilà, Messieurs, les deux causes des fréquents écarts qui mettent notre volonté en contradiction avec la volonté divine. La plupart du temps nous aggravons, soit par des temporisations maladroites, soit par de honteuses complaisances, soit par de malicieuses préférences, l'ignorance, les passions et la contradiction. — Nous créons, de notre plein gré, des habitudes d'oubli et de désordre qui augmentent le nombre et la gravité de nos fautes. Dans les âmes fortunées, qui savent ap-

peler la grâce de Dieu au secours de leur ignorance et de leur faiblesse, ce n'est pas encore le plein jour ni la profonde paix de la parfaite innocence. Si les grandes lignes du devoir sont largement éclairées, parfois les lignes délicates de la perfection n'apparaissent que dans un demi-jour ; la nature a des exigences qui contrarient les desseins de Dieu, et, sans que l'on soit gravement coupable de ne pas correspondre pleinement à ces desseins, la rectitude de la volonté n'en est pas moins marquée au coin de l'imperfection. Encore une fois, Messieurs, la rectitude absolue n'est pas en notre puissance[1].

Cependant, Dieu a voulu nous donner dans une âme humaine le glorieux spectacle de cette rectitude. Il en avait ébauché l'image en créant l'âme de notre premier père ; il nous la montre achevée, inimitable, dans l'âme du Sauveur. Là, point de ténèbres. Le Verbe divin projette, dès le premier instant, les rayons de sa science infinie. L'intelligence s'assimile cette science et inonde de lumière les chemins

1. Non est justus qui faciat bonum super terram et non peccat. (II Par., cap. v, 36.)

que doit parcourir la volonté. Le jour est si pur, si vif, si constant ; la volonté divine est si manifestement, si pleinement connue, qu'il ne peut y avoir ni doutes, ni hésitations, ni lenteur. Toute délibération est supprimée. Prompte comme la lumière qui l'éclaire, la volonté se décide aussitôt à tout bien. Ses habitudes sont prises à l'heure même où elle existe, et si fortement établies, qu'aucune passion ne peut les troubler. Du reste, d'où lui seraient venus les appétits déréglés qui tourmentent et déshonorent notre vie ? — Le souffle de l'Esprit saint s'est substitué au torrent impur de la génération humaine, et la chair immaculée du Christ est éclose dans la coupe d'un lis. — La Vierge sans tache, épousée par la vertu du Très-Haut, ne pouvait enfanter que l'innocence.

« Il nous fallait, dit l'Apôtre, un pontife, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs. » *Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus*[1]. Ce pontife a bien voulu, par compassion, prendre nos infirmités ; mais le péché,

1. Heb., cap. VII, 26.

jamais. N'est-il pas évident qu'il contrarierait toutes les intentions miséricordieuses de l'incarnation ? Écoutez, sur ce point, le grave et bel enseignement de saint Thomas : « Le Christ, dit-il, a pris nos infirmités, afin de satisfaire pour nous, afin de nous prouver la vérité de sa nature humaine, afin de nous donner l'exemple de toutes les vertus. — Or, bien loin de concourir à la satisfaction, le péché en détruit l'efficacité. Dieu ne veut point d'hosties souillées. *Dona iniquorum non probat Altissimus ;* bien loin de démontrer la vérité de la nature humaine, le péché l'altère et tend à nous faire méconnaître sa divine origine ; bien loin de nous donner l'exemple, le péché est une protestation contre la vertu[1]. »

1. Christus suscepit defectus nostros, ut pro nobis satisfaceret, et ut veritatem humanæ naturæ comprobaret : et ut nobis fieret exemplum virtutis. Secundum quæ tria manifestum est, quod defectum peccati assumere non debuit. Primo quidem, quia peccatum nihil operatur ad satisfactionem : quinimo virtutem satisfactionis impedit : quia ut dicitur. (Eccles., 34.) « *Dona iniquorum non probat Altissimus.* » Similiter etiam ex peccato non demonstratur veritas humanæ naturæ : quia peccatum non pertinet ad humanam naturam, cujus Deus est causa : sed magis est contra naturam, per seminationem diaboli introductum,

Le Christ n'est donc pas entré, le Christ ne pouvait pas entrer comme nous dans le monde par la porte du péché ; il n'en a pas subi les lamentables conséquences. Affranchie de l'ignorance et des passions, sources de nos écarts[1], sa volonté humaine se met tout de suite d'accord avec la volonté divine. En prenant possession de la vie, il s'écrie : « Je viens, Seigneur, pour faire ta volonté. » *Ecce venio : ut faciam voluntatem tuam*[2]. « J'ai voulu, mon Dieu, j'ai voulu selon ta loi, qui est au milieu de mon cœur » : *Deus meus volui et legem tuam in medio cordis mei*[3]. Ce merveilleux accord se continue ferme, tranquille, sans ombre ni ralentissement, à travers les années, et Jésus se plaît à l'exprimer en maintes circonstances : « Je suis descendu du ciel, dit-il, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a en-

ut Damasc. dicit. — Tertio, quia peccando exemplum virtutis præbere non potuit : cum peccatum contrarietur virtuti (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 15, a. 1.)

1. Conf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 15, a. 2. *Utrum in Christo fuerit fomes peccati ?* Et a. 3. *Utrum in Christo fuerit ignorantia ?*

2. Heb., cap. x, 9.

3. Psalm. XXXIX.

voyé[1] ; c'est cette volonté que je cherche, et non la *mienne*[2]. Faire cette volonté est ma nourriture de chaque jour[3]. Je prêche la doctrine de mon Père ; je fais les œuvres de mon Père ; j'agis, en toutes choses, comme mon Père m'ordonne d'agir : *Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio*[4]. » Et ainsi, jusqu'au jour où, par une permission mystérieuse, la volonté inférieure des sens s'exprime, où le Christ agonisant s'écrie : « Père, que ce ne soit pas ma volonté qui s'accomplisse, mais la tienne : *Pater, non mea voluntas, sed tua fiat.* » Eh quoi ! pour la première fois hésiterait-il, et sa rectitude serait-elle en défaut ? Non, Messieurs, le drame de Gethsémani n'est point une ombre dans la perfection du Sauveur. Il laisse protester la nature contre l'horreur du supplice que Dieu lui prépare et contre l'ingratitude des hommes, afin d'ajouter

1. Descendi de cœlo non ut faciam voluntatem meam, sed ejus qui misit me. (Joan., cap. VI, 38.)

2. Non quæro voluntatem meam sed ejus qui misit me. (Joan., cap. V, 30.)

3. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me. (Joan., cap. IV, 34.)

4. Joan., cap. XIV, 31.

à ses souffrances ; mais sa volonté de raison a déjà décidé contre la volonté des sens ; elle veut, d'une manière absolue, la rédemption du genre humain ; et les tempêtes de l'agonie ne peuvent ni contrarier son dessein ni troubler son admirable sérénité[1]. Jusqu'à l'heure suprême où éclate le *consummatum est*, la volonté libre du Christ a voulu tout ce que voulait la volonté divine[2].

1. Licet voluntas naturalis et voluntas sensualitatis in Christo aliquid aliud voluerit, quam voluntas divina, et voluntas rationis ipsius : non tamen fuit aliqua contrarietas voluntatum. Primo quidem, quia neque voluntas naturalis, neque voluntas sensualitatis repudiabat illam rationem, scilicet qua divina voluntas, et voluntas rationis humanæ in Christo passionem volebat. Volebat enim etiam voluntas absoluta in Christo salutem humani generis : sed ejus non erat velle hoc in ordine ad aliud. Motus autem sensualitatis ad hoc se extendere non valebat. Secundo, quia neque voluntas divina, neque voluntas rationis in Christo impediebatur, aut retardabatur per voluntatem naturalem, aut per appetitum sensualitatis. Similiter etiam nec e contrario voluntas divina, vel voluntas rationis in Christo, refugiebat aut retardabat motum voluntatis naturalis humanæ et motum sensualitatis in Christo. Placebat enim Christo, secundum voluntatem divinam, et etiam secundum voluntatem rationis, ut voluntas naturalis in ipso, et voluntas sensualitatis, secundum ordinem suæ naturæ moverentur. Unde patet, quod in Christo nulla fuit repugnantia, vel contrarietas voluntatum. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 18, a. 6.)

2. Le sixième concile général (IIIe de Constantinople)

Ainsi donc, pendant cette vie de trente-trois ans où l'exercice de la liberté ne s'est pas fait attendre un seul instant, tout est droit, tout est la rectitude même. — Non seulement le Christ n'a pas contracté le péché[1] ; il ne l'a pas fait : *Non fecit peccatum*[2], il ne l'a pas connu : *Non noverat peccatum*[3] ; il a pu jeter à la face de ses ennemis ce fier défi : « Qui de vous m'accusera de péché : *Quis ex vobis arguet me de peccato*[4] ? »

Ce défi n'a pas été relevé, Messieurs. Les ennemis du Sauveur ont calomnié ses intentions, interprété malicieusement ses miséricordieuses prévenances à l'égard des pé-

définit ainsi l'accord des volontés de Jésus-Christ : « Prædicamus duas naturales voluntates non contrarias... sed sequentem ejus humanam voluntatem, et non resistentem vel reluctantem, sed potius et subjectam divinæ ejus atque omnipotenti voluntati.

Κηρύττομεν καὶ δύο μὲν φυσικὰ θελήματα, οὐχ ὑπεναντία,... ἀλλ' ἑπόμενον τὸ ἀνθρώπινον αὐτοῦ θέλημα, καὶ μὴ ἀντιπίπτον, ἢ ἀντιπαλαῖον, μᾶλλον μὲν οὖν καὶ ὑποτασσόμενον τῷ θείῳ αὐτοῦ καὶ παντοδυνάμῳ θελήματι.

1. Scitis quia ille apparuit ut peccata nostra tolleret ; et peccatum in eo non est. (I Joan., cap. III, 5.)

2. I Pet., cap. II, 22.

3. II Cor., V, 21.

4. Joan., cap. VIII, 46.

cheurs, incriminé ses prétentions et son influence, sans les comparer aux traditions judaïques qui les justifiaient, blasphémé ses œuvres, sans prendre la peine de les examiner ; mais à la question, si nette, qu'il leur posait, personne n'a répondu par des faits précis. Il a fallu jeter un voile sur les oracles sacrés, pour l'accuser du crime qui devait lui coûter la vie. — Non moins impuissants que leurs devanciers, les ravageurs impies de nos Livres saints cherchent en vain des taches dans l'âme innocente de Jésus. — Les misérables qui, sous l'inspiration de la haine, inventent des ordures et des crimes à la charge du juste par excellence, sont bientôt écrasés par le mépris public. — Quant à ceux qui se donnent les allures d'une critique sérieuse, après avoir transformé la juste indignation du Christ en colère, son zèle en fanatisme, les saintes exigences de son amour en égoïsme, sa charitable condescendance en faiblesse, ils sont obligés de céder à l'éblouissement que produit, en tout esprit élevé, l'incomparable rectitude de celui qu'ils voudraient amoindrir, et ils confessent que « si la vie et la mort de Socrate sont d'un

sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu [1], — que Jésus ne sera jamais dépassé [2],— qu'on ne peut concevoir quelqu'un qui lui soit égal [3], — qu'il met dans l'ombre toutes les perfections humaines [4], — qu'il est l'homme divin, le saint, le type et le modèle de tous les hommes [5], — qu'il brille d'une pureté sans tache, suprême distinction du ciel [6]. »

Ces aveux confirment les enseignements de la foi ; mais écoutez, Messieurs. Quand j'ai dit de la volonté de l'Homme-Dieu que sa rectitude était incomparable, j'élevais mes vues bien au-dessus de l'humanité.

Plus grand que les anges par la perfection de sa science, le Christ les domine par la rectitude de sa volonté. Et pourtant, nous l'avons vu, la volonté des anges n'est point soumise aux influences des causes qui troublent l'exercice de notre libre arbitre et faussent ses détermi-

1. J.-J. Rousseau, *Emile*, l. VI.
2. Renan, *Vie de Jésus*, p. 325.
3. Strauss, *Du passager et du permanent dans le christianisme*. Altona, 1839, p. 127.
4. Channing, *Discours sur le caractère du Christ*.
5. Gœthe, *Entretien avec Eckerman*, 3e vol., p. 371.
6. Channing, *loc. cit.*

nations. Elle ne connaît ni la perplexité des desseins, ni l'inconstance des résolutions ; elle est ferme, tranquille dans l'amour du bien ; elle se tient devant Dieu toujours prête à accomplir, au moindre signe, ses amoureuses volontés[1]. Quoi de plus parfait ? Cependant, l'Écriture me dit que « Dieu découvre des taches dans ses anges », *In angelis suis reperit pravitatem*[2]. En son Christ bien-aimé il a mis toutes ses complaisances. O lumineux esprits, aujourd'hui fixés dans la contemplation de l'essence divine et la possession du souverain bien, vous ne pouvez plus pécher ; mais il n'en fut pas toujours ainsi. Un jour, Dieu vous a mis en présence de sa souveraine volonté ; vous avez pu dire oui ou non aux propositions qu'elle vous faisait. Hélas ! des multitudes immenses de vos frères, obéissant aux suggestions de l'orgueil, ont contredit aux desseins de Dieu et sont tombés dans les abîmes éternels. Leur malheur m'apprend qu'il manque quelque chose à votre perfection et que je puis concevoir, au-dessus de votre

1. Conf. Quinzième conférence : *Le monde invisible*, 2e et 3e partie.

2. Job, cap. IV, 18.

rectitude, la rectitude absolue, qui n'admet même pas la possibilité de pécher.

Le Christ est impeccable : voilà, Messieurs, le caractère propre et suréminent de sa rectitude, proclamé par le commun enseignement des Pères et des docteurs. — Ce n'est pas seulement dans la divinité du Verbe incarné qu'ils voient l'impossibilité de pécher, c'est dans son âme et dans sa chair : *In cujus non tantum divinitate sed nec in anima nec in carne ullum potuit esse peccatum*[1]. — « Conçu sans péché, né sans péché, dit saint Prosper, non seulement le Christ n'a jamais failli, mais il ne pouvait pas faillir[2]. »

Sans doute l'impeccabilité n'appartient en propre qu'à un être essentiellement immuable. Dieu seul est, par nature, à l'abri des fluctuations d'où naissent les contradictions et le désordre. Aussi ne disons-nous point que le Christ prend dans sa nature humaine la raison du privilège singulier que nous revendiquons pour lui. Avec

1. S. Aug., *De peccatorum merit. et remiss.*, l. II, cap. XIII.

2. Sine peccato conceptus et natus, non solum, non peccavit, sed etiam peccare non potuit. (Lib. II, *De vita contemplativa*, cap. XXXI.)

Denis d'Alexandrie, nous confessons « que s'il n'était pas avec le Verbe divin une seule et même personne, la grâce, si opulente qu'elle soit, ne détruirait pas en lui le pouvoir radical de faillir pendant sa vie d'épreuve[1]. » La raison de l'absolue et suréminente rectitude qui le met dans l'impossibilité de pécher, est l'union intime et personnelle de la nature humaine avec le Verbe de Dieu. Le juste, disent les saints Pères, ne peut unir en soi le péché et la grâce ; mais il peut perdre la grâce en péchant ; le Christ ne peut pas cesser d'être le Christ.

Considérez, Messieurs, les quatre merveilleuses prérogatives que reçoit l'humanité du Sauveur de l'union hypostatique. — Elle subsiste dans le Verbe divin ; elle adhère intimement à la nature divine ; elle reçoit l'onction de la sainteté substantielle ; elle est mue, dirigée, gouvernée personnellement par le Verbe dans toutes ses œuvres. L'ordre le veut ainsi, et cet ordre, l'Église le décrit avec une admirable netteté : « De même, dit-elle, que tout notre

1. Εἰ μὴ γὰρ ἦν ὁ Χριστὸς αὐτὸς ὁ ὢν θεὸς λόγος, οὐκ ἠδύνατο εἶναι ἀναμάρτητος. (Dionys. Alexandrin., in Epist. synod. *ad Paulum Samosetanum.*)

corps est dirigé, embelli, ordonné par notre âme intellectuelle et raisonnable, de même, dans l'Homme-Christ, toute la nature humaine, constamment et en toutes choses mue par la divinité du Verbe, est comme l'instrument de Dieu[1]. »

Étant données ces quatre prérogatives de subsistance, d'adhérence, d'onction, de gouvernement intime, comment concevoir la possibilité du péché ?

Tout acte d'un être intelligent est imputable à la personne. Or la foi nous apprend qu'il n'y a dans l'Homme-Dieu qu'une seule personnalité : la personnalité même du Verbe divin. C'est elle qui soutient les mérites du Christ et leur donne un prix infini. Supposons-nous qu'elle pourrait porter le poids de ses démérites, jusqu'à leur donner une valeur monstrueuse qui égale l'iniquité à l'être même de Dieu ?

Adhérant à la nature divine, plus fortement et plus intimement que les bienheureux qui en

1. Quemadmodum corpus nostrum regitur, et ornatur atque ordinatur ab intellectuali et rationali anima nostra : Ita in homine Christo tota hominis ejus conspersio ab ejusdem Verbi divinitate semper et in omnibus mota, Deo mobilis fuit. (In act. synod. VI, gen. nº 8.)

contemplent éternellement les splendeurs, l'humanité du Christ est immuablement et indissolublement pénétrée de la volonté sainte qui règle d'une manière souveraine toutes les actions des êtres libres. Ne répugne-t-il pas que le péché puisse se glisser dans le tissu merveilleux des deux natures pour les disjoindre ; que le dérèglement s'introduise là où la règle s'est incarnée ?

Saisie par la divinité, l'humanité du Christ en reçoit l'ineffaçable onction d'une sainteté infinie. Comment croire que cette onction puisse subsister sous les honteux stigmates du péché ?

Enfin, puisque le Verbe gouverne l'humanité du Sauveur, comme l'âme gouverne le corps, toute défection de la volonté humaine ne serait-elle pas son fait, comme tout désordre volontaire des appétits est en nous le fait de la raison, qui ne sait pas l'empêcher ?

Ne comparez pas, je vous prie, l'Homme-Dieu au juste qui peut répudier la grâce. — La grâce ne fait pas du juste et de Dieu une seule personne ; la grâce n'est point une immuable union de notre être avec Dieu, mais un accident qui demeure soumis aux fluctua-

tions de notre libre arbitre ; la grâce ne nous communique qu'une sainteté finie, qui, en excluant le péché, nous laisse le pouvoir de le commettre ; la grâce ne nous fait pas sortir du gouvernement général de la Providence, où le péché peut être permis, pour constituer en nous un gouvernement particulier dans lequel Dieu dispose de la nature humaine comme d'une chose qui lui appartient personnellement. Nous pouvons donc perdre la grâce et cesser d'être justes ; le Christ ne peut pas perdre la divinité et cesser d'être le Christ.

Tel est, Messieurs, l'enseignement de la tradition et de toute la théologie. Il proclame l'absolue, l'incomparable, la suréminente rectitude de la volonté de Jésus-Christ ; mais n'entame-t-il pas une vérité capitale que nous avons affirmée au début de notre conférence : à savoir que le Christ ayant pris notre nature, doit être doué d'une volonté libre ? Qu'il n'ait pas failli, nous pouvons l'accorder, mais que le caractère propre de sa rectitude soit de ne pouvoir faillir, cela ne se peut concevoir qu'en vertu d'une nécessité qui supprime le libre arbitre, et, avec le libre arbitre, toute espèce de mérite.

Il en serait ainsi, Messieurs, si le pouvoir de faillir était essentiellement contenu dans la notion de mérite et de liberté. Or je prétends le contraire.

Pour mériter (et il ne peut être ici question que de mérite surnaturel), pour mériter, il suffit qu'un être raisonnable, sanctifié par la grâce, et placé dans cet état transitoire que la théologie appelle l'état de voie, veuille, sans y être forcé par la violence ou la nécessité, une œuvre bonne qu'il rapporte à Dieu et que Dieu a promis de récompenser. — Pouvoir démériter, en voulant le mal, est un accident qui tient à l'infirmité d'une nature créée, mais qui, de soi, est tout à fait indépendant de la notion de mérite.

Quant à la liberté, je vous l'ai prouvé, Messieurs, elle ne consiste pas essentiellement dans le pouvoir de choisir entre ces deux contraires le bien et le mal ; il lui suffit de se déterminer, sans y être nécessitée, à tel bien plutôt qu'à tel autre. Choisir le mal n'est pas un signe de son perfectionnement, mais bien un signe de son infirmité et de sa défection. — A ce propos, je vous ai cité les belles paroles de Leibnitz

que vous allez entendre encore : « C'est la vraie liberté et la plus parfaite, de pouvoir user le mieux de son franc arbitre et d'exercer toujours ce pouvoir sans en être détourné par la force externe, ni par les passions internes, dont l'une fait l'esclavage des corps et les autres font celui des âmes. Il n'y a rien de moins servile que d'être toujours mené au bien, et toujours par sa propre inclination, sans aucune contrainte et sans aucun déplaisir[1]. »

J'en appelle à la noble expérience de ceux qui toujours appliqués à l'étude et à la pratique du devoir, en ont tellement fixé la sainte habitude dans leur âme, qu'ils ne peuvent plus le trahir sans se faire une exécrable violence. Sont-ils prêtres, magistrats, soldats, hommes publics, simples citoyens ? Il n'importe ; leur âme est captive. Ils se sentent liés à la justice par des chaînes glorieuses, chaînes de lumière et d'amour qui pressent leur volonté sans la meurtrir ni la contraindre, et que vous essayerez en vain de rompre. Étalez à leurs yeux les honneurs, la richesse, les plaisirs ; faites prier et gémir à leurs

1. *Essais de théodicée.* — Conf. Neuvième conférence. *La volonté divine*, 1re partie.

pieds les plus légitimes et les plus pressants amours ; promettez-leur le secret des coupables complaisances que vous leur demandez ; ils vous répondront : Laissez-moi, laissez-moi, je ne puis pas. — Taxerez-vous d'infirmité cette sublime impuissance ? Appellerez-vous esclavage cette inflexible rectitude ? Direz-vous de ces volontés enchaînées au devoir qu'elles ne sont pas libres ? — Non, Messieurs ; vous vous retirerez honteux d'avoir osé tenter de si grandes âmes, et vous confesserez que nulle part la liberté n'est plus maîtresse d'elle-même que là où la claire vue et l'amour passionné du devoir la mettent dans l'impuissance de faillir. Élevez cette claire vue et cet amour au degré suprême, incarnez dans une nature humaine la règle éternelle et vivante du devoir, de la vertu, de la sainteté, vous comprendrez alors l'état de la volonté en Jésus-Christ, et vous direz, avec saint Augustin : « Elle est d'autant plus libre qu'il lui est impossible de servir au péché : *Tanto magis erat libera, quanto magis non poterat servire peccato.*[1] »

1. Lib. *De prædestinatione sanctorum*, cap. v.

Le Christ est libre, il est saint, il est en état de voie, il fait des œuvres bonnes qu'il offre à Dieu et que Dieu a promis de récompenser, donc, il mérite. Mérite et liberté, tout demeure sain et sauf, nonobstant l'impeccabilité.

Je ne prétends pas, Messieurs, qu'il n'y ait aucun mystère dans l'accord de l'impeccabilité du Christ avec sa liberté. Les théologiens ont péniblement cherché et longuement discuté sur cette question ; mais la plupart des explications qu'ils donnent se rattachent à des systèmes que nous avons exposés naguère et qu'il est inutile de rappeler ici[1]. Je vous ai démontré

1. Selon le P. *Petau* et plusieurs autres théologiens Jésus n'a point reçu de son Père un commandement strict et rigoureux de souffrir et de mourir, mais seulement un précepte large consistant en une simple manifestation de la volonté divine au-devant de laquelle se portait la volonté du Christ. Ce sentiment est appuyé sur ces paroles de saint Thomas : « La volonté du supérieur, de quelque manière qu'elle se manifeste, doit être considérée comme un précepte tacite, et l'obéissance est d'autant plus prompte que l'inférieur comprenant la volonté du supérieur prévient, en obéissant, le commandement exprès : *Voluntas superioris, quocumque modo innotescat est quoddam præceptum tacitum, et tanto videtur obedientia promptior quanto expressum præceptum obediendo prævenit, voluntate superioris intellecta.* » (*Summ. Theol.* IIa IIæ p., quæst. 104, a. 2.)

2° *Cabrera, Tournely*, etc., pensent que le comman-

notre impuissance à concilier la liberté de l'homme avec l'infaillible souveraineté de Dieu.

dement de souffrir et de mourir était conditionnel, c'est-à-dire imposé au Christ avec la faculté de donner ou de refuser son consentement.

3° *Le cardinal de Lugo* fait consister la liberté du Christ en ce qu'il pouvait demander une dispense du précepte divin, ou du moins en obtenir la commutation.

4° *Vasquès* et *Valentia* affirment que dans les souffrances et la mort du Christ les circonstances de lieu, de temps et d'intention ne tombaient pas sous le précepte, et que, à l'égard de ces circonstances, le Sauveur pouvait exercer sa liberté.

5° Quelques-uns prétendent que Jésus-Christ a demandé lui-même la mort à son Père.

6° D'autres, enfin, recourent à une volonté interprétative du Christ, disposé à accepter la mort lors même qu'elle n'aurait pas été commandée, et faisant de nécessité vertu.

Chacun de ces sentiments a ses inconvénients. Le premier détourne les textes de l'Écriture de leur sens naturel. Jésus-Christ dit formellement : « J'ai reçu le commandement de mon Père : *Hoc mandatum accepi a Patre meo.* » « Je fais ce que mon Père m'a ordonné de faire : *Sicut mandatum dedit Pater, sic facio.* » « J'ai observé les *commandements* de mon Père : *Ego Patris præcepta servavi.* » Et saint Paul : « Le Christ s'est fait *obéissant.* » Ce qui doit s'entendre d'une obéissance stricte, ayant pour objet formel un précepte rigoureux.

Le second sentiment détruit la raison même de l'obéissance, en faisant dépendre la volonté du supérieur du consentement de l'inférieur.

Le troisième fait du commandement de Dieu une chimère. On comprend difficilement que le Christ ait pu demander

Séparées l'une de l'autre, la nature divine et la nature humaine échappent, par leurs profondeurs intimes, aux investigations qui nous

la dispense d'une chose qu'il savait être infailliblement décrétée.

Le quatrième détache le mérite du Christ de la mort même pour l'appliquer à de simples circonstances.

Le cinquième repose sur une pure hypothèse, car nous ne voyons dans les Saintes Lettres aucune trace de la demande de Jésus-Christ relative à ses souffrances et à sa mort.

Le sixième, en recourant à la volonté interprétative du Christ, avoue que la volonté de mourir n'est pas libre en tant qu'elle tombe sous le précepte, ce qui est précisément en question.

L'école *thomiste* admet résolument le précepte strict et rigoureux. Mais elle prétend avec raison qu'il n'est point dans la nature du précepte d'imposer une nécessité. Au contraire, il suppose la liberté dans celui à qui l'on commande. Car on ne commande pas une chose à celui qui est obligé d'agir ; on ne dit pas au feu : Brûle ; à la volonté : Cherche le bonheur. Le précepte s'adresse donc à la liberté, pour la stimuler et la diriger.

Mais comment le Christ *impeccable* est-il libre en acceptant une mort qu'il ne peut refuser ? Il y a là une difficulté à laquelle l'école *thomiste* s'efforce de répondre par une subtile distinction. Étant donné le précepte divin, le Christ, dit-elle, était libre de refuser la mort en tant qu'on considère *ne pas mourir*, en soi précisement, nûment, négativement, *in se præcisè, nudè, negativè.*

Mais si l'on considère *ne pas mourir privativement, privativè*, comme une chose mauvaise en tant qu'elle est

éclaireraient sur leurs rapports[1]. Présentement notre impuissance s'aggrave à la rencontre d'un mystère d'union qu'il faudrait pénétrer en son essence même, pour en comprendre toutes les dépendances. Laissons l'esprit humain lutter avec les ombres, et contentons-nous des divines clartés de l'enseignement catholique et de la logique de la foi.

Dieu commande souverainement à son Christ un grand bien : la rédemption du monde par la souffrance et la mort ; et le Christ impeccable ne peut lui refuser son obéissance. Mais en obéissant, il me dit qu'il est libre. Mieux que les subtilités métaphysiques de la théologie, cette franche et simple déclaration de mon

contraire au précepte divin, le Christ n'était pas libre de refuser.

Cette distinction, comme l'on voit, est loin de jeter une pleine lumière sur le mystérieux accord de la liberté et de l'impeccabilité du Christ. En définitive, il faut en revenir aux paroles du Sauveur qui affirme le précepte de son Père et sa liberté, et en conclure que Dieu, en commandant la mort de son Fils, l'a commandée comme un acte libre et méritoire, dont nous comprendrions toute la perfection si nous avions une science parfaite du mystère de l'union hypostatique.

1. Conf. Vingt-troisième conférence : *La prédestination et la grâce*, 2e partie.

Sauveur m'éclaire et me rassure : « Mon Père m'aime parce que je sacrifie ma vie, afin de la reprendre. Personne ne me la prend, mais je la donne de moi-même, et j'ai le pouvoir de la donner comme j'ai le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu ce commandement de mon Père[1]. » Impossible, Messieurs, de constater plus clairement que le commandement de Dieu existe et qu'il est accompli par un acte de libre obéissance.

Conventions préalables, dispenses, restrictions, distinctions, volontés interprétatives, tout cela est moins clair que les paroles du Sauveur et que cette énergique affirmation du prophète : « Le Christ s'est offert parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit*[2]. »

Du reste, la logique de ma foi va, sans hésitation et sans détour, des mérites du Christ à sa liberté : « Parce qu'il s'est fait obéissant, dit l'Apôtre, Dieu lui a donné la gloire[3]. Son

1. Propterea me diligit Pater : quia ego pono animam ut iterum sumam eam. Nemo tollit eam a me : sed ego pono eam a me ipso : et potestatem habeo iterum sumendi eam : hoc mandatum accepi a Patre meo. (Joan., cap. x, 17-18.)

2. Isai., cap. LIII, 7.

3. Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis, propter quod Deus exaltavit illum. (Philip., cap. II, 8).

obéissance est la cause de ma justification[1]. » Cela me suffit ; car une obéissance qui mérite mon salut et que Dieu récompense ne peut être qu'une libre obéissance.

Je vous remercie, mon Sauveur, de m'avoir révélé la noblesse d'une vertu méconnue, et de me montrer la parfaite rectitude dans le pieux esclavage de la volonté. L'orgueil du siècle voudrait que la volonté humaine, débarrassée de tous les liens, ne prît sa règle qu'en elle-même. Il s'obstine à confondre ces deux choses : l'indépendance et la liberté. Fatale erreur qui déprave les âmes et met toutes les sociétés en souffrance. La liberté qui ne veut dépendre de rien devient bientôt victime des plus honteuses et des plus ridicules influences. — C'est parmi les prôneurs et les amoureux d'indépendance qu'on rencontre, d'ordinaire, les esclaves des passions, les serviteurs humiliés des despotes, les naïfs admirateurs et les valets complaisants des aventuriers et des comédiens politiques, qui profitent des mauvaises heures pour agiter le peuple. Juste et amer

1. Per unius obeditionem justi constituentur multi. (Rom., cap. v, 19.)

châtiment que Dieu réserve aux individus et aux sociétés, qui croient s'affranchir en retirant leur volonté des voies de la véritable obéissance. Je dis la véritable obéissance, Messieurs, c'est-à-dire celle qui, à l'exemple du Christ, soumet la volonté humaine à la volonté divine et les fait adhérer ensemble, au point qu'elles ne peuvent plus ni se contredire, ni se séparer. Là est la vraie liberté ; là, la suprême indépendance ; là, la plus grande noblesse que l'homme puisse rêver. Si je ne veux obéir qu'à Dieu, de quelque manière qu'il me manifeste sa volonté, je me fixe au bien ; je deviens indépendant des passions, indépendant des volontés perverses, indépendant des pouvoirs usurpés, indépendant des lois injustes, indépendant des persécutions. Je grandis à la mesure de la volonté souveraine qui règle ma vie et mes actions, et, quoi qu'on me fasse, j'ai réponse à tout par cette tranquille et ferme parole de mon maître Jésus-Christ : « Tel est l'ordre de mon Père ; ce que mon Père me dit de faire, je le fais. » Sublime rectitude ! Daigne l'imprimer dans nos âmes, celui dont la volonté fut si parfaitement droite.

Mais vous comprendrez mieux, Messieurs, l'excellence et la noblesse de l'obéissance, si je vous en fais connaître, dans la volonté du Sauveur, la magnifique récompense.

II

« Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, dit l'Apôtre : *Christus factus est obediens usque ad mortem ;* pour cela, Dieu l'a exalté ; *Propter quod Deus exaltavit illum.* » Par cette exaltation il faut entendre sans doute les hommages que l'Homme-Dieu reçoit du ciel et de la terre, depuis le jour où sa course s'est terminée par le glorieux triomphe de l'ascension. Mais avant cela, l'exaltation du Christ était commencée ; car, à partir du moment où, entrant dans la vie, il se soumettait à la volonté divine pour suivre les voies droites, Dieu investissait sa volonté humaine d'une souveraine puissance : souveraine puissance dans la mystérieuse économie de son humanité sainte ; souveraine puissance dans la préparation et l'établissement de son œuvre ; souveraine puissance dans son éternel gouvernement.

L'homme qui s'appelle si fièrement le roi du monde et le maître des créatures, est un être faible contre lequel conspirent dans la nature mille forces ennemies dont il ne peut pas écarter les coups imprévus. A chaque instant victime de douloureuses surprises, il lutte sans savoir quel sera le résultat de ses efforts, et finalement il faut qu'il s'abandonne et confesse son impuissance. Si, du moins, il était maître au dedans de lui-même ? Mais non ; ses appétits échappent à l'empire de sa volonté, et s'il peut les contenir, il ne peut en prévenir les mouvements et les révoltes. C'est ce qui a fait dire de la vie qu'elle est une guerre perpétuelle. *Militia est vita hominis*[1].

Triste spectacle, qui afflige nos yeux en toute nature humaine, mais non dans l'humanité du Sauveur. Là règne une admirable paix, car la volonté souveraine tient tout sous sa dépendance. Non seulement les appétits dociles ne se meuvent qu'avec sa permission[2], mais,

1. Job, cap. VII, 1.

2. Fortitudo spiritus aliqualis ostenditur ex hoc, quod resistit concupiscentiæ carnis sibi contrariantis : sed major fortitudo spiritus ostenditur, si per ejus virtutem totaliter caro comprimatur, ne contra spiritum concupiscere possit.

éclairée par une science suréminente, instruite à l'avance de tous les phénomènes et de tous les accidents qui doivent se produire dans le procès de la vie naturelle, elle les met d'accord avec la volonté divine qui a tout ordonné ; à l'abri des surprises, elle règle par ses consentements ce que la volonté divine a réglé par sa toute-puissance, de telle sorte que les choses naturelles qu'il nous faut nécessairement subir : la faim, la soif, la lassitude, la souffrance, la mort même, viennent se ranger, autant que cela se peut dans une nature humaine, sous la dépendance de la liberté[1]. Réduction typique de tous les mondes, l'humanité du Sauveur est le lieu de la création où règne le plus bel ordre, parce que le pouvoir d'une

Et ideo hoc competebat Christo : cujus spiritus summum fortitudinis gradum attigerat. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 15, a. 2, ad 3.)

1. Potest considerari anima Christi secundum quod est instrumentum unitum Verbo Dei in persona. Et sic subdebatur ejus potestati totaliter omnis dispositio proprii corporis. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 13, a. 3.)

In Christo naturales omnes motiones et quidquid necessitate agimus aut patimur, ad nutum voluntatis liberæ est transitum : uti, fames, sitis, lassitudo, mors ipsa denique : quorum nihil nisi volens, ac permittens expertus est. (Petau, *De incarnatione*, lib. IX, cap. VIII, n° 2.)

volonté souveraine s'y fait mieux sentir. On peut dire de cette volonté qu'elle peut tout ce qu'elle veut, parce que, toujours pénétrée de la lumière divine, elle ne veut que ce qu'elle peut[1]. Elle ne reçoit aucun de ces démentis auxquels nous exposent perpétuellement la présomption et la témérité de nos desseins. Si elle exprime l'étrange et forte résolution de changer la face du monde, c'est qu'elle a la certitude de n'être pas déçue ; car, pour cette œuvre immense, le souverain pouvoir dont Dieu l'a douée rayonne sur la nature entière.

Je ne prétends pas, Messieurs, que la volonté humaine du Christ possède par elle-même le droit de commander ces grands mouvements qui contrarient l'action des lois générales auxquelles sont soumis tous les

1. Anima Christi dupliciter aliquid voluit. Uno modo quasi per se implendum. Et sic dicendum est, quod quidquid voluit, potuit : Non enim convenit et sapientiæ ejus, ut aliquid vellet per se facere, quod suæ virtuti non subjaceret. Alio modo voluit aliquid, ut implendum virtute divina : sicut ressuscitationem proprii corporis, et alia hujusmodi miraculosa opera. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 13, a. 4.)

êtres. Ce droit n'appartient qu'à Celui dont l'être, sans origine et sans limite, est la source et la raison de toute existence[1]. Mais la volonté de l'Homme-Dieu participe à ce droit, par le fait même de l'union hypostatique, en devenant, dans toutes les merveilles qui doivent préparer et établir l'œuvre pour laquelle le Verbe s'est incarné, l'instrument de la toute-puissance divine[2] : instrument actif, libre, ayant conscience du pouvoir qui lui est communiqué et indissolublement uni, dans tous ses commandements, à la cause première qui le fait agir. Quand le Christ dit à l'aveugle : Vois ; au sourd : Entends ; au boiteux : Marche ; au paralytique : Lève-toi ; au malade : Sois guéri ; au mort : viens dehors ; au pain : Multiplie-toi ; à la mer : Tais-toi ; au démon : Va-t'en, c'est son humanité qui commande, conjointement avec la

1. Conf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 13, a. 1. *Utrum anima Christi habuerit omnipotentiam simpliciter ?*

2. Anima Christi, secundum quod est instrumentum Verbi sibi uniti : sic habuit instrumentalem virtutem ad omnes immutationes miraculosas faciendas, ordinabiles ad incarnationis finem : qui est instaurare omnia, sive quæ in cælis, sive quæ in terris sunt. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 13, a. 2.)

force suprême, en laquelle réside radicalement le pouvoir des miracles ; c'est par sa volonté humaine que passe la mystérieuse vertu qui pénètre ses membres très saints et se fait sentir jusque dans les franges de son vêtement. Et remarquez, Messieurs, que la volonté du Christ ne se prête pas au pouvoir des miracles comme une force subalterne qui subit, bon gré mal gré, l'influx d'une force supérieure ; elle provoque et détermine elle-même l'écoulement de la toute-puissance. Il est dit que « Dieu écoute la prière et fait la volonté de ceux qui le craignent [1] ». « Ses yeux se reposent sur le juste, et ses oreilles sont dans sa prière : *Oculi Domini super justos et aures ejus in preces eorum* [2]. » Le juste, habitué à l'humble soumission, devient si fort que la puissance divine se prête à ses désirs, avec une sorte d'obéissance [3]. Mais si le juste par excellence, si le parfait obéissant crie vers son Père, n'obtiendra-t-il pas aussitôt le

1. Voluntatem timentium se faciet, et exaudiet preces eorum. (Psalm. CXLIV.)

2. Psalm. XXXIII.

3. Id quod dicit divinas aures in precibus semper esse justorum, non audientia tantum Dei, sed quædam quasi obedientia designatur. (Salvian,. lib. II, *De Providentia.*)

concours de sa force infinie pour les merveilles qui doivent prouver la vérité de sa mission et assurer l'établissement de l'œuvre pour laquelle il est venu dans le monde ? Ces merveilles sont le propre de la cause suprême, — soit ; mais la volonté du Christ les détermine sûrement. Il nous l'affirme quand, au moment de ressusciter Lazare, il dit à son Père : « Je sais que tu m'écoutes toujours : *Ego autem sciebam quia semper me audis*[1]. »

La volonté du Christ est donc, impétrativement et instrumentalement, investie d'une puissance souveraine sur la nature. Aussi voyez, Messieurs, quelle facilité dans ses miracles. Il fallait aux prophètes de l'ancienne loi de longues veillées auprès des morts qu'ils voulaient ressusciter ; le saint se recueille et s'abîme dans la prière, pour obtenir, en faveur de quelque misérable, l'intervention de la puissance divine. On reconnaît à leur attitude des serviteurs humiliés. Un mot, un geste, un regard, un attouchement du Sauveur suffisent pour opérer les plus grands prodiges. On sent qu'il est maître.

1. Joan., cap. XI, 42.

Quelle universalité dans ses miracles ! Les substances se transforment et se multiplient ; les flots tourmentés s'apaisent ; toutes les infirmités comparaissent et sont guéries ; la mort rend ses victimes ; les cœurs endurcis s'amollissent ; les démons tremblent et s'enfuient, et les anges, attentifs aux portes du ciel, n'attendent qu'un ordre de leur maître pour venir le servir. Jésus a bien dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra*[1]. »

Enfin, quelle fécondité dans son pouvoir ! Non seulement il en use à ce point que le monde, dit l'apôtre saint Jean, ne pourrait contenir les livres qu'il faudrait écrire pour raconter toutes ses œuvres merveilleuses[2], mais il le communique à ses disciples[3], et son iné-

1. Matth., cap. XVIII, 18.

2. Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus, quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt libros. (Joan., cap. XXI, 25.)

3. Et convocatis duodecim discipulis suis, dedit illis potestatem spirituum immundorum, ut ejicerent eos, et curarent omnem languorem et omnem infirmitatem. (Matth., cap. X, 1.)

puisable vertu se transmet, à travers les âges, aux âmes saintes dont l'Église enregistre et honore les prodiges. Tous les miracles du christianisme dérivent de la puissance du Christ et sont dus à la répercussion lointaine et toujours efficace de sa souveraine volonté[1].

Maître de la nature, Jésus est le roi des âmes. Dieu l'a préposé au gouvernement éternel de l'œuvre qu'il a fondée par ses prodiges et par l'effusion de son sang. Dans l'ordre intellectuel, sa science règle nos pensées ; dans l'ordre pratique, sa volonté règle nos actions. C'est avec ses commandements que la liberté humaine doit se mettre d'accord, pour marcher droit sur le chemin de la justice. David, qui le voyait sortir de sa race, assistait de loin au sacre mystérieux qui l'investissait d'un royal pouvoir et s'écriait en son nom : « J'ai été établi roi sur la montagne sainte de Sion, pour publier la loi du Seigneur : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædi-*

1. Gratia miraculorum excellentissime data est animæ Christi, ut scilicet non solum ipse miracula faceret, sed etiam ut hanc gratiam in alios transfunderet. (*Summ. Theol.* III p., quæst. 13, a. 2.)

cans præceptum ejus[1]. » Il va paraître : l'ange lui promet un règne éternel[2]. Il vient de naître ; les rois cherchent en lui un roi plus grand qu'eux[3]. Il entre dans sa vie publique ; tout de suite sa volonté s'impose aux administrateurs de son futur empire par ces brèves paroles : « Venez avec moi : *Venite post me*[4]. » Et, à la veille de remonter aux cieux, il leur distribue l'univers, en leur ordonnant de faire observer partout ses commandements[5].

Messieurs, cette prise de possession n'est point une comédie d'ambition sans titre et sans espérances certaines. En droit, la volonté de Jésus-Christ gouverne le monde. Qu'on y consente ou qu'on y contredise, elle domine tous les codes et doit être obéie avant toute loi. En fait, elle a régné sur des âges glorieux, et des millions de vies ont été généreusement sacrifiées pour affirmer sa suprématie. C'est plus

1. Psalm. II.
2. Luc, cap. I, 32.
3. Matth., cap. II, 2.
4. Matth., cap. IX, 19.
5. Euntes docete omnes gentes..... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. (Matth., cap. XXVIII, 19, 20.)

qu'il ne faut pour que le monde ne l'oublie jamais. — On pourra contester l'autorité royale de l'Homme-Dieu, légiférer contre sa volonté, ralentir son influence et détacher peut-être des générations imbéciles de son obédience ; mais on ne prescrira pas contre son droit au commandement. Les lois impies passeront, la loi du Christ prendra le dessus, et, dût-il tarder longtemps encore, le jour viendra, je l'espère, où les magnifiques prophéties qui annoncent le règne universel du Sauveur s'accompliront, où le droit et le fait s'uniront sous le même sceptre divin.

En attendant, vous qui voyez le fait si souvent en contradiction avec le droit, ne vous scandalisez pas ; n'accusez pas d'impuissance la volonté souveraine à qui Dieu a confié le gouvernement des âmes. Pleine d'égards pour notre liberté, elle permet ses révoltes, afin de ne recevoir d'elle que des hommages qui l'honorent ; mais elle réserve patiemment ses imprescriptibles droits, afin de les faire valoir, quand il faudra régler les comptes de son gouvernement. — Alors le roi Jésus tiendra son lit de justice. Les révoltés comparaîtront devant lui, et, à la

vigueur de ses sentences, ils comprendront qu'il n'a pas cessé un instant d'être le maître. Courbés sous le poids de sa malédiction, ils diront un adieu désespéré au royaume de gloire et s'en iront au royaume des douleurs. Hélas ! pour ces éternels bannis, il n'y aura pas d'amnistie.

Vous ne serez pas enveloppés dans leurs proscription, Messieurs ; car vos âmes chrétiennes, convaincues du souverain pouvoir et des droits de l'Homme-Dieu, reconnaissent qu'il est doux et glorieux de lui obéir. Le triste spectacle des agitations malsaines qui déshonorent et décomposent la société, où les volontés humaines prétendent gouverner sans une loi supérieure qui les dirige et les contrôle, vous donne à entendre qu'il faut faire régner Jésus-Christ pour établir sûrement l'ordre et la paix. Travaillez à cela, Messieurs, par vos prières, par vos exemples, par vos discours, par votre influence. Peut-être ne verrez-vous pas le triomphe terrestre de votre divin roi ; mais, au moins, vous irez jouir près de lui de la récompense due à votre pieuse obéissance. Après lui avoir souvent dit, pendant les jours laborieux

de votre pèlerinage : — O Jésus ! Vous êtes le roi de nos esprits, de nos cœurs, de nos volontés, de nos pensées, de nos amours, de nos combats, de nos souffrances, — vous chanterez éternellement : — Vous êtes le roi de notre gloire, ô Christ ! *Tu rex gloriæ Christe !*

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LE CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LE CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

EMINENTISSIME SEIGNEUR, MONSEIGNEUR[1], MESSIEURS,

Je ne vous ai point fait connaître toute la perfection de la volonté de Jésus-Christ, en décrivant son incomparable rectitude et sa souveraine puissance. Cette rectitude et cette puissance se marient, se fondent, s'expriment dans un acte sublime et touchant, pour lequel nous avons imaginé comme une faculté à part. — L'acte s'appelle amour, la faculté s'appelle le cœur. Je n'ai pas à discuter ici la valeur psychologique de ce partage. Je prends le langage humain tel qu'il est fait ; et, puisqu'il attribue l'amour au cœur, je veux compléter, par l'exploration du cœur de Jésus, l'étude de ses facultés.

Je n'entre pas, Messieurs, sans émotion et

1. Son Éminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris ; Monseigneur Ravinet, ancien évêque de Troyes.

sans attendrissement dans le profond et mystérieux abîme où se sont formées, et d'où se sont épanchées les saintes affections de mon Sauveur ; et je puis bien dire que jamais le regret de n'avoir à mon service qu'une langue impuissante à exprimer ce que je sens n'a été aussi vif et aussi poignant qu'aujourd'hui. Les anges les plus habiles à chanter les mystères divins viendraient à mon secours, qu'ils ne traduiraient pas mes pensées d'une manière digne de leur objet. Que Dieu lui-même vous parle intérieurement, pendant que vous m'entendrez, et que sa sainte grâce vous révèle toute la perfection de l'amour de son cher fils, en même temps que je vous en raconterai les merveilles. — Quel fut l'amour de Jésus-Christ ? Pourquoi la forme sensible sous laquelle l'Église propose cet amour à notre culte ? Voilà les deux questions auxquelles je vous prie d'appliquer votre religieuse attention.

I

Essentiellement, l'amour est dans le cœur de Jésus-Christ ce qu'il est dans nos cœurs : « Un mouvement, un acte, qui se porte au bien pour

en prendre possession : *Actus in bonum :* Le vouloir du bien pour ceux qu'on aime : *Velle bonum alicujus*[1]. » Mais quelle différence de genèse et de perfection !

Notre amour ne s'éveille qu'après avoir traversé lentement les ombres des premières années, où l'instinct précède la réflexion. Il faut que les créatures se révèlent, petit à petit, à notre intelligence, et que nous ayons pu goûter leurs charmes, pour fixer le choix de notre cœur. Notre premier mouvement est de jouir. L'expansion, c'est-à-dire, l'amour qui désire le bien d'un autre, l'amour qui veut accroître, en donnant, la beauté de l'objet aimé, l'amour qui s'ingénie, invente, prévient les besoins, va au-devant des désirs, se tourmente, se prodigue, s'oublie, et vit moins en lui-même que là où il se donne, l'amour qui consomme la parfaite union des cœurs, cet amour-là se fait quelquefois longtemps attendre. Combien plus laborieux et plus difficile est le mouvement de notre cœur vers Dieu ! Il ne nous apparaît que voilé sous les perfections

1. Conf. *Summ theol.*, p. I, Quæst. 2, a. 1 et 2.

dont il a paré les fragiles enfants de sa bonté. Les sens, premiers instruments de nos connaissances, ne pouvant nous rendre compte de son invisible présence, nous sommes obligés de le chercher, par la voie pénible du raisonnement, et d'écouter ce qu'on nous dit de lui. Nous apprenons, à la longue, qu'il est la beauté suprême, mais cette beauté n'a point de prise sur les impressionnables appétits qui jouent un si grand rôle dans notre vie. Nous parvenons à l'aimer, mais son amour, fatalement précédé par l'amour des créatures, a peine à prendre le dessus et à s'emparer de la souveraine direction de nos affections. O cœur humain, que tu es petit, et pauvre, et infirme, près du grand, et opulent, et robuste cœur de Jésus-Christ !

Ce cœur n'attend pas pour fixer son choix et prodiguer son amour. A l'heure même où il existe, il entre en pleine possession de son objet, et se sent doué de toute la force, de toute la tendresse, de toute la générosité nécessaires aux grands bienfaits et aux sublimes dévoûments. C'est l'inévitable conséquence de cette merveilleuse science, de cette incomparable

rectitude, de cette souveraine puissance, que nous avons admirées. Connaissant d'un seul coup tous les biens et leur harmonie, le cœur du Christ ne peut être retardé dans son naturel mouvement ; infailliblement dirigé par la règle éternelle des actions humaines, il ne peut se tromper dans ses préférences ; maître absolu des appétits inférieurs qui tourmentent notre nature et font dévier nos affections, il ne peut être troublé dans ses effusions. Pour mieux dire, personnellement uni au bien suprême, il l'embrasse aussitôt qu'il est saisi lui-même, et se trouve rempli de l'amour dont Dieu s'aime et aime toute créature.

Il aime Dieu ! Les chastes enivrements de son amour ont été chantés par le prophète dans cet épithalame mystique, où le bien-aimé et la bien-aimée se prodiguent les plus doux noms, les plus tendres caresses et les plus magnifiques louanges[1]. Image imparfaite et grossière, pourtant, des affectueux mouvements qu'échangent entre eux le Verbe et l'humanité qu'il a épousée. — Pour le Verbe, l'humanité est la

1. Cant. Cantic.

toute belle, près de qui le monde immense n'est rien ; pour l'humanité, le Verbe est l'unique bien-aimé, que le cœur embrasse éternellement et dans lequel il puise tout amour. Ils chantent ensemble, et leurs voix harmonieuses réjouissent le Père céleste, qui n'a jamais entendu qu'au dedans de lui-même un pareil cantique. — Mais je renonce à peindre ce mystère. Le plus beau des séraphins rendrait mal les ardents colloques, les tendres abandons, les amoureux anéantissements du cœur de Jésus. Solitude bénie, où le Christ se retirait pour converser avec son Père, vous avez gardé le secret des prières que vous entendîtes. Fidèles disciples du Sauveur, vous nous avez raconté sa vie, sans oser pénétrer dans le sanctuaire où se célébraient les mystères de son amour pour Dieu. Que puis-je dire, moi, sinon que, dans le ciel et sur la terre, jamais Dieu ne fut ni ne sera aimé d'une manière digne de lui par un cœur créé, si ce n'est par le cœur de Jésus.

Je serai plus à l'aise, Messieurs, en vous parlant de l'amour de Jésus-Christ pour nous, car il nous en a donné des témoignages impérissables qui proclament son immensité, son inef-

fable tendresse, son inépuisable générosité. Si large et profond que soit le cœur humain, il ne peut contenir que des affections mesurées par la connaissance bornée que nous avons des êtres et de leurs perfections. Une science immense peut seule engendrer un amour immense, et telle est, vous le savez, la science de Jésus-Christ. Le regard de son intelligence pénètre toutes choses, et son amour l'accompagne, comme la chaleur accompagne la lumière partout où luit son foyer. Nous étions aimés, Messieurs, à l'instant même où s'accomplissait le mystère de l'incarnation ; car, alors toutes les générations humaines, passées, présentes, futures, comparaissaient devant le Christ enfant. Je dis plus, le cœur de Jésus-Christ devant être considéré, ainsi que ses autres facultés humaines, comme un instrument de sa divinité, l'amour sans commencement dont nous étions l'objet dans les profondeurs de l'essence divine, s'emparait de ce cœur, et le Sauveur pouvait dire : « *In charitate perpetua dilexi te*[1] : Je vous ai aimés d'un amour éternel. »

1. Jerem., cap. XXXI, 3.

L'amour du Christ embrasse tous les temps et tous les mondes.

Pas d'exclusions dans cet immense amour. Cœurs étroits et fragiles, incapables de résister au choc des imperfections humaines, trop sensibles aux blessures que nous en recevons, nous faisons nos choix et nos exceptions. Ceux que nous daignons appeler nos amis reçoivent, au sanctuaire de nos affections, une hospitalité généreuse ; les indifférents attendent, à la porte, le moment où il nous plaira d'ouvrir ; les ennemis sont outrageusement et impitoyablement bannis. Il n'en est pas ainsi du grand cœur de mon Jésus. Bien qu'il ait ses préférences, il demeure toujours ouvert. On peut se retirer de lui, jamais il ne chasse personne. Que dis-je ? La fuite est impossible ; on est toujours aimé, lors même qu'on s'est rendu indigne de son amour. Le peuple ingrat va oublier ses bienfaits et demander sa mort ; il pleure sur ses malheurs, comme si l'ennemi qu'il entrevoit faisait le siège de son propre cœur, en attaquant les murs de l'infortunée Jérusalem. Judas le trahit et le livre par un baiser ; il l'appelle encore son ami : *Amice, ad quid venisti ?* Pierre le

renie lâchement ; il ne lui reproche son crime que par un regard miséricordieux. Aux bourreaux, qui insultent à ses dernières douleurs, il ne répond que par cette touchante prière : « Mon Père, pardonnez-leur. *Pater, dimitte illis.* » — Non, mon Jésus, non, vous ne chassez personne de votre cœur. Un jour, pour satisfaire la justice de votre Père, il vous faudra prononcer contre ceux qui auront voulu obstinément vous échapper, une éternelle malédiction ; mais, alors, selon la parole d'une grande sainte[1], on verra reluire encore un rayon de votre amour dans l'effroyable peine à laquelle ces malheureux se seront eux-mêmes condamnés.

L'amour de Jésus est immense, et, quelle merveille ! il est ineffablement tendre. Il ne subit pas cette loi de notre faiblesse, qui réserve la tendresse aux affections concentrées et veut que leur intensité diminue quand elles se répandent. Notre cœur est si pauvre, qu'il a bien vite épuisé ses ressources ; le cœur de Jésus est riche d'une tendresse infinie. Il em-

1. Sainte Catherine de Gênes.

ploie pour la peindre les plus naïves et les plus touchantes figures. Il est le pasteur ; toutes les âmes sont les brebis de son bercail ; il les connaît toutes, il les appelle par leur nom, il choisit leurs pâturages, il les protège contre l'ennemi, il s'inquiète des absentes, court à leur recherche, les prend sur ses épaules pour leur éviter la fatigue de la route et les ramène tremblantes au milieu du troupeau. Il est père ; le genre humain est sa famille ; il partage son pain avec les enfants fidèles, et ménage aux prodigues de généreux pardons et de joyeux retours. Il est mère ; il voudrait toujours presser ses enfants sur son cœur, comme la poule craintive ses chers petits poussins. Il est époux ; il promet aux âmes vigilantes des noces mystérieuses et d'éternelles joies. Toutes les faiblesses lui sont aimables. Il ne touche qu'avec de délicates précautions le roseau froissé, afin de ne pas le briser, la mèche qui fume encore, afin de ne pas l'éteindre. Les enfants et les pauvres ont une place de choix dans ses affections. Les pauvres, que nous voulons bien secourir quand nous avons un cœur compatissant, mais que nous tenons à distance afin de ne

pas compromettre notre dignité avec leur basse condition, Jésus les admet dans sa compagnie, leur permet de douces et saintes familiarités, leur explique patiemment les mystères de sa doctrine, s'humilie devant eux, les sert, vit de leur vie, et leur assure la possession du royaume des cieux. Chose plus étrange et plus ineffable ! La misère suprême, la misère honteuse, a le don d'attirer son cœur et de le provoquer à des tendresses contre lesquelles la fierté des cœurs honnêtes se révolte. Ne pas juger trop sévèrement le pécheur, renoncer généreusement au droit qu'ils nous donnent de les mépriser, c'est tout ce que nous pouvons faire. Jésus les aime, les recherche, les appelle près de lui, assiège leur âme coupable par ses prévenances, les pénètre de sa bonté, les touche, afin de pouvoir leur dire : — « Courage, vos péchés vous sont rémis. » Les publicains méprisés, la samaritaine adultère, la Madeleine déshonorée, tous les infirmes et tous les lépreux de l'ordre moral, sont l'objet de sa charitable sollicitude et de ses soins empressés. Il est miséricordieux et encore miséricordieux, « *Misericors et miserator* ». Entre toutes ses

œuvres d'amour, la compassion et la tendresse pour la grande misère du péché tient le premier rang : « *Miscricordia ejus super omnia opera ejus.* » Jamais chose pareille ne s'était vue ; on s'en étonne, on lui en fait presque un crime. Jamais chose pareille ne se verrait plus, si sa miséricordieuse tendresse n'était passée de son cœur dans le cœur de ses enfants.

Et pourtant, cette miséricordieuse tendresse paraît se démentir quand Jésus se trouve en face de ses ennemis. Il démasque leur hypocrisie, révèle leurs fautes cachées et crie : malheur ! sur leur vie coupable : « *Væ vobis Pharisæis !* » On a appelé cela aigreur, colère, dureté. Eh bien ! non, Messieurs. Quand l'orgueil résiste à l'amour, l'amour n'a plus qu'une arme contre lui : montrer les crimes et avertir des châtiments qui se préparent. Le cœur qui se tait, en pareil cas, est un cœur qui n'aime plus. Mais Jésus aime toujours ; sa sévérité est le dernier témoignage d'une tendresse qui, jusqu'à la fin, veut faire valoir ses droits, jusqu'à la fin, imposer ses bienfaits.

Ce mot de *bienfaits* nous met en présence d'une troisième qualité de l'amour de Jésus-

Christ : son inépuisable générosité. C'est le caractère propre de l'amour, ce à quoi l'on reconnaît qu'il ne trompe pas. Les élans, les effusions de tendresse qui ne s'expriment que par des paroles et des désirs inefficaces, peuvent surprendre un instant les cœurs naïfs, mais finalement, ils reconnaissent qu'on les abuse, si l'amour ne va pas plus loin. Aimer, ce n'est pas se complaire en ceux qu'on aime et jouir sans retour des douceurs de leur affection. *Amare est velle bonum alicujus :* l'amour donne. Plus il se dépouille de ce qui est à lui, pour enrichir ceux qu'il a choisis, plus il est grand, plus il est vrai. A ce compte, Messieurs, tout amour humain languit près de l'amour du Sauveur, car toute sa vie il a voulu le bien de ceux qu'il a aimés, et tout le bien qu'il a voulu, il l'a fait.

Il faut voir ce mystère des yeux de la foi. Cependant, ceux qui contestent au Christ sa grandeur divine et sa mission providentielle, ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à son admirable bonté. Il s'oublie ; il est à tous ceux qu'il aime ; il instruit avec patience, il encourage, il console ; il guérit ; il rend la paix ; il fait bénir en tous lieux son passage par des

bienfaits ; abandonné et trahi, il intercède pour les siens ; sur le chemin du supplice, il a pitié de ceux qui pleurent ; au moment de mourir, il fait au scélérat qui l'implore une douce promesse et demande à Dieu pardon pour ses bourreaux. Son amour a ce caractère exceptionnel, qu'on ne remarque dans le cœur humain que depuis qu'il a donné le branle à tous les cœurs : il sort des régions étroites de l'intimité, de la domesticité, du patriotisme, pour s'étendre à l'humanité tout entière.

Évidemment, si le Christ est le plus grand des hommes par l'élévation de son esprit et de son caractère, il est aussi le meilleur par la bonté de son cœur. Voilà ce que pense et ce que dit la raison, dans les moments où la passion se tait, où le parti pris d'en finir avec une grandeur importune ne trouble pas la claire vue des faits.

Mais, la foi nous révèle bien d'autres merveilles. — De la vie cachée du Sauveur à sa vie publique, de sa vie publique à sa vie douloureuse, elle nous montre comme une constante émulation de la même générosité cherchant toujours à se surpasser. L'Apôtre a tout

résumé en ces quelques paroles : « *Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*[1]. Le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous. » Le fait seul du Verbe anéanti dans une nature humaine est un grand acte d'amour, et, déjà l'on eût pu dire, en présence d'une incarnation virile et glorieuse qui l'eût imposé à notre admiration tremblante : « Le Christ nous a aimés : *Christus dilexit nos.* » Mais il ne s'impose pas, il se livre : « *Tradidit semetipsum.* » — Il se livre par les touchantes faiblesses d'une enfance qui nous invite à la confiance et à la familiarité ; il se livre, dans les pieuses effusions de sa vie cachée, toute employée à prier pour nous son divin Père ; il se livre, en se faisant humble et pauvre travailleur, pour relever dans l'estime des hommes une condition méprisée et montrer que la véritable noblesse ne dépend ni du rang, ni de la fortune, ni des pouvoirs humains ; il se livre par le patient et sublime enseignement de sa doctrine, par la révélation des secrets divins, dont il est, comme Verbe, l'éternel témoin ; il se livre, en mettant sa toute-

1. Galat., cap. II, 20. Ephes., cap. V, 2.

puissance au service de notre raison qui veut des signes, au service de nos infirmités et de nos misères qui demandent des secours ; il se livre, en travaillant par ses exemples, autant que par ses paroles, à la régénération de nos esprits et de nos cœurs. Il se livre... Mais, tant de si grands dons ne contentent pas son amour ; il va jusqu'au don suprême : le don de sa vie. « Personne, dit-il, ne peut aimer mieux ses amis qu'en donnant sa vie pour eux. *Majorem charitatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis*[1]. » — Dans les épreuves, les tribulations, les souffrances, la mort du Christ, le rationaliste ne veut voir que des accidents fatals auxquels doit s'attendre tout homme extraordinaire, dont la grandeur et les vertus offensent les médiocrités jalouses et les vices inquiets ; mais le chrétien reconnaît l'accomplissement littéral de cette parole : « *Tradidit semetipsum* : le Christ s'est livré. »

Entendez bien ce mystère d'amour, Messieurs, si vous voulez comprendre le cœur de Jésus-Christ.

1. Joan., cap. xv, 13.

Déchus de notre perfection primitive, par le crime de celui qui portait en ses flancs les destins de l'humanité, nous étions irrémédiablement condamnés à un malheur éternel. Rien ne pouvait satisfaire la majesté sainte que nous avions offensée : ni les sacrifices sanglants des boucs et des génisses, ni les holocaustes humains inventés par le religieux désespoir des peuples criminels, ni l'hécatombe de la nature entière. Rien. Il fallait qu'une victime divine égalât la réparation à l'offense. Mais où la prendre ? — Jésus, vrai fils de Dieu et vrai fils de l'homme, entre dans le monde, il se livre. « Me voici, dit-il : *Ecce venio !* O Père, ceux que tu devais immoler à tes saintes colères, je les aime ; tu ne gagnerais rien au supplice de ces hosties souillées, prends-moi à leur place. » Inconcevable prodige ! L'amoureuse substitution est acceptée, et Dieu frappe sans pitié son propre fils : « *Proprio filio non pepercit*[1]. » Il frappe, et l'on entend gémir à travers les ombres d'une froide nuit, sous les murs ouverts d'une étable, dans une mangeoire d'animaux, un enfant à

1. Rom., cap. VIII, 32.

peine couvert de pauvres langes. Il frappe, et l'on voit une femme craintive emporter, furtivement, sur la terre d'exil, son fils, que poursuit la colère d'un roi jaloux. Il frappe, et le maître du monde gagne à la sueur de son front sa journée d'ouvrier. Il frappe, et l'envoyé du ciel, au cours de sa mission, vit du pain de la charité, et n'a pas où reposer sa tête. Il frappe, et de sombres menaces se mêlent pendant trois ans aux bénédictions qui saluent le fils de David. Il frappe, et l'auteur de la vie, accablé de tristesse, écrasé par la peur, abreuvé de dégoût, agonise dans une grotte obscure, où lui apparaissent, avec nos péchés, toutes les tortures de sa douloureuse passion. Il frappe, et, malgré la révélation de l'inutilité de son sang pour des millions d'ingrats, l'amoureux Jésus dit encore : « Je me livre, *fiat ! fiat !* » Il frappe, et le juste est trahi et abandonné par les siens, livré à ses ennemis, condamné contre toute loi, déchiré de coups, couronné d'épines, rassasié d'opprobres, maudit par le peuple et cloué sur la croix. Il frappe, et, pendant que la terre blasphème, la sainte victime se plaint de l'abandon du ciel. Il frappe, il a

frappé : *Consummatum est !* Tout est consommé ! Jésus s'est livré pour nous, Jésus est mort à notre place, le genre humain est sauvé.

O Golgotha, pourquoi trembles-tu ? Un crime horrible vient d'être commis sur ta cime ensanglantée, mais j'entends sortir des flancs entr'ouverts de mon Sauveur une voix plus forte que la voix du crime, une voix qui crie : amour et pardon !

Est-ce le dernier mot du cœur de Jésus ? — Non, Messieurs, l'amour humain ne va pas plus loin que la mort ; l'amour du Christ supprime cette sombre frontière, au delà de laquelle on ne peut plus atteindre que par le souvenir ceux qui ont aimé ; l'amour du Christ trouve le moyen de réaliser des désirs étranges qui ne sont pour nous que des rêves. Nous voudrions ne jamais faire au cœur de nos amis la cruelle blessure de la séparation et de l'absence ; nous voudrions éterniser, si cela se pouvait, les plus sublimes témoignages de notre dévouement ; nous voudrions vivre en ceux que nous aimons et les faire vivre de nous ; mais notre fragile et impuissante nature ne répond à tous ces vouloirs que par ce mot désespérant : im-

possible. Évitez les séparations et l'absence ; restez là où votre cœur s'est attaché, vous le pouvez ; mais, ne pas dire un adieu suprême à ceux qu'on aime, impossible. — Passez par toutes les formes du dévouement, vous le pouvez ; mais, donner plus d'une fois sa vie pour ceux que l'on aime, si l'on a le courage de ce sacrifice, impossible. — Multipliez, à l'infini, les témoignages de votre tendresse, vous le pouvez ; mais, s'incorporer à ceux qu'on aime, et les faire vivre de soi, impossible. Oui, Messieurs, impossible à tout amour qui n'est pas l'amour de mon Sauveur. Lui ne connaît pas l'impossible. Il ira jusqu'aux extrêmes limites des plus étranges désirs, dût-il pour cela braver toutes les lois de la nature et s'imposer des prodiges d'anéantissement. — C'est fait. Regardez l'Eucharistie. Là, le Christ, réellement et substantiellement présent, demeure sans cesse au milieu de nous, en même temps qu'il reçoit aux cieux les caresses de son Père et les adorations des anges. Assistez à la messe. Là, le Christ renouvelle, mille et mille fois par jour, l'amoureuse substitution du Calvaire, et s'immole à Dieu pour le salut du monde pécheur. Appro-

chez de la table sainte, prenez et mangez : sous la forme du pain, vous sentirez entrer en vous le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ, et vous pourrez dire avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Plus forte que la voix du Golgotha et de la croix, la voix du sanctuaire, de l'autel et du tabernacle répète ce cri doux à nos cœurs : « Le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous : *Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.* »

Messieurs, le temps viendra d'étudier plus à fond le sacrement d'amour et d'en montrer toutes les merveilles ; aujourd'hui, je ne puis que l'indiquer comme la surabondante expression de la générosité du Christ à notre égard, et comme la suprême révélation de son grand cœur. Tous les amours sont surpassés. « Dieu, dit Bossuet, en formant le corps de l'homme y mit la bonté. » Elle y réside comme une hôtesse bienfaisante, et, pour l'honneur de notre race, elle se manifeste par des actions d'éclat qui font oublier les grands dons de l'esprit. Mais il est un cœur d'homme où la bonté déborde ; Dieu l'a fait « pour montrer aux siècles qui

devaient venir après lui, toutes les richesses de la grâce en celui qui est la bonté même, le Christ-Jésus[1] ». J'ai admiré votre esprit et votre science, ô mon Sauveur ! mais votre cœur m'étonne davantage par sa largeur, sa longueur, sa hauteur, sa profondeur, et je comprends ce cri de l'Apôtre : « Mes frères, puissiez-vous connaître l'immense amour du Christ qui est au-dessus de toute science ! *Ut possitis scire supereminentem scientiæ charitatem Christi*[2]. »

II

Puisque l'amour du Christ est le plus vaste, le plus tendre, le plus généreux et, pour nous, le plus salutaire des amours, rien de plus juste que de le proposer à notre admiration, à notre reconnaissance, à notre culte. — Mais, pourquoi l'Église ne s'est-elle pas contentée de nous

1. Ut ostenderet, in sæculis supervenientibus, abundantes divitias gratiæ suæ, in bonitate super nos, in Christo Jesu. (Ephes., cap. II, 7.)

2. Ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum : Scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi. (Ephes., cap. III, 18, 19.)

dire : Adorez, aimez l'amour de Jésus-Christ ? Pourquoi veut-elle nous prosterner devant un cœur de chair, et faire passer par cette matière les hommages du monde chrétien ? Quand on me dit d'un homme qu'il a un grand et bon cœur, je sais ce que je dois entendre ; ma pensée se porte sur une faculté de l'âme et non sur un viscère. Et pourtant, Messieurs, l'Église ne se trompe pas.

A l'époque où la dévotion au Sacré-Cœur fut instituée, sous la forme que nous voyons aujourd'hui répandue dans tout l'univers catholique, des hérétiques chagrins lui reprochèrent sa nouveauté, et firent des traités pour prouver qu'elle engageait l'esprit humain et le sentiment religieux dans une sorte d'idolâtrie de la chair. Mais ils n'eurent qu'un médiocre succès. Il ne fut pas difficile de leur démontrer qu'ils interprétaient faussement la dévotion catholique, et que le cœur de chair qui fut transpercé sur la croix par la lance d'un soldat, était, depuis l'origine du christianisme, l'objet d'une constante et tendre vénération, de la part des saintes âmes appliquées à la contemplation des amoureuses souffrances du Sauveur. Les mar-

tyrs se sentaient fortifiés par la source d'eau vive qui jaillissait du cœur de Jésus-Christ[1]. De son côté entr'ouvert, les docteurs voyaient sortir l'Église rayonnante de beauté[2]. Augustin, Chrysostome, Basile, Grégoire de Nazianze, Ephrem, Cyrille, chantaient le sang qui découlait du cœur blessé du divin crucifié. L'amoureux Bernard, le doux Bonaventure se réfugiaient dans ce cœur « comme dans un asile de liberté et de paix[3], comme en un sanctuaire où l'époux des âmes révèle ses secrets[4] ». Thomas, l'ange de l'école, voyait dans l'assidue contemplation de ce cœur une marque de prédestination[5]. Enfin, tous les grands mystiques du moyen âge, hommes et femmes, ont adoré, béni, aimé du plus grand des amours le cœur que le Christ lui-même montra, en ces der-

1. Martyre du diacre Sanctus à Lyon. (Eusèbe, *Lettres des martyrs de Lyon*.)

2. Percussus de lancea, sanguis ex aqua mixtus profluebat, unde sibi Ecclesiam sanctam fabricavit, in qua legem passionis suæ consecrabat, dicente ispo : « Qui sitit veniat et bibat. » (*De montibus Sinæ et Sion*) attribué à S. Cyprien.

3. S. Bernard., *Tractatus de Passione*, cap. III.

4. S. Bonavent., *Stimulus amoris*. Pars I, cap. I et VII.

5. S. Thom., in cap. XIX Joannis.

niers temps, à l'une de ses plus pures amantes, en lui demandant pour lui un culte particulier.

Ce culte est établi, Messieurs, et vous n'ignorez pas qu'il a le don de déplaire souverainement aux railleurs mercenaires qui se croient obligés de défendre, contre toute dévotion catholique, ce qu'ils appellent les droits de la libre pensée. Dieu sait quelles débauches d'esprit ils se sont permises à l'endroit des sectaires naïfs auxquels ils prodiguent complaisamment les noms de *cardiolâtres*, *cordicoles*, adorateurs du morceau de chair. Ils sont allés chercher jusque dans l'Évangile des armes pour nous exterminer. « Les voilà, disent-ils, ceux à qui le maître a recommandé d'être des adorateurs en esprit et en vérité, les voilà tombés d'une si haute spiritualité dans le culte d'un viscère. Quelle chute ! Quelle décadence ! Quelle corruption ! Quel *deliquium* de la dévotion ! »

C'est ainsi qu'ils parlent. Les sots admirent leur esprit, moi je les trouve prodigieusement distraits, pour ne pas dire autre chose. Ils ne veulent pas voir, ou ils oublient qu'en parlant ainsi ils condamnent les plus touchants souvenirs et les plus respectables pratiques de la

vie humaine, et se mettent en contradiction avec eux-mêmes. Car, enfin, ils ont bien, ne serait-ce qu'une fois dans leur vie, rendu un culte sincère à quelque petite chose, en considération de ce qu'elle représentait. J'en ai vu, de ces rieurs, revenir pénétrés et confits d'un pèlerinage à la canne, au chapeau, à la tabatière de Voltaire ; non pas, je le suppose, à cause de ces objets, mais à cause de celui qui s'en était servi.

Que voulez-vous, Messieurs ? notre nature est ainsi faite, qu'elle aime à rattacher à de tout petits objets ses plus doux souvenirs et ses plus délicats sentiments. Vous ne la changerez pas à cet égard ; vous ne ferez pas qu'un père, une mère, un enfant, un ami, ne se sentent attendris devant une image sans valeur, une mèche de cheveux, une frange de vêtement, une fleur desséchée jadis cueillie par une main chère ; vous ne ferez pas que ces choses ne produisent un si grand effet que ceux que nous aimons semblent sortir tout à coup des lointains de l'absence, ou des ombres du tombeau, pour se rapprocher de nos cœurs et raviver notre amour. Bref, nous avons, par instinct, la vénération des signes ; d'où il suit que, quand bien

même le Sacré-Cœur ne serait qu'un signe symbolique de quelque qualité ou de quelque vertu de Jésus-Christ, rien ne serait plus légitime que notre adoration, puisqu'en définitive elle aurait pour objet suprême quelque chose de divin.

Mais je ne veux pas me contenter de cette explication timide, à laquelle ne peuvent s'arrêter que des chrétiens peureux, dont le plus grand souci est d'accorder autant que possible à l'esprit frondeur de notre siècle, pour avoir moins à combattre. Je dis que le cœur charnel de Jésus-Christ, dût-on ne le considérer que comme un signe symbolique, est digne de nos adorations, parce qu'il est, non par lui-même, mais en lui-même, un signe divin, c'est-à-dire un signe pénétré de toute la majesté et de toute l'infinie vertu d'un Dieu. Il appartient à l'intégrité de la personne de Jésus-Christ. Or, l'Église ne nous permet pas de distraire la plus petite chose de cette personne sacrée. Contre les impies qui voulaient soustraire à nos adorations la chair du Sauveur, en divisant le culte de sa personne, elle a lancé depuis longtemps cette sentence : « Si quelqu'un refuse d'adorer d'une

seule et même adoration le Verbe divin et la chair dont il s'est revêtu, selon la tradition reçue depuis le commencement par la sainte Église de Dieu, qu'il soit anathème[1]. » Rien de plus juste, Messieurs, rien de plus conforme à l'idée que nous devons nous faire de la personne.

La personne est un tout indivisible, dont les parties n'ont qu'une seule et même subsistance. Nous l'enveloppons tout entière dans nos hommages comme dans notre réprobation. Quand j'honore un honnête homme, quand je méprise un coquin, c'est tout l'homme que j'honore, tout l'homme que je méprise. Je serais parfaitement ridicule, si je disais : Je vous honore, je vous méprise, mais j'excepte votre cervelle, ou votre cœur, ou vos entrailles.

D'accord, me dira-t-on, pas d'exceptions ; puisque Jésus-Christ est Dieu, adorons toute son humanité. Mais pourquoi mettre à part son cœur de chair, et donner, par un culte public,

1. Εἴ τις... οὐχὶ μιᾷ προσκυνήσει τον θεὸν λόγὸν σαρκωθέντα μετὰ τῆς ἰδίας αὐτοῦ σάρκὸς προσκυνεῖ, καθάπερ ἡ τοῦ θεοῦ ἐκκλησία παρέλαβεν ἐξ ἀρχῆς, τόιοῦτος ἀνάθημα ἔστω. (*Synod. Œcum.*, V, can. 9.)

une solennelle consécration au rêve d'une femme malade ?

Je pourrais répondre, Messieurs, que nous ne faisons que nous conformer à une tradition générale, qui doit avoir des raisons, et que ce n'est pas la première fois que l'on met à part et que l'on honore un cœur d'homme ; mais si vous voulez étudier avec moi, pendant quelques instants, le rôle du cœur dans la vie humaine, vous verrez que ce que l'on appelle le rêve d'une femme malade est un rêve singulièrement grand, noble et touchant.

Posons d'abord en principe que l'amour, qui n'est qu'un acte dans les êtres immatériels, est, dans l'homme, composé d'esprit et de matière, un acte et une passion. — L'acte se produit dans les régions calmes et sereines où luit la raison, où commande la volonté ; la passion réside et s'agite dans la région mobile et souvent troublée des appétits. — Vous avez plus d'une fois senti ses mouvements, Messieurs, et ce ne fut pas toujours à votre honneur. La passion est aveugle. Dès qu'elle prévient les commandements d'en haut, on la voit se porter avec violence vers les objets réprouvés et renverser brutale-

ment l'harmonie des biens. C'est l'amour coupable, honte et malheur de ceux qui consentent à subir sa tyrannie. Mais, si la passion docile se met sous les ordres d'une sage raison et d'une forte volonté, bien loin que ses impétuosités soient à craindre, elles renforcent l'acte d'amour et accroissent son mérite, devant Dieu et devant les hommes[1]. L'amour passion est donc, dans notre nature, une puissance qui devient salutaire et glorieuse. Il prévient toutes les autres passions, s'en empare et les fait marcher sous ses ordres[2]. Le désir et l'espé-

1. Passiones se habent consequenter et hoc dupliciter uno modo per modum redundantiæ, quia scilicet cum superior pars animæ intense movetur ad aliquid, sequitur motum ejus etiam pars inferior, et sic passio existens consequenter in appetitu sensitivo est signum intensioris voluntatis ; et sic indicat bonitatem moralem majorem. Alio modo per modum electionis, quando scilicet homo ex judicio rationis eligit affici aliqua passione, ut promptius operetur, cooperante appetitu sensitivo, et sic passio animæ addit ad bonitatem actionis. (*Summ. theol.*, Ia IIae p., Quæst. 25, a. 3, ad 1).

2. Nulla alia passio est, quæ non præsupponat aliquem amorem. Cujus ratio est, quia omnis alia passio animæ importat motum ad aliquid vel quietem in aliquo. Omnis autem motus ad aliquid, vel quies in aliquo, ex aliqua connaturalitate, vel coaptatione procedit, quæ pertinet ad rationem amoris. (*Summ. theol.*, Ia IIae, Quæst. 27, a. 4.)

rance, l'audace et la colère, la crainte et l'horreur, la tristesse et la joie se prêtent, tour à tour, à ses saintes exigences et imitent sa tension.

Or, Messieurs, c'est le propre de la passion de retentir dans les sens et d'y produire une émotion qui les transforme momentanément[1]. — La tension de l'amour s'exprime donc, d'une manière sensible, dans l'organisme humain. Vous avez vu, au flanc des ingénieuses machines que meut la vapeur, un instrument impressionnable où le mercure s'élève et s'abaisse pour indiquer la quantité de force qui se dépense à l'action ; c'est l'éprouvette. Eh bien, le cœur est, dans notre organisme, l'éprouvette de l'amour et des passions qu'il met en branle. Il bat la mesure des grands sentiments et des fortes émotions dont l'âme est agitée. Ou, si vous aimez mieux une comparaison moins vulgaire : vous avez entendu, entre les doigts d'un artiste habile, chanter les cordes harmonieuses d'une harpe ; vives, joyeuses, brillantes, sourdes, mélancoliques, languissantes, pleines de gémisse-

1. Passio proprie invenitur ubi est transmutatio corporalis. (*Summ. theol.*, I^a II^ae p., Quæst. 22, a. 3.)

ments et de pleurs ; ainsi chantent, entre les doigts de l'amour passionné, les cordes, plus riches, plus dociles, plus harmonieuses, du cœur humain. Sous les arceaux mystérieux qui contiennent ses battements, il s'émeut, il s'agite, il se tend, il se dilate, il tressaille, il bondit, il s'enflamme, il se consume, il se contracte, il languit, il se ferme, il étouffe. — De là, ces expressions des saintes Lettres que nous retrouvons dans toutes les langues : « Mon cœur a tressailli[1] ; mon cœur s'est dilaté[2] ; mon cœur est en joie[3] ; mon cœur s'échauffe[4] ; mon cœur s'enflamme[5] ; mon cœur brûle[6] ; mon cœur est devenu comme une cire qui se fond[7] ; mon cœur se trouble[8] ; mon cœur a peur[9] ; mon

1. Exultavit cor meum. (I Reg., cap. II, 1.) Cor meum et caro mea exultaverunt. (Psalm. LXXXIII.)

2. Cor nostrum dilatatum est. (II Cor., cap. V, 11.)

3. Lætatum est cor meum. (Psalm. XV.)

4. Concaluit cor meum intra me. (Psalm. XXXVIII.)

5. Inflammatum est cor meum. (Psalm. LXXII.)

6. Nonne cor nostrum ardens erat in nobis ? (Luc, cap. XXVI, 32.)

7. Factum est cor meum tanquam cera liquescens. (Psalm. XXI.)

8. In me turbatum est cor meum. (Psalm. CXLII.)

9. A verbis tuis formidavit cor meum. (Psalm. CXVIII.)

cœur est triste[1] ; mon cœur est bouleversé[2] ; mon cœur défaille[3] ; mon cœur m'échappe[4] ; mon cœur est brisé[5] ; mon cœur s'est flétri et desséché[6] ; mon cœur est mort au dedans de moi-même[7]. » Vous connaissez ces cris, Messieurs, et, peut-être, hélas! les avez-vous profanés, pour exprimer aux pieds des créatures une passion dont elles étaient indignes ; mais au moins, vous avez su, par expérience, que le cœur de chair, qui bat dans votre poitrine, n'est pas étranger à l'amour. — « Dire que l'amour fait palpiter le cœur, n'est pas seulement une forme poétique ; c'est aussi, une réalité physiologique. Les sentiments que nous éprouvons sont toujours accompagnés par des actions réflexes du cœur ; c'est du cœur que viennent les conditions de manifestation

1. Multi gemitus mei et cor meum mœrens. (Thren. I, 32.)
2. Subversum est cor meum. (Ibid., 20.)
3. Deficit caro mea et cor meum. (Psalm. LXXII.)
4. Cor meum dereliquit me. (Psalm. XXXIX.)
5. Contritum est cor meum in medio meî. (Jerem., cap. XXIII, 9.)
6. Emarcuit cor meum. (Isai., cap. XXI, 4.) Percussus sum ut fenum et aruit cor meum. (Psalm. CI.)
7. Emortuum est cor ejus intrinsecus. (I Reg., cap. XXV, 3.)

des sentiments. » Ainsi parle le savant Claude Bernard[1].

L'amour passionné prend donc, dans notre organisme, l'instrument qui ressent et exprime ses mouvements, si profonds et si variés ; dans cet instrument il trouve encore le plus beau, le plus sublime de ses dons : le sang. Réservoir vivant, le cœur contracte, par des palpitations rythmées, ses rivages mobiles et refoule sans cesse les ondes empourprées qui, par des ramifications infinies, portent partout la vie ; car le sang, c'est la vie. Il échauffe le cerveau ; il renouvelle les os ; il répare les tissus et les fibres ; il nourrit chaque molécule du corps humain. Le sang, c'est la vie ; par conséquent, Messieurs, c'est le dernier mot de l'amour. L'amour donne ; mais quand il a donné ses biens, son temps, ses caresses, ses consolations, ses services, ses soins empressés, son repos, il veut faire encore davantage, et dans la ferveur de sa générosité, il s'écrie : Je donnerais pour vous mon sang. Après cela, il n'y a plus rien. — Lorsque le sang a coulé jusqu'à la dernière goutte ; lorsque

1. *La science expérimentale. Physiologie du Cœur*, § IV.

le cœur épuisé suspend ses battements ; lorsque les ombres de la mort descendent sur celui qui s'est sacrifié, on peut écrire sur sa tombe : « Il est allé jusqu'au suprême amour : *In finem dilexit.* » Voilà pourquoi nous honorons, par-dessus tous ceux qui furent grands, les martyrs des nobles causes ; voilà pourquoi nous préférons aux orateurs verbeux, qui se font une renommée en prêchant, loin du danger, l'amour sacré de la patrie, l'humble et obscur soldat dont la poitrine trouée laisse tomber, sur le champ de bataille, tout le sang d'un cœur généreux. Et maintenant, Messieurs, comprenez-vous pourquoi l'Église, répondant à l'appel d'une toute petite servante de Jésus-Christ, propose à ses enfants la noble et touchante dévotion du Sacré-Cœur ? Nous pourrions être tentés de ne voir que l'amour infini d'un Dieu dans les bienfaits qui nous sauvent de la mort éternelle et nous communiquent, jusqu'à la plénitude la vie surnaturelle ; l'Église nous apprend qu'il y a, là encore, l'amour d'un homme ; que cet amour fut le plus grand des actes que puisse produire une volonté humaine, et, aussi, la plus forte, la plus pure, la plus sainte des passions qui puissent

agiter un cœur de chair et lui arracher le don précieux du sang. Non, mon Sauveur, non, l'amour immense, tendre, généreux, que vous avez dépensé pour nous, ne s'est pas concentré en votre divinité, ni même en votre sainte âme ; il a retenti jusqu'en votre cœur de chair, et a pris, dans ce cœur de chair, le fleuve de la rédemption. Vous avez raison de dire en nous le montrant : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes ! »

Il était touché, ce cœur, quand, jetant un regard sur les foules qui mouraient de faim, vous vous écriiez : « *Misereor super turbam*[1]. » Il était tendrement ému, ce cœur, quand, rassemblant autour de vous vos disciples, vous les appeliez : « Mes amis, mes petits enfants : *Amici, filioli.* » Il tressaillait d'allégresse, ce cœur, quand vous promettiez à Madeleine le pardon de ses péchés, parce qu'elle avait beaucoup aimé. Il était troublé, ce cœur, plein de larmes et de sanglots, quand les Juifs, voyant votre affliction près du tombeau de Lazare, se disaient entre eux : « Voilà, pourtant, comme il l'aimait : *Ecce quo-*

1. Marc., cap. VIII, 2.

modo amabat eum[1]. » Il frémissait, ce cœur, quand votre regard prophétique contemplait dans l'avenir les malheurs de l'infortunée Jérusalem. Il bondissait dans votre poitrine, ce cœur, quand vous exprimiez aux disciples la violence de vos désirs, par ces paroles inoubliables : « J'ai à être baptisé d'un baptême de sang, et que j'ai hâte de le voir s'accomplir ![2] Mes petits enfants, j'ai désiré du plus grand des désirs manger cette dernière pâque avec vous[3]. » Il était étouffé par la tristesse, la peur et l'angoisse, ce cœur, quand, à Gethsémani, votre douloureuse passion vous apparaissait avec toutes ses horreurs ; il s'apaisait et reprenait des forces dans une amoureuse et filiale acceptation ; il était consumé d'une ardeur divine, quand de votre bouche mourante s'échappait ce cri qui demandait à Dieu nos âmes : « J'ai soif ! j'ai soif ! *sitio !* » — Chrétiens, je vous en prie, approchez votre oreille de la poitrine de Jésus, et vous en-

1. Joan., cap. XI, 36.

2. Baptismo habeo baptizari et quomodo coarctor usque-dum perficiatur ! (Luc., cap. XII, 50.)

3. Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. (Luc., XXII, 15.)

tendrez son cœur, harpe sacrée, chanter, sur tous les tons, les hymnes touchants de l'amour passionné.

Mais, que vois-je ? Du sang ! Du sang à la grotte de l'agonie, du sang sur les dalles du prétoire, du sang sur le chemin du Calvaire, du sang au pied de la croix, des torrents de sang, afin de remplacer celui que nous devons à Dieu, en réparation de nos crimes. — Voilà tes largesses, ô généreux amour de mon Sauveur ! pour y mettre le comble, tu dis au lancier : « Va à la source, et frappe le cœur. » Il frappe, et l'on voit jaillir un fleuve mystérieux qui achève de purifier le monde, et l'œil du chrétien peut contempler, au fond de la blessure qui vient d'être ouverte, l'invisible blessure d'amour dont Jésus souffrit dès le premier instant de sa vie. « *Propterea vulneratum est, ut per vulnus visibile vulnus amoris invisibile videamus*[1]. »

Cœur blessé, cœur sanglant de Jésus, je vous adore et je vous aime. Quoi que disent les impies, la dévotion dont vous êtes l'objet n'est point une superfétation, un caprice, une bizar-

1. S. Bernard., serm. III, *De Passione.*

rerie de la piété catholique ; c'est la récapitulation magnifique et inexprimablement touchante de tous les mystères par lesquels l'amour d'un Homme-Dieu s'est manifesté. L'Église est dans son droit quand elle m'appelle auprès de vos autels, mes hommages sont un devoir que je suis heureux de remplir.

Vous avez compris ce devoir, Messieurs ; votre grand sens ne peut pas méconnaître la force des nobles et saintes raisons que je viens d'exposer, pour prouver la légitimité du culte que nous rendons non seulement à l'amour du Christ, mais à son cœur de chair, sans jamais, néanmoins, séparer ces deux choses. Laissez-moi vous dire, en terminant mon discours, que le culte, si légitime, du cœur de Jésus est éminemment salutaire à l'âme.

Il y a quelque temps, préoccupé du sujet que je devais traiter devant vous, je contemplais, du haut d'une falaise, l'océan battu par les vents et j'écoutais sa grande voix. Emporté par la rêverie jusqu'au sein des flots, j'interrogeais l'abîme, et je lui disais : O mer, tu chantes la gloire de Dieu par les admirables soulèvements de tes vagues, mais, si l'on connaissait les tré-

sors qui se cachent en tes vastes profondeurs !... Et, tout à coup, cette parole du prophète me revint à la mémoire : « *Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus*[1]. L'homme viendra près du cœur profond, et Dieu sera glorifié. » J'oubliai la mer aux grandes eaux, pour contempler l'océan d'amour, le cœur de Jésus. Par ses très pures et très saintes palpitations, il chante au Seigneur une louange parfaite et, de ses profondeurs sacrées, il envoie à ceux qui l'approchent une grâce de transformation, dont le but suprême est la gloire de Dieu. Messieurs, venez chercher cette grâce.

Approchez-vous du cœur profond, vous qui travaillez à acquérir la science, et apprenez que ce n'est point le dernier terme de vos efforts ; car toute science est imparfaite et stérile si elle orne l'esprit sans féconder le cœur, si, comme dans le Christ, elle n'est couronnée par l'amour.

Approchez-vous du cœur profond, vous que déshonore le péché, et apprenez à vous repentir. Ce qui vous cache la laideur du mal, ce

1. Psalm. LXIII.

qui vous tient éloignés de Dieu et vous fait dire : J'ai trop péché pour qu'on me pardonne ; l'ignorance et la défiance se dissiperont, quand vous verrez le cœur de Jésus meurtri, déchiré, broyé, transpercé à cause de nos crimes ; quand vous entendrez une voix douce et tendre vous dire : « Le Fils de l'homme est venu sauver ceux qui ont péri : *Venit Filius hominis salvare quod perierat*[1]. »

Approchez-vous du cœur profond, âmes tièdes dont l'amour est partagé entre Dieu et la créature. Regardez cet abîme plein de respect, d'adoration, de dévouement absolu à la très sainte et très souveraine majesté de Dieu, et, convaincues qu'on ne peut pas servir deux maîtres à la fois, vous direz avec Jésus : « Il faut que je sois d'abord aux affaires de mon Père : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse*[2]. »

Approchez-vous du cœur profond, vous qui souffrez ; voyez dans les blessures de ce cœur combien la douleur est nécessaire à l'expiation

1. Matth., cap. XVIII, 11.
2. Luc., cap. II, 49.

du péché, et changez vos murmures et vos plaintes en amoureux *fiat*.

Approchez-vous du cœur profond, vous que révolte l'égoïsme du siècle ; entendez cette provocation sublime : « Le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous : *Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.* » Livrez-vous comme lui. — Apôtres, marchez à la conquête des âmes ; vierges, consacrez-vous aux misères humaines ; chrétiens de toutes les conditions, empressez-vous généreusement aux œuvres de charité et de régénération sociale. Aimez comme Jésus a aimé et Dieu sera glorifié : *Et exaltabitur Deus.* — Toutes les vérités sont attaquées ; les esprits énervés sont devenus insensibles à la vigoureuse étreinte des arguments classiques, dont la science théologique se sert pour prouver les dogmes chrétiens ; allez chercher dans le cœur de Jésus une démonstration suprême, un argument inimitable et irrésistible : l'argument de la charité. Pendant que les blasphèmes insultent à la majesté divine, faites-la bénir par l'amour.

France, chère France, approche-toi du cœur profond ; apaise en lui les colères qui te divi-

sent ; renonce à l'orgueil qui t'égare. — Le cœur de Jésus est doux et humble. Tu ne seras sauvée que lorsque tu te donneras à lui aussi généreusement qu'il s'est donné à toi.

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

LA SAINTETÉ DE JÉSUS-CHRIST

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

LA SAINTETÉ DE JÉSUS-CHRIST

MESSEIGNEURS [1], MESSIEURS,

Nous venons de contempler successivement l'intelligence, la volonté, le cœur de Jésus-Christ, trois abîmes de perfection. C'est assez pour ravir nos âmes et les enchaîner, par le respect, l'admiration et l'amour, à la suprême beauté du Sauveur. — Cependant, cette beauté ne s'est pas entièrement révélée à nous. Il faut regarder encore dans les étonnantes profondeurs où nous sommes entrés, sous la conduite de l'enseignement catholique, et nous appliquer à une perfection générale qui saisit et pénètre toute la grande âme du Christ, et rayonne, à travers le voile de sa chair, sur l'humanité chrétienne. Une perfection que l'on

1. Monseigneur Richard, coadjuteur de Paris ; Monseigneur Ravinet, ancien évêque de Troyes ; Monseigneur Sébaud, évêque d'Angoulême.

pourrait appeler la somme de perfections : je veux dire la sainteté.

Si nous considérons la sainteté « comme la pureté parfaite, toujours inviolée et à jamais inviolable[1], » Jésus est saint, puisque l'étude de sa volonté nous a prouvé qu'il est le plus pur parmi les puissants, comme le plus puissant parmi les purs[2]. Mais l'exemption de toute tache ne nous donne qu'une idée incomplète de la sainteté ; elle nous invite à chercher sa raison d'être, et nous la montre dans l'accumulation des dons divins qui unissent intimement et fermement l'être intelligent et libre au souverain bien. Dans cette union, Dieu s'épanche, et celui qui reçoit s'efforce de répondre aux libéralités dont il est l'objet par des vertus et des actes héroïques et sublimes.

C'est à ce point de vue, Messieurs, que nous allons étudier, aujourd'hui, la sainteté de Jésus-Christ. Nous considérerons d'abord son excellence ; et parce que cette excellence est or-

1. Ἁγιότης μὲν οὖν ἐστιν, ὡς καθ' ἡμᾶς εἰπεῖν, ἡ παντὸς ἁγνοῦ ἐλευθέρα, καὶ παντελὴς, καὶ παντὴ ἀκάθαρτου καθαρότης. (Dionys., *De divin. nom.*, cap. XII.)

2. Richter, *de Dieu dans l'histoire et dans la vie.*

donnée à notre propre sanctification, nous considérerons, en second lieu, l'active et féconde influence de la sainteté du Christ dans nos âmes.

I

Quand on lit la vie de ces êtres prodigieux que nous appelons saints, on ne peut s'empêcher d'admirer la perfection de leurs vertus et d'y reconnaître un mystérieux envahissement de la Divinité. Une distance immense les sépare du reste des hommes. La plus grande honnêteté est languissante et terne près de leur généreuse et resplendissante justice. Sous l'action de la grâce, leur forte volonté a créé, dans les profondeurs de leur conscience, une sorte de droit exceptionnel qui les enchaîne à des devoirs imprévus par la faiblesse humaine ; ils ont donné à Dieu un pouvoir souverain sur leur vie immolée, et transformé en préceptes les conseils de son amour. Comme les animaux dociles, que le souffle divin emportait aux quatre coins du monde, dans la vision du prophète, ils se laissent aller à l'inspiration d'en haut, dût cette inspiration

leur demander les choses les plus étranges. Ils s'abandonnent à Dieu, et Dieu les comble de ses dons ; mais plus ils reçoivent, plus ils se donnent. Penser en Dieu, aimer en Dieu, respirer en Dieu, vivre en Dieu, être tout pénétrés de Dieu : voilà leur état.

Admirable prodige ! et pourtant pâle réduction de la sainteté de Jésus-Christ, qui surpasse toute sainteté par son origine, ses magnificences et sa plénitude.

La sainteté n'est point dans l'homme une perfection innée de sa substance, ni un ouvrage de la nature ; elle survient, elle s'ajoute, elle se développe sous l'action d'un principe supérieur qui pénètre l'être humain, le transforme, et lui donne le pouvoir d'agir conformément à ses destinées surnaturelles. — Je vous ai expliqué ce mystère, Messieurs, lorsque, traitant de la grâce et de son action, je vous montrais notre essence et nos puissances perfectionnées par le don de la vie divine ; nos pensées, nos désirs et nos actes, prenant en nous comme des proportions infinies, parce qu'ils sont imprégnés de la vertu du Très-Haut ; du foyer où Dieu a concentré en nous sa

propre vie, des effluves féconds jaillissant à chaque instant, et imprimant à toutes nos facultés des mouvements qui les poussent à la perfection ; la progression de la justice combinée avec un art infini ; le mouvement de la nature, accéléré par la grâce, se déroulant en trois phases de perfectionnement ; le juste passant, successivement, de la purification qui étouffe les derniers restes du péché, à l'illumination ; de l'illumination, qui accroît les vertus, à l'union, où s'achève l'intime et ferme adhérence qui consomme la sainteté[1]. De tout cela vous pouvez et devez conclure que la sainteté est, en nous, une œuvre laborieuse et lente, dans laquelle la nature multiplie ses efforts, pendant que les dons de Dieu se succèdent avec mesure ; un accident illustre de notre être, qui passe par des accroissements réguliers et qui, même arrivé à sa perfection, peut disparaître sans que nous cessions d'être hommes. Hélas ! on a vu plus d'une fois ce malheur digne de larmes, et le genre humain tout entier,

1. Cf. Dix-huitième conférence : *La vie divine dans l'homme*, et vingt-quatrième conférence : *L'action de la grâce*.

le genre humain, si plein de misères, n'est que la race d'un saint qui s'est détaché de Dieu, et n'a plus légué à ses tristes enfants que sa nature, dépouillée des splendeurs de la justice. Toute autre est la sainteté de Jésus-Christ. Elle ne survient pas en lui et ne s'ajoute pas à sa substance ; elle en dérive spontanément ; il est saint par cela même qu'il est le Christ. Le Verbe de Dieu, la sainteté même, pouvait-il s'unir à l'humanité sans qu'elle devînt aussitôt, et par le fait même de l'union, la bien-aimée de Dieu, et peut-elle devenir la bien-aimée de Dieu si elle n'est sainte ? L'union du Verbe et de la nature humaine, dit saint Augustin, est la grâce suprême ; quand toute grâce sanctifie, comment la grâce suprême ne sanctifierait-elle pas ? Non, ce n'est pas par le même procédé divin qui nous sanctifie, que le Christ est saint. « Nous sommes les christs du Seigneur, dit un grand docteur, mais notre onction est une œuvre de Dieu ; le vrai Christ, le Christ typique est sanctifié par la présence même de toute l'huile divine qui envahit son humanité[1]. » Non seule-

1. Χριστὸς δὲ διὰ τὴν θεότητα. Χρίσις γὰρ αὕτη τῆς ἀνθρωπό-

ment cette onction donne à l'humanité du Sauveur la pureté qui convient au saint, elle la fait subsister. Mais puisque le comble de la sainteté est l'intime et ferme adhérence de Dieu et de la créature, Dieu peut-il adhérer plus intimement et plus fermement à une nature créée, qu'en lui communiquant sa propre subsistance ? la nature créée peut-elle adhérer plus fermement et plus intimement à Dieu qu'en subsistant en lui ?

Le Christ est donc saint par cela même qu'il est le Christ, et un Père de l'Église, le comparant à celui qui fut appelé le plus grand des hommes, a pu dire : « Jean est une œuvre de sainteté, Jésus est la sainteté même[1]. » Il ne la reçoit pas, il se la donne à lui-même ; cette sainteté n'est pas accidentelle, elle est substantielle ; elle ne gravite pas vers sa perfection, elle est parfaite dès le premier instant ; elle ne peut pas disparaître, elle est inamissible ; car le Christ ne peut pas cesser d'être le Christ, il l'est à toujours ; *in æternum*.

τητος, οὐκ ἐνεργεία κατά τοὺς ἄλλους χριστούς ἁγιάζουσα· παρουσία δε ὁλόου τοῦ χρίοντος. (Greg. Nazianz., *Orat.* XXXVI.)

1. Ἰωάννης μὲν ἔργον ἦν δικαιοσύνης Ἰησοῦς δὲ φύσις (Dionys., Alexand. Epist. synod., *Ad Paulum Samosatenum.*)

La sainteté substantielle, parfaite et inamissible du Christ, est, en lui, la racine de tous les dons divins qui doivent embellir sa nature humaine, ou, pour me servir de la comparaison de saint Thomas, « c'est le soleil fécond qui va prodiguer ses splendeurs et ses magnificences dans l'âme bénie du Sauveur[1]. » Participant de notre nature, il ne peut être étranger à aucune des perfections qui nous honorent ; premier-né de l'humanité, il doit posséder ces perfections au degré suprême.

Or, Messieurs, le souverain honneur de notre vie, c'est le don permanent que Dieu nous fait de la grâce, pour nous rendre dignes de son amitié et nous préparer, par la connaissance et l'amour surnaturels, à la vision et à la possession éternelle de son essence. — Ce don, c'est l'Esprit-Saint qui le répand dans nos âmes, et le prophète l'a vu, cet Esprit, se reposer sur l'âme du Sauveur : *Requiescet super eum Spiritus Domini.* Le Verbe se donne par l'union ; peut-il ne pas envoyer son Esprit à l'humanité

1. Gratia habitualis intelligitur ut consequens unionem sicut splendor solem. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 13.)

qu'il épouse ? Creusée comme un abîme par la pénétration divine, capacité immense, apte à tous les dons, cette humanité peut-elle n'être pas remplie de grâce, quand elle s'abouche à la source même de toute grâce ? Il y aura en elle accumulation de perfections, c'est vrai, car la sainteté substantielle résultant de la grâce d'union, contient éminemment les splendeurs des autres grâces ; mais cette accumulation convient à celui qui doit être non seulement le saint par excellence, mais le saint de toutes manières.

Je dis plus, Messieurs, elle lui est nécessaire. La nature humaine, dont le Christ s'est revêtu, ne demeure pas, en sa personne, l'instrument inerte de la Divinité. Elle doit agir humainement, et par son opération propre de connaissance et d'amour, atteindre Dieu plus parfaitement que ne l'atteint aucune créature. — Sans doute le Christ, en tant que Verbe, connaît et aime Dieu par acte incréé, comme Dieu s'aime et se connaît lui-même ; sans doute il a la faculté d'agir parfaitement en toutes choses, parce qu'il agit divinement ; sans doute il donne aux actes de sa personne une valeur infinie ;

sans doute l'humanité participe, dans le Christ, à ces actes parfaits et à leur dignité ; mais il lui faut, à elle, son acte créé de connaissance et d'amour, son opération humaine, afin qu'elle puisse unir son propre mérite à la dignité divine, qui doit lui donner une valeur infinie. Or, nous l'avons vu, Messieurs, la grâce habituelle est la racine des qualités actives et permanentes en vertu desquelles nos puissances agissent et méritent surnaturellement. Nous pouvons concevoir, je le sais, une succession de grâces actuelles qui donnent à l'humanité du Sauveur, déjà sanctifiée par l'union, le pouvoir d'agir et de mériter surnaturellement ; mais il est plus conforme à l'unité du plan de Dieu de voir se dérouler l'ordre surnaturel dans l'âme du Christ comme il se déroule dans nos âmes. Et puis je dirai, avec saint Thomas : « Il est juste que le Christ possède ce qu'il doit donner aux autres, car tous nous recevons de sa plénitude : *Omnes de plenitudine ejus accepimus*[1]. »

1. Necesse est ponere in Christo gratiam habitualem, propter tria. Primo quidem propter unionem animæ illius ad Verbum Dei. Quanto enim aliquod receptivum est pro-

Nous recevons, mais il faut attendre ; il faut s'humilier sous des signes infirmes que le Christ a pénétrés de sa vertu, et porter avec crainte, dans des vases fragiles, le précieux trésor de la vie divine. L'homme-Dieu possède toujours et

pinquius causæ influenti, tanto magis participat de influentia ipsius. Influxus autem gratiæ est a Deo : secundum illud (Psalm. LXXXIII) : « *Gratiam et gloriam dabit Dominus.* » Et ideo maxime fuit conveniens, ut anima illa reciperet influxum divinæ gratiæ. Secundo propter nobilitatem illius animæ, cujus operationes oportebat propinquissime attingere ad Deum per cognitionem et amorem : ad quod necesse est elevari rationalem naturam per gratiam. Tertio propter habitudinem ipsius Christi ad genus humanum. Christus enim, in quantum homo, est mediator Dei et hominum, ut dicitur (I ad Tim., II). Et ideo oportebat, quod haberet gratiam etiam in alios redundantem ; secundum illud (Joan., I) : « *De plenitudine ejus omnes accepimus, et gratiam pro gratia.* » (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 1.) Christo in quantum est naturalis filius Dei debetur hæreditas æterna, quæ est ipsa beatitudo increata per increatum actum cognitionis et amoris Dei, eumdem scilicet quo Pater cognoscit, et amat seipsum : cujus actus anima capax non erat, propter differentiam naturæ. Unde oportebat, quod attingeret ad Deum per actum fruitionis creatum : qui quidem esse non potest, nisi per gratiam. Similiter etiam, in quantum est Verbum Dei, habuit facultatem omnia bene operandi operatione divina. Sed quia præter operationem divinam oportet poni in eo operationem humanam, oportuit in eo esse habitualem gratiam, per quam hujus modi operatio in eo esset perfecta. (*Ibid.*, a. 2.)

à jamais ; la grâce est innée en lui, comme la sainteté substantielle, dont elle est le magnifique épanouissement.

Avec cette grâce, je vois s'enraciner et fleurir dans l'âme de mon Sauveur toutes les vertus[1]. Non pas celles qui portent le cachet de notre infirmité native et supposent en nous des vides et des défauts ; ni la foi, qui s'adresse aux choses invisibles[2] ; ni l'espérance, tendue vers des biens qui se font attendre[3] ; ni la pénitence, qui pleure et châtie les fautes commises ; ni la vertu qui contient la rébellion de nos appétits charnels[4]. Jésus contemple, Jésus possède, Jésus est impeccable, Jésus est tranquille et souverain maître de toutes les

1. Sicut gratia respicit essentiam animæ, ita virtus respicit potentiam ejus. Unde oportet quod sicut potentiæ animæ derivantur ab ejus essentia, ita virtutes sint quædam derivationes gratiæ. Quanto autem aliquod principium est perfectius, tanto magis imprimit suos effectus. Unde cum gratia Christi fuerit perfectissima, consequens est quod ex ipsa processerint virtutes ad perficiendum singulas potentias animæ, quantum ad omnes actus. Et ita Christus habuit omnes virtutes. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 2.)

2. Conf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 3. *Utrum in Christo fuerit fides ?*

3. Conf. *Ibid.*, a. 4. *Utrum in Christo fuerit spes ?*

4 Conf. *Ibid.*, a. 2, ad 3.

puissances de son corps. Mais, vous le comprenez, Messieurs, l'absence de ce qui répugne à sa dignité ne peut pas être une tache dans sa personne. Tout y est splendeur ; et sans se révéler tout entière, cette splendeur s'est projetée sur les actes de sa sainte vie. — Vous ne pouvez pas lire l'Évangile sans rencontrer à chaque page une vertu de Jésus : et l'admirable prudence de ses discours et de ses actions ; et son profond respect de tous les droits ; et sa religieuse vénération, ses hommages, ses anéantissements devant la majesté divine ; et son obéissance, couronnée par le plus parfait des sacrifices ; et son délicat amour de la vérité ; et sa libéralité dans l'effusion des biens qu'il possède ; et la force de sa grande âme que ne rebutent et ne déconcertent ni les ruses de l'hypocrisie, ni les résistances de la passion, ni les menaces de la haine ; et l'audace de son zèle ; et la magnanimité de son mépris pour les biens terrestres ; et la magnificence avec laquelle il prodigue les merveilles ; et sa persévérance dans un dessein qui confond toute sagesse humaine ; et sa patience dans les plus inexprimables douleurs ; et l'austérité de sa vie ;

et son adorable pureté que le soupçon n'a jamais osé effleurer, lors même qu'on l'accusait d'intempérance ; et la mansuétude de son cœur ; et sa modestie, qui veut à chaque instant jeter un voile sur ses bienfaits ; et l'humilité, qui, après l'avoir conduit de la crèche à Nazareth pour l'ensevelir, pendant trente ans, dans les ombres d'une vie pauvre, le prosterne, finalement, aux pieds de ses disciples ; et en tout et par-dessus tout, son amour de Dieu et des hommes : cet immense, ce tendre, ce généreux amour, dont j'ai essayé de vous révéler les secrets. Messieurs, vous aurez beau lire l'histoire des hommes qui ont porté la vertu jusqu'à l'héroïsme, vous ne verrez rien de semblable à cette splendide germination des saintes habitudes de l'âme. Remarquez-le bien, l'Évangile n'est, au témoignage de saint Jean, qu'un abrégé des actes par lesquels le Christ a manifesté ses vertus. Mais quand bien même il aurait tout dit, il resterait encore, ô mon Jésus, à pénétrer dans le sanctuaire où sont cachés les trésors de votre sainteté, et à contempler le foyer même des merveilleuses puissances dont nous n'avons pu voir ici-bas que les rayonnements. Ce

spectacle est réservé à ceux qui rejoindront un jour dans les cieux votre humanité glorifiée. A travers la lumineuse transparence de votre chair, ils verront toutes les richesses de votre âme et reconnaîtront que, loin d'en avoir épuisé pendant le cours de votre vie mortelle, les incommensurables profondeurs, vous en avez à peine montré la surface. Et pourtant vos vertus, telles qu'elles nous apparaissent, surpassent les plus éclatantes et les plus prodigieuses vertus !

En effet, Messieurs, même sous l'influence bénie de la grâce, les vertus humaines ne croissent qu'avec peine ; leurs jets les plus vigoureux sont sans cesse menacés par la germination touffue des ronces et des épines qui éclosent spontanément dans les terres ingrates de notre nature déchue. Quel rude travail que celui d'une âme qui veut préserver de l'étouffement les saintes habitudes que la main libérale de Dieu a enracinées en elle ! quelle longue suite d'efforts pour acquérir celles qui dépendent des forces de la nature ! On croit avoir réussi ; mais tout à coup un accident fatal vient troubler le bel ordre que nous admi-

rions peut-être avec une vaine complaisance, et nous condamne à recommencer notre œuvre, s'il ne nous décourage pas. Même lorsque nous ne possédons nos vertus qu'avec une respectueuse crainte, nous ne pouvons pas y établir l'égalité dans la magnificence. Les unes se montrent avec plus d'éclat ; les autres, bien que soutenues par des actes héroïques, demeurent éclipsées. En telle âme sainte j'admire le religieux mouvement qui la fixe dans l'étude et dans la contemplation des choses divines ; en telle autre, les élans miséricordieux du cœur qui l'entraînent à l'action ; en celle-ci, l'humble et aveugle obéissance ; en celle-là, l'amour passionné des austérités et de la souffrance ; ici, la simplicité et la douceur ; là, la noble fierté et les pieux emportements du zèle. Chaque saint dépense le meilleur de ses forces en quelque vertu qu'il rend éminente, et cette gloire singulière, qui accuse la puissance de la grâce, est en même temps une révélation de la faiblesse humaine, incapable d'élever dans une seule vie toutes les vertus au même degré de perfection.

Vous ne rencontrez pas cette faiblesse dans

l'âme du Christ, Messieurs. Les saintes habitudes que la grâce a plantées dans cette âme sont toutes contemporaines et n'ont point à craindre, sur la terre vierge où elles naissent, l'obstacle des végétations parasites ou malsaines. Les germes, la fleur, les fruits y sont l'œuvre d'un instant. Jésus ménage à nos yeux les manifestations de ses vertus, et nous croyons voir un progrès de cause là où il n'y a qu'un progrès d'effets ; mais leur perfection date de leur naissance. Même les habitudes qui s'acquièrent, en nous, par une laborieuse répétition des mêmes actes, Jésus les forme par un acte originel, d'une intensité si héroïque qu'il n'a pas besoin d'être répété. C'est la conséquence de la science éminente qui détermine, dès le principe, l'incomparable rectitude de sa volonté, et de la souveraine puissance dont cette volonté est investie par la grâce. Point d'inégalités, car une immense et inépuisable énergie suffit à donner à chaque vertu son plus haut degré de perfection. De quelque côté qu'on regarde, on admire partout la même grandeur et la même magnificence. Charité, miséricorde, prudence, justice, religieux respect, obéissance,

amour du vrai, libéralité, force, pieuse audace, magnanimité, persévérance, patience, austérité pureté, mansuétude, modestie, humilité, toutes les vertus du Sauveur sont comme une avenue d'arbres géants, d'essences diverses et de même venue, qui nous conduisent, à travers des flots de lumière et de parfums, jusqu'au palais de sa divinité.

Et, sur ces arbres grandioses, j'entends chanter le souffle de l'Esprit-Saint. Il est là, avec tous ses dons dégagés des imperfections qu'ils contractent dans l'obscurité de la foi et les périls dont nous menace sans cesse notre faiblesse[1]. Il est là non seulement pour orner, mais pour agir et donner à l'épanouissement des vertus une plus grande beauté ; il est là pour élever l'âme du Christ, par la sagesse, à la juste appréciation des choses éternelles, au moyen des causes les plus sublimes et des raisons divines ; il est là pour lui faire pénétrer, par l'intelligence, les hautes vérités que Dieu lui propose ; il est là pour l'accommoder à nos faibles conceptions, par la science de toutes

1. Conf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 5. *Utrum in Christo fuerint dona ?*

choses dans les causes inférieures ; il est là pour affermir par le conseil ces jugements droits et ces déterminations sûres, qui procèdent de sa prudence surhumaine. Il est là pour l'investir d'une force prodigieuse et ceindre son corps, afin de le préparer aux rudes combats de sa douloureuse passion ; il est là pour pénétrer ses filiales affections de la douce onction de la piété. Il est là pour le prosterner et l'anéantir devant la majesté divine, dans une crainte où se révèle, dit saint Augustin, « non l'inquiète sollicitude de notre infirmité, qui redoute des chutes, mais la pure tranquillité de l'amour, qui tient le mal à distance[1] ».

Il est là, et, avec ses dons, il répand à profusion les grâces gratuites qui, selon les vues de la Providence, doivent préparer les âmes aux envahissements des vérités divines. Aux simples prédicateurs de ces vérités, l'Esprit de Dieu partage ses faveurs selon son bon plaisir : *Dividens singulis pro ut vult.* Aux uns

1. Præcavens... mala non sollicitudine infirmitatis sed tranquillitate charitatis. (Lib. XIV, *de Civit. Dei*, cap. IX.) *Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 6. *Utrum in Christo fuerit donum timoris ?*

il donne des paroles de sagesse et de science, aux autres l'esprit de foi ; aux uns la grâce de guérir et le pouvoir des miracles, aux autres la prophétie ; aux uns le discernement des esprits, aux autres la connaissance des langues et l'interprétation des discours[1] ; et pour toutes ces merveilles, c'est assez d'un courant rapide de sa toute-puissante vertu qui traverse une nature humaine, et l'abandonne à elle-même après s'en être servi comme d'un instrument. Mais pour le Christ, point de partage ; toutes les grâces gratuites s'accumulent dans son âme sainte, parce qu'il est, dit l'angélique maître, le premier et principal docteur de la foi[2]. — Petit enfant, il

1. Unicuique autem datur manifestatio spiritus ad utilitatem : alii quidem per spiritum datur sermo sapientiæ ; alii autem sermo scientiæ secundum eumdem spiritum ; alteri fides in eodem spiritu ; alii gratia sanitatum in uno spiritu ; alii operatio virtutum, alii prophetia, alii discretio spirituum, alii genera linguarum, alii interpretatio sermonum. (I Cor., cap. XII, 7-10.)

2. Manifestum est quod in Christo excellentissime fuerunt omnes gratiæ gratis datæ, sicut in primo et principali fidei doctore. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 7.)

In aliis sanctis hujusmodi gratiæ dividuntur, non autem in Christo. (*Ibid.*, ad 1.)

étonne déjà les sages d'Israël par la prudence de ses discours[1], et laisse tomber de ses lèvres des paroles que sa mère conserve et médite en son cœur[2]. — Dans le cours de sa vie apostolique, il arrache aux foules qui l'entourent ce cri d'admiration : « Jamais personne n'a parlé comme cet homme[3]. » Il possède sa doctrine avec la sûreté d'un maître consommé, il la promulgue et la défend avec une inébranlable intrépidité. Il guérit toutes les infirmités et fait éclore les prodiges sous ses pas ; il annonce les malheurs de sa patrie ; ses souffrances, sa mort, sa gloire ; les travaux et les épreuves des siens et le souverain empire qu'il doit prendre sur le monde ; il pénètre les cœurs et discerne avec un tact infaillible les vrais sentiments de ceux qui lui parlent, quand eux-mêmes n'en ont pas conscience ; il lit les pensées, dans ce langage intérieur de l'âme qui n'est encore qu'un signe informe, et

1. Stupebant (doctores) super prudentia et responsis ejus. (Luc., cap. II, 47.)

2. Mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. (*Ibid.*, 51.)

3. Nunquam sic locutus est homo, sicut homo iste. (Joan., cap. XII, 46.)

interprète les Écritures avec une telle clarté et une telle chaleur de vérité, que ceux qui l'entendent s'écrient : « Est-ce que notre cœur n'était pas rempli d'ardeur pendant qu'il nous parlait[1] ? » Et tout cela n'est pas, en lui, le résultat d'un mouvement qui passe, mais d'une habitude qui demeure. — Tel est le bon plaisir de l'Esprit-Saint, de rester enchaîné, avec toutes ses grâces, dans la nature que le Verbe a associée à sa dignité infinie, et imprégnée, en l'épousant, de sa propre sainteté.

Quel épanouissement de cette sainteté ! Messieurs, quelles magnificences ! J'ai fait de vains efforts pour les peindre ; elles défient tous les discours humains. Déjà elles se présentent à nos regards avec un caractère propre qui distingue la sainteté de Jésus-Christ de toute sainteté ; mais le comble de ces magnificences, c'est leur plénitude.

Toute âme sainte est remplie, comme un vase précieux, de grâces divines ; plus elle s'est creusée par l'amour, plus elle possède. Dieu tient à honneur de ne laisser aucun vide

1. Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur ? (Luc, cap. XXIV, 32.)

en ceux qui l'ont choisi pour leur unique partage. A cette plénitude toute subjective il ajoute parfois des dons qui doivent se communiquer aux autres âmes. Le saint devient alors un ruisseau ou un fleuve dont les ondes bienfaisantes réjouissent et fécondent une contrée du vaste royaume où croissent les élus. Mais bien plus large, plus profonde et plus fertile est la plénitude du Christ. En lui la grâce réside à son degré suprême, aussi excellente et aussi puissante qu'il nous est possible de la concevoir[1]. — Réfléchie sur sa personne, elle

1. Christus habuit gratiæ plenitudinem. Primo quidem quia habuit eam in summo secundum perfectissimum modum quo haberi potest. Et hoc quidem apparet, primo ex propinquitate animæ Christi ad causam gratiæ. Dictum est enim, quod quanto aliquod receptivum propinquius est causæ influenti, tanto abundantius recipit. Et ideo anima Christi, quæ propinquius conjungitur Deo inter omnes creaturas rationales maximam recipit influentiam gratiæ ejus. Secundo ex comparatione ejus ad effectum. Sic enim recipiebat anima Christi gratiam, ut ex ea quodammodo transfunderetur in alios. Et ideo oportuit quod haberet maximam gratiam : sicut ignis, qui est causa caloris in omnibus calidis, est maxime calidus. Similiter etiam quantum ad virtutem gratiæ plene habuit gratiam, quia habuit eam ad omnes operationes vel effectus gratiæ. Et hoc ideo, quia conferebatur ei gratia, tanquam cuidam universali principio in genere habentium gratiam. Virtus

est sans mesure. — Dieu la prodigue, Dieu épuise en elle son infinie libéralité, Dieu la fait descendre dans l'âme de son Christ comme dans le principe universel de toute grâce. Non, Jésus n'est pas un vase, un ruisseau, un fleuve de sainteté ; il est la source vivante en laquelle Dieu dote tout le genre humain, selon cette parole de l'Apôtre : *Gratificavit nos in dilecto filio suo*[1].

O source bénie de la sainteté, je remercie

autem primi principii alicujus generis universaliter se extendit ad omnes effectus illius generis : sicut sol, qui est universalis causa generationis (ut Diony. dicit IV, cap. *de Divin. nomin.*), ejus virtus se extendit ad omnia, quæ sub generatione cadunt. Et sic secunda plenitudo gratiæ attenditur in Christo, in quantum se extendit ejus gratia ad omnes gratiæ effectus, qui sunt virtutes et dona et alia hujusmodi. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 9.)

1. Gratia Christi potest dici infinita, eo quod non limitatur : quia scilicet habet quidquid potest pertinere ad rationem gratiæ : et non datur ei secundum aliquam certam mensuram id quod ad rationem gratiæ pertinet : eo quod secundum propositum Dei, cujus est gratiam mensurare, gratia confertur animæ Christi, sicut cuidam universali principio gratificationis in humana natura : secundum illud (Ephes., I), *Gratificavit nos in dilecto filio suo.* Sicut si dicamus lucem solis esse infinitam, non quidem secundum suum esse, sed secundum rationem lucis, quia habet quidquid ad rationem lucis pertinere potest. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 11.)

le Dieu qui vous a donné votre infinie plénitude ! Après avoir admiré vos profondes beautés, laissez-nous contempler vos magnifiques épanchements.

II

Le divin Sauveur, avant de quitter les siens, mêla à ses adieux une touchante et sublime prière, dans laquelle il disait à son Père : « Père saint, je me sanctifie pour ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés : *Pro eis sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati*[1]. » Ces paroles, Messieurs, nous indiquent que la sainteté de Jésus n'est point une sainteté égoïste dont il jouit pour son unique honneur, mais une perfection communicative et libérale, dont l'active et féconde influence se fait sentir en toute sainteté. Le grand apôtre insiste avec une sorte de complaisance, dans ses épîtres, sur les influences de la sainteté de Jésus-Christ. Elle était éternellement prévue et ordonnée dans les desseins de Dieu. « Le Christ, dit-il, a été prédestiné

1. Joan., cap. XVII, 19.

pour sanctifier : *Prædestinatus est secundum spiritum sanctificationis*[1]. Dieu l'a fait pour nous sagesse, justice, sanctification et rédemption : *Factus est nobis sapientia a Deo et justitia, et sanctificatio, et redemptio*[2]. Il a aimé son Église, et s'est livré pour elle afin de la sanctifier : *Dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea ut illam sanctificaret*[3]. » Et, écrivant aux fidèles de Corinthe, l'adresse de sa lettre porte : « A ceux qui sont sanctifiés dans le Christ, et appelés saints : *Sanctificatis in Christo vocatis sanctis*[4]. »

Rien de plus clair. Messieurs, l'Apôtre commente les paroles du Sauveur, qu'il considère comme la cause de toute sainteté, et c'est à ce point de vue que nous devons étudier la perfection du Christ, si nous voulons nous rendre compte de sa plénitude. Jésus, le saint par excellence, est la cause de toute sainteté, parce qu'il la forme par son exemple ; parce qu'il la mérite ; parce qu'il la répand dans les âmes.

1. Rom., cap. I, 4.
2. I Cor., cap. I, 31.
3. Ephes., cap. V, 26.
4. I Cor., cap. I, 2.

Quiconque veut être saint, veut créer un chef-d'œuvre ; quiconque veut créer un chef-d'œuvre, se met à la poursuite d'un idéal. Demandez aux grands artistes combien de mystérieuses excursions ils ont faites dans des régions inconnues aux vulgaires imaginations, avant de produire les ouvrages que le monde admire ; ils ne sauront vous le dire. Leur âme fiévreuse, dédaignant les réalités où toujours quelque imperfection ternit la beauté, est, à chaque instant, partie pour le pays des rêves ; elle s'y livre à la chasse ardente des fantômes, en revient pleine d'images séduisantes qu'elle a saisies au vol, et, quand la main impuissante ne se refuse pas à les fixer sur la toile ou sur le marbre, l'idéal resplendit dans le chef-d'œuvre, et nous révèle une beauté que nous chercherions en vain autour de nous.

Or, Messieurs, les saints sont les artistes éminents de l'ordre moral. Ce n'est point sur une matière fragile, c'est sur une âme incorruptible et immortelle qu'ils travaillent. Où prendront-ils l'idéal des grandes vertus dont ils veulent l'orner ? — En eux-mêmes ? Hélas ! la nature, dépouillée par le péché, ne peut que

nous rebuter par le spectacle de sa faiblesse et de ses infirmités. Réfléchie sur elle-même, elle produit avec peine une honnêteté vulgaire dont la limite fatale ne peut être dépassée. C'est plus haut qu'il faut chercher. Plus haut, j'entends la beauté suprême, qui nous appelle et nous invite à la reproduction vivante de son infinie sainteté : « Sanctifiez-vous, dit le Seigneur, et soyez saints, parce que je suis saint : *Sanctificamini et estote sancti quia ego sanctus sum*[1]. »

Mais où es-tu, beauté jalouse, où es-tu ? Je te poursuis en vain dans le dédale des mondes ; partout je ne rencontre que des reflets lointains de ta perfection. A l'aide de ces reflets, je sais que tu es la sainteté même ; mais je voudrais te voir de plus près, si tu veux que je te copie. Faut-il que je me désespère, et que je t'accuse d'injuste et cruelle exigence ? — Non, mon Dieu, non, car j'entends une autre voix qui me dit : « *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis*[2] : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme

1. Levit., cap. XX, 7.
2. Joan., cap. XIII, 15.

j'ai fait. » La sainteté parfaite a quitté les inaccessibles profondeurs où les anges la contemplent. « Le saint par excellence a été vu sur la terre et a vécu au milieu des hommes : *In terris visus est et cum hominibus conversatus est*[1]. Hommes, regardez, et imitez ce type sacré : *Inspice et fac secundum exemplar*[2]. »

Le genre humain a regardé, Messieurs, et grâce à la sainteté typique du Christ, on a vu fleurir ici-bas les vertus héroïques qui donnent à l'âme une physionomie toute divine. — Déjà les générations antiques se formaient sur le juste désiré dont les prophètes peignaient à grands traits la surhumaine perfection ; mais depuis le jour béni où les anges ont chanté sa naissance, quel rayonnement de cette perfection, quelle éclosion de sainteté ! Nous n'avons plus besoin de ces pénibles et inquiètes poursuites devant lesquelles la suprême beauté semble toujours fuir, comme pour faire sentir plus vivement, à ceux qui le cherchent, que l'être parfait est un Dieu caché ; nous ne sommes plus obligés de tendre violemment nos désirs vers les

1. Baruch, cap. III, 38.
2. Exod., cap. XXV, 40.

siècles futurs, ni de percer les ombres de l'avenir pour y découvrir la figure exemplaire du juste ; un simple souvenir, la lecture d'une page d'Évangile, un regard sur le crucifix, nous met en présence de celui qu'il suffit d'imiter, pour arriver au sommet de la perfection et contenter les sublimes exigences de notre Dieu.

Nous avons constaté ce fait important, dans nos précédentes démonstrations : le saint n'est que la copie d'un modèle qui s'impose à toutes ses habitudes et à toutes ses actions. — C'est à l'imitation de la sainteté de Jésus-Christ que nous devons cette admirable variété de physionomies spirituelles, si tranchées et si extraordinaires, dont s'honore le monde chrétien. — L'apôtre emprunte au fondateur de l'apostolat son ardent amour de la vérité, son zèle pour le salut des âmes, sa miséricorde pour les pécheurs, sa patience qui se fait tout à tous, ses humbles abaissements vers les simples et les pauvres d'esprit, son audace contre les malveillantes résistances de l'hypocrisie et du mensonge, son désintéressement et sa vie immolée. — Le docteur apprend, du maître des maîtres, à respecter les enseignements qu'il a reçus du

ciel et à les transmettre, dans leur virginale pureté, à ceux qui ont soif du vrai. — Le martyr tressaille et se sent investi d'une force surhumaine en entendant la sainte victime de nos iniquités s'écrier : « Debout, marchons à la mort : *Surgite eamus*[1]. » Les pénitents et les mortifiés trouvent le courage de châtier le péché et d'exterminer la nature corrompue, en contemplant les blessures sanglantes du Christ flagellé. — La vierge s'écrie : « J'ai méprisé les passions maîtresses du monde et les vains ornements du siècle, pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ, que j'ai vu dans mes pures contemplations, que j'ai aimé, en qui je me suis confiée, et que j'ai choisi pour mon unique partage. » — Les princes du siècle, prosternés aux pieds du roi des rois, recueillent les hautes leçons de son humilité et confessent par leurs actes que la suprême magnificence consiste à mépriser tout bien périssable, et que le plus noble usage que l'on puisse faire de la grandeur est de l'employer au service de plus petit que soi. — L'inférieur accepte, recherche même

1. Matth., cap. XXVI, 46.

l'obéissance, pour rendre hommage à Celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix. — L'âme contemplative s'unit au recueillement et aux ferventes oraisons du divin solitaire. — L'âme active veut passer partout, comme Jésus, en faisant le bien. — Enfin, l'amour, entraîné par le plus généreux des cœurs, se dilate, et étouffe les passions hautaines qui osent prendre la protection de notre honneur.

Laissez-moi vous raconter à ce sujet, Messieurs, un trait héroïque que vous connaissez sans doute, et qui révèle, entre mille, la puissance typique de la sainteté de Jésus-Christ.

Un gentilhomme de Florence, engagé dans le métier des armes, apprit que son unique frère, pour lequel il avait une tendre affection, venait de succomber sous le poignard d'un assassin. Sa douleur fut grande, mais plus grande encore sa colère contre le meurtrier. Il jura sur son honneur de venger la victime, dût-il poursuivre, jusqu'au bout du monde, le misérable qui avait si cruellement blessé son cœur. L'occasion de tenir son serment ne se fit pas longtemps attendre. Un jour, accompagné de ses soldats, il voit venir au-devant de

lui celui qu'il cherchait. C'était à la campagne, dans un chemin profond et solitaire ; l'assassin, désarmé, ne pouvait pas échapper. A la vue de son ennemi, ce malheureux, tremblant et demi-mort, se jette à genoux, étend les bras en croix et demande la vie. Le vengeur se rappelle aussitôt le clément crucifié, dont l'Église pleurait la mort ce jour-là, car on était au vendredi-saint. Touché jusqu'aux larmes, il se jette à genoux lui-même devant celui qui l'implore, l'embrasse, et lui dit, en sanglotant : « Je te pardonne, comme mon Jésus a pardonné, viens, tu seras mon frère, pour remplacer celui que tu m'as ravi. » Puis, le conduisant dans l'église la plus proche, ils se prosternèrent devant un crucifix. O prodige ! la sainte image inclina la tête vers le miséricordieux soldat qui venait de lui sacrifier sa vengeance ; et celui-ci, renonçant à la milice du siècle pour combattre sous l'étendard de la croix, devint l'illustre père d'une famille religieuse, saint Jean Gualbert.

Messieurs, si nous étudions attentivement la vie de tous les saints, nous verrons toujours, au principe de leurs éminentes vertus, les vertus exemplaires de Jésus-Christ. Incapables de re-

produire toute la perfection de leur modèle, ils se sont au moins approprié, dans leurs habitudes et dans l'ensemble de leurs actions, quelques-uns des traits de sa divine physionomie. En les réunissant tous, on peut retrouver le type qui les a formés. C'est ce qui me rassure contre les tentatives de cette critique malveillante qui s'acharne à altérer la sainte figure du Christ. Elle sait bien que jamais homme n'a osé, comme lui, se proposer à l'imitation universelle du genre humain, et que cependant, ses étranges prétentions ont été couronnées de succès éclatants. Malgré cela, elle torture opiniâtrément les textes sacrés pour y trouver la matière d'un réquisitoire impie contre une sainteté qui la gêne et la tourmente. — Travail perdu, car, après avoir corrompu l'Évangile, il faudra déchirer toute l'histoire de l'Église, où l'on rencontre à chaque page un imitateur héroïque de Jésus-Christ. Les saints sont l'Évangile vivant, immortel, indestructible. Ennemis de mon Sauveur, travaillez, comme des mercenaires de Satan, à votre œuvre haineuse et malsaine, je me moque de vos critiques, quand je vois passer sous mes yeux ces millions de

justes dont les hautes vertus, formées sur un même modèle, chantent sa gloire et répètent à l'envi : Jésus est saint, saint, saint.

L'influence typique de la sainteté de Jésus-Christ nous explique déjà cette parole du grand apôtre : « Dieu l'a donné comme tête à son Église » *Ipsum dedit caput supra Ecclesiam*[1]. » Il est, en effet, le plus haut et le premier par l'excellence de ses dons et de ses vertus, et sa sainteté est la règle de notre prédestination ; car Dieu a voulu et décrété que nous fussions semblables à lui : « *Quos præscivit hos et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui*[2]. » Mais nous ferions de vains efforts pour nous conformer à ce parfait exemplaire, si les divines énergies de la grâce ne transformaient notre nature et ne lui donnaient les saintes habitudes dont l'épanouissement, dans la personne et la vie du Sauveur, nous charme, nous séduit et nous entraîne.

1. Ephes., cap. I, 22.

2. Gratia Christi altior est et prior, etsi non tempore : quia omnes receperunt gratiam per respectum ad gratiam ipsius : secundum illud (Rom., cap. VIII, 29) : *Quos præscivit hos et prædestinavit conformes fieri imaginis*

Qu'à cela ne tienne, Messieurs ; la tête de l'Église n'est pas seulement une tête qui nous montre sa sainteté, c'est une tête dont la plénitude sanctifiante se déverse en tous les membres du corps mystique qui lui est uni : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus*[1]. En tant que Dieu, le Christ confère la grâce avec une souveraine autorité, parce qu'il en est la source inépuisable et éternelle ; mais son humanité n'est point étrangère à cette ineffable largesse. Instrument pénétré, en toutes ses actions, de l'infinie vertu de la Divinité, elle mérite et opère la sainteté, dit l'angélique docteur[2].

Elle la mérite par ses actes libres et saints qui, réfléchis sur la personne, acquièrent une valeur infinie. — Dieu ne pouvait pas récom-

filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 1.)

1. Joan., cap. I, 16.

2. Dare gratiam, aut Spiritum sanctum convenit Christo secundum quod Deus, auctoritative : sed instrumentaliter convenit etiam ei, secundum quod homo, in quantum scilicet ejus humanitas instrumentum fuit divinitatis ejus. Et ita actiones ipsius ex virtute divinitatis fuerunt nobis salutiferæ : utpote gratiam in nobis causantes, et per meritum, et per efficientiam quamdam. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 8, a. 1, ad 1.)

penser cette valeur infinie autrement que par la plénitude. Or la plénitude contient tout. Il se fait donc dans le Christ une accumulation des grâces sans nombre que doit recevoir l'humanité, et ces grâces, principes de toute sainteté dans le monde, doivent être considérées comme une dérivation du saint par excellence[1]. « Vous avez été sauvés par le Christ[2], dit l'Apôtre. — La grâce de Dieu, principe de la vie éternelle, qui vous est promise, est dans le Christ[3]. Elle y est ; Dieu a voulu nous en montrer en lui les abondantes richesses[4]. Dieu nous a tous dotés de la grâce dans son bien-aimé fils, pour couronner ses mérites infinis[5]. Ne cherchez pas ailleurs qu'en lui le salut et la sainteté, car toute grâce de Dieu nous vient par

1. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 19, a. 4. *Utrum Christus aliis mereri potuerit ?*

2. In Christo cujus gratia estis salvati. (Ephes., cap. II, 5.)

3. Gratia Dei, vita æterna in Christo. (Rom., cap. VI, 23.)

4. Ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ in bonitate super nos in Christo Jesu. (Ephes., cap. II, 7.)

5. In qua gratia gratificavit nos in dilecto filio suo (Ephes., cap. I, 6.)

Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum*[1]. »

Par Jésus-Christ, c'est-à-dire, Messieurs, que la même tête mystique qui mérite la grâce la répand dans tout le corps de l'Église, comme notre tête charnelle fait jaillir sa vitalité dans tous les membres du corps humain[2]. Le Sauveur lui-même nous a enseigné ce mystère par d'énergiques comparaisons : « Je suis la vigne, a-t-il dit ; demeurez en moi, et moi en vous : car de même que le rameau ne peut porter de fruit s'il n'est attaché à la vigne, de même vous ne porterez aucun fruit de sainteté si vous ne demeurez en moi[3]. — Je suis la voie, suivez les traces de mes vertus ; mais il vous

1. Rom., cap. VII, 25.

2. Christus habet virtutem influendi gratiam in omnia membra Ecclesiæ, et sic patet quod convenienter dicitur caput Ecclesiæ. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 7, a. 1.)

In anima Christi recepta est gratia secundum maximam eminentiam : et ideo ex illa eminentia gratiæ, quam accepit, competit sibi quod gratia illa in alios derivetur : quod pertinet ad rationem capitis. (*Ibid.*, a. 5.)

Interior influxus gratiæ, non est ab aliquo, nisi a solo Christo ; cujus humanitas ex hoc quod est divinitati conjuncta, habet virtutem justificandi. (*Ibid.*, a. 6.)

3. Ego sum vitis vera... Manete in me et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum a semetipso, nisi

serait impossible de faire un pas, si vous n'êtes soutenus par une force divine. Eh bien, je suis la vie : *Ego sum vita*[1]. » — « Je suis venu pour la donner jusqu'à la surabondance[2], et la surabondance, c'est la sainteté. » Commentant cette doctrine du Sauveur, et transportant sa comparaison sur un degré plus élevé de la vie, saint Paul nous dit : « Mes frères, croissons de toute manière en Jésus-Christ qui est notre chef. Par lui, tout le corps de l'Église, dont les parties sont jointes et unies ensemble avec une si juste proportion, reçoit l'accroissement qu'il lui communique par l'efficace de son opération, selon la mesure propre à chacun des membres, afin qu'il soit édifié dans la charité[3]. »

Ainsi donc, Messieurs, de même que dans le

manserit in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis. (Joan., cap. XV, 1 et 4.)

1. Joan., cap. XIV, 6.

2. Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant. (Joan., cap. X, 10.)

3. Crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus. Ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate. (Ephes., cap. IV, 15, 16.)

beau corps humain la vie descend des hauteurs et circule harmonieusement, par une infinité de rameaux, en tous les membres qu'elle anime, accroît et perfectionne ; de même dans le corps mystique du Christ la sainteté descend de la tête auguste où elle réside pleine, parfaite, inaltérable, et se communique à tous les fidèles, devenus membres de celui qui les vivifie. Ne voyant point ce mystère des yeux de la chair, les chrétiens vulgaires oublient facilement cette secrète et pourtant si réelle influence de Jésus-Christ sur l'humanité ; mais le saint, plus profondément envahi et plus vivement excité par les riches effluves de la grâce, s'écrie : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Jam non ego vivo, vivit vero in me Christus*[1]. » Non seulement sa sainteté est une copie du type qu'il a contemplé, un don mérité par celui qui le fait, c'est un prolongement, une efflorescence de la sainteté du Christ dans un milieu vivant, qui se l'approprie et la fait valoir à son propre bénéfice. — Les grâces gratuites elles-mêmes, illuminations extraor-

1. Galat., II.

dinaires, miracles, prophéties, pénétration et discernement des esprits, dérivent de cette sainteté, car il n'en est aucune qui n'opère au nom et par la puissance de Jésus-Christ.

O Sauveur béni ! elles sont heureuses les générations chrétiennes que la Providence a placées près des courants de votre sainteté ; mais qu'elles ne se croient pas seules honorées de son influence féconde. Les justes de l'ancienne loi, en imitant vos vertus prophétisées, recevaient de votre plénitude, car toute grâce leur était donnée en considération de vos mérites futurs. Soleil de sainteté, vous avez lui dans tous les temps, et votre chaleur vivifiante a pénétré les cieux profonds où les anges s'abreuvent de l'éternelle lumière. Non seulement vous comblez, en nous sanctifiant, les vides laissés dans les hiérarchies célestes par la chute des démons, non seulement vous procurez aux esprits angéliques l'insigne honneur de vous servir comme des sujets fidèles un roi bien-aimé, mais, pour achever votre gloire, pour mieux faire resplendir la magnifique économie de votre corps mystique, pour donner un plus grand lustre à la perfection de ses anges, Dieu n'a pas

voulu séparer de l'acte libéral par lequel il leur conférait la grâce et la gloire essentielles, l'intention de leur donner cette même grâce et cette même gloire par vos mérites, s'ils ne l'avaient déjà à un autre titre. Voilà pourquoi ces glorieuses paroles de nos docteurs : — « La plénitude du Christ est la cause de toutes les grâces, dans toutes les natures intellectuelles. Les apôtres, les patriarches, les justes du passé, du présent et de l'avenir, et tous les anges eux-mêmes ont reçu, reçoivent et recevront cette plénitude [1]. — Celui qui a relevé l'homme déchu a empêché l'ange de tomber, délivrant l'un de sa captivité, en préservant l'autre, et ainsi les rachetant tous les deux [2]. — La même vertu qui a pu réparer la ruine de l'homme pécheur, pouvait seule garantir l'ange innocent. C'est par l'opération d'une seule grâce que l'homme se

1. Plenitudo gratiæ quæ in Christo, est causa omnium gratiarum, quæ sunt in omnibus intellectualibus creaturis... De plenitudine Christi acceperunt omnes apostoli et patriarchæ et justi qui fuerunt, sunt et erunt, et etiam omnes angeli. (S. Thom., *in Joan.*, cap. I, lect. I.)

2. Qui erexit hominem lapsum dedit stanti angelo ne laberetur, sic illum de captivitate eruens, sic hunc a captivitate defendens, et hac ratione fuit æque utrique redemptio. (S. Bernard, *Serm.* XX, *in cant.*)

relève et que l'ange reste debout ; que l'homme est guéri et que l'ange n'est pas blessé ; que l'homme se débarrasse de ses infirmités et que l'ange demeure fort ; une seule grâce, remède pour l'homme, et pour l'ange nourriture de sainteté[1]. — Non, aucun des hommes ni aucun des anges ne peut être saint que par le Christ : *Nullus hominum neque angelorum est sanctus nisi per Christum.* »

Retenez cette dernière parole de saint Grégoire, Messieurs, je la livre à vos méditations. Nous traversons des jours ténébreux et troublés qui demandent de nous autre chose que les vertus médiocres, dont nous nous sommes contentés jusqu'ici. Il nous faut des saints pour venger la gloire outragée du Christ ; des saints pour protester contre ce débordement d'impiétés et d'excitations immorales, qu'aucune main énergique ne sait plus réprimer ; des saints

1. Non alia stantem angelum a ruina potuit custodire, nisi quæ lapsum hominem post ruinam potuit reparare. Una est in utroque gratia operata ; in hoc, ut surgeret ; in illo, ne caderet ; in illo, ne vulneraretur ; in isto, ut sanaretur ; ab hoc infirmitatem repulit, illum infirmari non sinit ; illius esca, istius medicina. (S. Fulgen., lib. II, *ad Trasimund.*, cap. III.)

pour répondre, par l'irrésistible argument de l'héroïsme, aux ennemis de l'Église qui nient son indestructible vitalité et préparent ses funérailles ; des saints pour changer en clémence les justes colères de Dieu ; des saints pour protéger notre gloire nationale menacée de s'éteindre dans l'athéisme légal. Il nous faut des saints ; demandons-les au saint des saints.

Il était figuré jadis par cette partie mystérieuse du temple, couverte de lames d'or, de chérubins et de palmiers, où personne n'entrait que le grand prêtre, une seule fois l'année, le jour solennel de l'expiation. Mais tout est changé depuis que la réalité vivante a remplacé le symbole.

Le saint des saints est ouvert à qui veut entrer. Venez, Messieurs, venez, j'y appelle vos nobles âmes. Contemplez, étudiez les vertus du Sauveur, et soyez tellement épris de leur beauté, que tourmentés, comme les grands artistes, du besoin de créer un chef-d'œuvre, vous reproduisiez, en votre vie, le type de toute sainteté. Rendez grâces aux mérites du Christ à qui vous devez tout le bien qui est en vous, et demandez-lui une plus ample et plus riche par-

ticipation à sa plénitude. Rapprochez-vous, par un mouvement généreux, de la tête mystique qui anime le corps de l'Église, afin de boire la vie dont elle est la source, jusqu'à cette glorieuse surabondance qu'on appelle la sainteté. Encore une fois, Messieurs, si vous voulez conjurer les dangers de la religion et de la patrie, ne vous contentez pas d'être des chrétiens, mais soyez des saints, par l'imitation, les mérites et la toute-puissante vertu du saint des saints.

Ah ! je sais qu'il en est parmi vous qui n'ont plus de chrétien qu'un signe oublié et un nom vide de sens. La grâce est morte dans leur cœur, et leur honnêteté désemparée va bientôt sombrer dans l'orage des passions, si ce n'est déjà fait. Mon Dieu, permettez-moi de prophétiser sur ces misérables restes : « Os arides, ne dites plus : Nous sommes desséchés, notre espérance est flétrie, car nous avons été coupés de la tige ; mais écoutez la parole du Seigneur ; voici ce qu'il vous dit : Je vais faire entrer en vous le souffle du saint des saints, et vous vivrez, et vous vous lèverez comme une grande, grande, grande armée, et vous saurez que je

suis le Seigneur[1]. » Entendez-vous, Messieurs ? il viendra bientôt le souffle qui vivifie ; bientôt, ressuscités ou persévérants, vous irez vous asseoir à la table de la vie, et, l'âme pénétrée de la présence du Christ anéanti, vous chanterez tous ensemble : Jésus est saint, saint, saint.

1. Ezech., cap. XXXVII.

QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

LES INFIRMITÉS DE JÉSUS-CHRIST

QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

LES INFIRMITÉS DE JÉSUS-CHRIST

MESSEIGNEURS[1], MESSIEURS,

La sagesse et la puissance de l'homme peuvent faillir ; voilà pourquoi nous ne sommes pas étonnés de rencontrer des défauts dans les œuvres humaines ; mais quand la sagesse et la puissance de Dieu s'appliquent à un ouvrage, tout doit être irréprochable, surtout s'il s'agit de l'honneur d'une personne divine, comme dans le mystère de l'incarnation.

La théologie catholique fait reposer l'édifice des perfections de Jésus-Christ sur ce principe : Dieu devait à son Verbe fait chair tous les privilèges et toutes les gloires que peut supporter une nature humaine. — Jusqu'ici, ce

1. Monseigneur Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris ; Monseigneur Ravinet, ancien évêque de Troyes ; Monseigneur de Ségur, chanoine de Saint-Denis.

principe a été pleinement justifié ; l'âme du Sauveur nous est apparue inondée de lumière et d'amour, investie d'une merveilleuse puissance, ornée d'une incomparable pureté, comblée de grâces, de vertus, de mérites, de sainteté, jusqu'à cette plénitude féconde dont l'humanité reçoit l'efficace. — Mais voici venir des ombres scandaleuses qui semblent donner un démenti à nos raisonnements et compromettre l'honneur de celui en qui nous ne voulons voir que des perfections. La beauté d'une nature consiste dans la juste proportion de ses parties. A la grande âme du Christ il fallait, n'est-ce pas, une chair incorruptible, affranchie des humiliantes servitudes dont nous portons le fardeau, et tellement pénétrée de force que rien ne pût troubler en elle le cours tranquille de la vie, et attenter, en le troublant, à la constante paix de l'esprit.

Eh bien, non ! La vie de Jésus est pleine d'un étrange et douloureux contraste de perfections et d'infirmités, sur lequel les esprits faibles et superficiels ont misérablement trébuché, et dont notre foi elle-même s'attristerait si l'enseignement catholique ne lui en révélait la secrète grandeur. Grâce à cet enseignement,

nous n'avons rien à retirer de nos affirmations. Le Christ est parfait ; et, bien loin de déchoir lorsqu'il se montre à nous avec le cortège des infirmités humaines, il en reçoit une singulière beauté sur laquelle nous avons déjà jeté un rapide regard, en étudiant le plan de l'incarnation[1], mais que nous allons contempler aujourd'hui plus longuement et de plus près. — Chair adorable de mon Sauveur, révélez-nous le mystère de la sainte faiblesse dont vous fûtes la cause et le réceptacle ! Avez-vous réellement pris nos infirmités ? Pourquoi les avez-vous prises ? Voilà ce que je veux savoir et apprendre à ceux qui m'écoutent.

I

Dès les premiers jours du christianisme, certains esprits, plus attentifs aux conseils de la sagesse humaine qu'aux enseignements de la foi, se sont scandalisés des tristesses, des angoisses, des terreurs, des humiliations, des opprobres, des souffrances et de la mort de Jésus-

1. Cf. Vingt-cinquième conférence : *Le plan de l'incarnation*, 2e partie.

Christ. Ces lugubres choses leur semblaient indignes d'un Dieu ; et plutôt que d'en admettre la vérité, ils nièrent l'existence réelle de la chair sacrée du Sauveur. Cette chair, disaient-ils, n'était qu'un fantôme, ses défaillances un spectacle trompeur, dont le sage ne devait tenir compte que pour chercher la réalité supérieure qui se cachait sous le simulacre. Il leur importait peu de renverser toute l'économie de la rédemption, pourvu qu'ils épargnassent à leur orgueilleuse raison un étonnement et un scandale.

Mais les témoins du Christ vivaient encore, et l'un d'eux écrivit, au nom de tous, ces affirmations solennelles et précises : « Le Verbe s'est fait chair[1]. — Ce qui fut dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons examiné, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons[2]. » Or, Messieurs, ce que les apôtres ont vu de leurs yeux, ce qu'ils ont examiné, ce qu'ils ont tou-

1. Et Verbum caro factum est. (Joan., cap. I, 14.)

2. Quod fuit ab initio, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ... annuntiamus vobis. (I Joan., cap. I, 13.)

ché de leurs mains, c'est la chair vivante du Christ, avec ses saintes faiblesses, ses troubles, son agonie, ses plaies sanglantes, sa mort. Personne ne pouvait mieux en parler que Jean le bien-aimé, qui avait reposé sur la poitrine de son maître et senti battre son cœur, qui avait entendu les cris plaintifs de Gethsémani, contemplé la douloureuse et terrible scène du Calvaire, et enseveli de ses pieuses mains le corps inanimé du Sauveur. Croire à la réalité de ce corps et nier la passivité de l'âme qui l'animait, ce serait méconnaître les lois de la nature humaine et accuser l'Évangile d'une ridicule erreur ou d'un long mensonge. Simplement et sans explication, il nous montre, l'une après l'autre, les infirmités de son héros ; il recueille ses gémissements, ses plaintes, ses prières résignées : Jésus s'émeut, Jésus se trouble, Jésus pleure, Jésus s'attriste, Jésus a peur, Jésus souffre, Jésus expire. Nous devons croire toutes ces choses à la lettre, sans recourir à des imaginations puériles, qui fausseraient le récit divin et rendraient inexplicable l'efficacité de la rédemption. D'autant, Messieurs, que l'Évangile est encadré par des témoignages concordants qui

ne nous laissent aucun moyen d'échapper à la nécessité d'admettre simplement les infirmités dont notre courte raison s'étonne. Les prophètes ont appelé Jésus-Christ l'homme de douleurs, connaissant par expérience l'infirmité : *Virum dolorum scientem infirmitatem*[1]. Saint Paul nous affirme qu'il a pris notre chair de péché avec ses imperfections[2], qu'il a dû nous ressembler en toutes choses[3], et que, pour mieux nous ressembler, il a voulu passer par toutes nos épreuves : *Tentatum autem per omnia pro similitudine*[4]. C'est ainsi que l'ont compris les saints docteurs qui ont le plus approfondi le grand mystère de notre foi. « Le Christ, disent-ils, a pris une substance semblable à la nôtre et, bien que conçue par un miracle sans exemple, sa chair mortelle était soumise aux maux qui visitent notre chair[5]. C'était assez qu'il se fût revêtu d'un

1. Isaï, cap. LIII, 3.

2. Filium mittens in similitudinem carnis peccati. (Rom., cap. VIII, 3.)

3. Debuit per omnia fratribus similari. (Heb., cap. II, 19.)

4. Heb., cap. IV, 15.

5. Τό μὲν οὖν σῶμα, ὡς καὶ αὐτὸ κοινὴν ἔχον τοῖς πασι τὴν οὐσίαν· σῶμα γαρ ἦν ἀνθρώπινον· εἰ καὶ καινοτέρω θαύματι

corps humain, pour qu'il en portât les infirmités, la faim, la soif, l'angoisse, la tristesse[1]. Dans une même personne on a vu s'unir la majesté à l'abaissement, la toute-puissance à la faiblesse, l'éternelle vie à la mortalité, une nature invulnérable à une nature passible[2]. » Enfin l'Église, si respectueusement et si sincèrement prosternée aux pieds du Christ souffrant, dit : « Anathème à ceux qui prétendent qu'il n'a pas souffert dans sa chair et dans son âme raisonnable, dans la forme d'esclave dont il s'est revêtu, selon le langage de l'Écriture[3]. »

συνέστη ἐκ παρθένου μόνης, ὅμως θνητὸν ὄν, κατὰ ἀκολουθίαν τῶν ὁμοίων καὶ ἀπέθνησκε. (Athanas., lib. *de Incarnatione*.)

1. Qui corpus suscepit omnia debuit subire quæ corporis sunt : ut esuriret, sitiret, angeretur et tristaretur. (S. Ambros., lib. VII, *in Luc.*)

2. Salva proprietate utriusque substantiæ et in unam coeunte personam, suscipitur a majestate humilitas, a virtute infirmitas, ab æternitate mortalitas, et ad rependendum nostræ conditionis debitum, natura inviolabilis naturæ est unita passibili. (S. Leo papa, Serm. I, *de Nativitate*.)

3. Εἰ τις εἴπη, ὅτι ἐν τῷ πάθεῖν τοῦ σταυροῦ τὴν ὀδύνην ὑπέμεινεν ὁ υιος τοῦ θεοῦ θεότητι, καὶ οὐχὶ σαρκὶ, καὶ ψυχῇ λογικῇ, ἥν περ ἀνέλαβεν ἐν τῇ τοῦ δούλου μορφῇ, ὡς εἴρηκεν ἡ ἁγία γραφή· ἀνάθεμα ἔστω. (Concil. Rom., sub Damas. pap., apud Theodoret, *in Hist.*, lib. V.)

Le Christ est infirme comme nous ; voilà, Messieurs, la vérité qu'il faut croire. Ne vous en effrayez pas pour la perfection du Sauveur ; bientôt vous la verrez percer les ombres dont elle s'est miséricordieusement enveloppée ; mais n'exagérez pas non plus, entre lui et nous, une ressemblance qui deviendrait un déshonneur pour sa personne divine. Jésus a bien voulu courber sa grandeur sous le joug des pénalités qui ont envahi la nature humaine depuis la défection de notre premier père ; mais il en est de rebutantes, qui portent, si vive et si profonde, l'empreinte du péché, qu'elles répugnent à son adorable sainteté. Ténèbres de l'ignorance, inclination au mal, difficulté pour le bien, le Christ ne pouvait pas se soumettre à ces humiliantes faiblesses, sources de nos égarements et de nos désordres ; aussi, par un acte souverain, les a-t-il écartées de sa très pure nature, où devaient triompher la lumière et la rectitude. Pareillement, vous ne rencontrerez pas dans sa chair ces langueurs maladives, ces vices de constitution, ces difformités et ces laideurs que transmettent à leur postérité les générations malsaines en qui l'excès

du travail ou des plaisirs a appauvri les sources de la vie[1]. Il y a eu des pécheurs parmi ses ancêtres, mais leur sang flétri, recueilli dans un vase immaculé et déjà purifié par la grâce, s'est transformé sous le souffle de l'Esprit-Saint, et a inondé d'une vie neuve le germe sacré

1. Illos defectus Christus assumere debuit, qui consequuntur ex peccato communi totius naturæ nec tamen repugnant perfectioni scientiæ et gratiæ. Sic igitur non fuit conveniens, ut omnes defectus, seu infirmitates humanas assumeret. Sunt enim quidam defectus, qui repugnant perfectioni scientiæ et gratiæ : sicut ignorantia, pronitas ad malum, et difficultas ad bonum. Quidam autem defectus sunt, qui non consequuntur communiter totam humanam naturam, propter peccatum primi parentis, sed causantur in aliquibus hominibus ex quibusdam particularibus causis : sicut lepra, et morbus caducus, et alia hujusmodi. Qui quidem defectus quandoque causantur ex culpa hominis, puta ex inordinato victu : quandoque autem ex defectu virtutis formativæ. Quorum neutrum convenit Christo : quia et caro ejus de Spiritu sancto concepta est, qui est infinitæ sapientiæ et virtutis errare et deficere non potens : et ipse nihil inordinatum in regimine suæ vitæ exercuit. Sunt autem tertii defectus, qui in omnibus communiter inveniuntur, ex peccato primi parentis : sicut mors, fames, sitis et alia hujusmodi. Et hos defectus omnes Christus suscepit, quos vocat Damasc. naturales et indetractibiles passiones : naturales quidem quia consequuntur communiter totam naturam humanam : indetractibiles autem quia defectum scientiæ et gratiæ non important. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 14, a. 4.)

dont l'ange avait dit : « On l'appellera saint : *Quod nascetur ex te sanctum vocabitur*[1]. »

Le Christ est pur ; encore une fois, cependant, il est infirme. Toutes les passions naturelles et innocentes qui peuvent servir de ministres à la volonté, pour augmenter l'intensité de ses actes et la splendeur de ses vertus ; toutes les forces passives qui nous rendent sensibles aux coups de la douleur, et préparent l'âme et le corps à la crise suprême de la séparation, il les a généreusement prises et acceptées, afin que sa ressemblance avec nous fût plus vraie.

Remarquez bien, Messieurs, Jésus prend et accepte ; il ne subit pas. Enfants de péché, nous ne pouvons pas tout d'abord nous rendre maîtres des puissances inférieures qui s'agitent aux confins de l'esprit et de la chair, ni fermer les portes de notre vie aux nombreuses misères que la prévarication du chef de l'humanité a précipitées sur le monde, et dont la mort est la lugubre conclusion. Les passions, prématurément éveillées, tourmentent notre nature et

1. Luc, cap. I, 35.

l'emportent vers des objets réprouvés, avant que le jugement de la raison soit formé pour les contenir. Encore, si nous n'avions à gémir que sur leurs écarts indélibérés ! Mais trop souvent, hélas ! elles font capituler les puissances supérieures de l'âme et leur arrachent des consentements dont elles s'enhardissent pour mieux exercer leur tyrannique empire. Nous les portons toujours comme un fardeau pénible, quand nous ne ployons pas sous leur joug déshonorant.

D'autre part, notre chair, envahie par la mort, veut en vain se soustraire aux âpres morsures par lesquelles l'ennemie du genre humain ménage son triomphe ; malgré nous nous subissons l'esclavage de la douleur, et le plus que nous pouvons, dans les perpétuels combats qu'elle nous livre, c'est de nous résigner et de faire de nécessité vertu.

L'infirmité du Christ ne va pas jusqu'à cet excès, où se révèle l'influence originelle du péché. La perfection de son âme et de sa très pure naissance ne lui permettait pas de se laisser imposer des misères que sa volonté pouvait prévenir, et auxquelles son libre choix pou-

vait donner un caractère de grandeur en harmonie avec la dignité de sa personne. Il a pris nos passions, mais sa souveraine puissance s'en est emparée dès les premiers instants de sa vie. Bien loin d'anticiper, par des emportements illicites, sur l'autorité de ses jugements, elles se soumettent, avec un souple respect, à leur bienfaisante direction ; bien loin de courber vers elles les puissances supérieures de l'âme et d'embarrasser leur mouvement, elles se prêtent, avec un merveilleux entraînement, à la perfection de leurs actes[1]. Si le Christ s'irrite,

1. Passiones aliter fuerunt in Christo, quam in nobis, quantum ad tria. Primo quidem quantum ad objectum : quia in nobis plerumque hujusmodi passiones feruntur ad illicita : quod in Christo non fuit. Secundo quantum ad principium : quia hujusmodi passiones frequenter in nobis præveniunt judicium rationis : sed in Christo omnes motus sensitivi appetitus oriebantur secundum dispositionem rationis. Unde Aug. dicit (14, *de Civit. Dei*) quod hos motus certæ dispensationis gratia, ita cum voluit, Christus suscepit animo humano, sicut cum voluit, factus est homo. Tertio quantum ad effectum : quia in nobis quandoque hujusmodi motus non sistunt in appetitu sensitivo, sed trahunt rationem : quod in Christo non fuit : quia motus naturaliter humanæ carni convenientes, sic ex ejus dispositione in appetitu sensitivo manebant, quod ratio ex his nullo modo impediebatur facere quæ conveniebant. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 15, a. 4.)

sa sainte colère obéit aux prescriptions de la justice, et devient le zèle du bien et de la gloire de Dieu[1]. S'il admire, c'est pour nous apprendre à régler nos étonnements et à ne les pas prodiguer à des objets d'où la suprême beauté s'est retirée[2]. S'il s'attriste, c'est surtout en présence du péché, cause de ses douleurs et de sa mort ; mais son âme pure n'est pas ébranlée, sur les hauteurs sacrées où trône sa raison[3]. S'il a peur, ce n'est pas de ces maux incertains qui épouvantent nos imaginations, mais des horreurs de son supplice, dont son esprit prophétique contemple le loin les cruelles péripéties, sans que sa robuste confiance soit un seul instant troublée[4].

Tout est pur dans ses passions, tout est voulu dans ses souffrances[5]. Au moment où il entrait

1. Cf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 15, a. 9. *Utrum in Christo fuerit ira ?*

2. Cf. *Ibid.*, III p., quæst. 15, a. 8. *Utrum in Christo fuerit admiratio ?*

3. Cf. *Ibid.*, a. 6. *Utrum in Christo fuerit tristitia ?*

4. Cf. *Ibid.*, a. 7. *Utrum in Christo fuerit timor ?*

5. Defectus corporales Christus non contraxit.... In verbo *contrahendi* intelligitur ordo effectus ad causam : ut scilicet illud dicatur contrahi, quod simul cum sua causa ex necessitate trahitur. Causa autem mortis, et horum defec-

dans le monde, Dieu lui a dit : « Mon fils, que veux-tu ? la joie ou la croix ? » et, méprisant l'infamie d'un supplice d'esclave, il a répondu : « Père, donnez-moi la croix. » — Toutes ses infirmités dépendent de ce libre choix, car aucune ne serait entrée dans le vase immaculé de sa chair, s'il avait dit à son Père : Donnez-moi la joie ; ni les forces humaines, ni les forces de la nature n'auraient pu entamer l'édifice sublime de son corps construit par l'Esprit-Saint, s'il ne s'était librement abandonné.

Les forces humaines ! Est-ce que Jésus ne les tient pas en respect, tant que son heure n'est pas venue ? Un jour, les Juifs, irrités de ses dis-

tuum in humana natura est peccatum : quia « *per peccatum mors intravit in hunc mundum* » (ut dicitur, Rom., 5.) Et ideo illi proprie dicuntur hos defectus contrahere, qui ex debito peccati hos defectus incurrunt. Christus autem hos defectus non habuit ex debito peccati : quia ut August. dicit exponens illud, Joan., 3. « *Qui de sursum venit, super omnes est.* » De sursum venit Christus, id est de altitudine naturæ humanæ, quam habuit ante peccatum primi hominis. Accepit enim naturam humanam absque peccato, in illa puritate, in qua erat in statu innocentiæ : et simili modo potuisset assumere humanam naturam absque defectibus. Sic igitur patet quod Christus non contraxit hos defectus, quasi ex debito peccati eos suscipiens, sed ex propria voluntate. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 14, a. 3.)

cours, veulent se saisir de lui et le mettre à mort. Mais du sommet de la montagne d'où l'on veut le précipiter, le Sauveur descend sans violence et sans bruit, et, passant au milieu de la foule, il s'en va : *Ipse autem transiens per medium illorum ibat*[1]. Avait-il aveuglé ses ennemis ? Leur apparaissait-il avec la majesté du Jéhovah, dont les enfants d'Israël redoutaient l'approche ? L'évangéliste ne le dit pas. Ce qui est certain, c'est que les forces humaines sont frappées d'impuissance lorsqu'elles se croient sûres de leur victoire. — Au moment où il va être saisi par les soldats de la synagogue, Jésus va au-devant d'eux et leur demande : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — C'est moi ; » — et à ce seul mot ils tombent foudroyés. Puis montrant ses disciples, le Sauveur ordonne de les laisser aller, et il ne leur est fait aucun mal[2]. Protecteur des faibles à l'heure où on l'opprime, il n'a qu'un mot à dire pour se protéger ; s'il se tait, c'est qu'il veut donner suite à l'acte originel par lequel il a choisi pour son partage l'infirmité et la souffrance.

1. Luc., cap. IV, 30.
2. Joan., cap. XVIII, 3-8.

Les forces de la nature ! Est-ce que le Christ ne s'en montre pas constamment le maître absolu ? Il commande aux vents et aux tempêtes ; il transforme et multiplie les substances ; il guérit tous les maux ; il arrache à la mort ses victimes. Celui qui faisait rentrer la vie dans un corps enseveli depuis trois jours et déjà envahi par la corruption, ne pouvait-il pas la retenir dans le sien ? Oui, Messieurs, Jésus pouvait retenir son âme, et de fait il la retient jusqu'au moment où il lui plaît de la laisser partir ; il la retient, comme pour mieux savourer les âpres voluptés de la douleur et pour épuiser jusqu'à la lie le calice de ses maux ; il la retient, pour résister à des supplices qui feraient mourir mille fois tout autre que lui ; il la retient et la renvoie à son Père, par un cri puissant dans lequel les gardiens de son gibet reconnaissent le maître de la vie.

Concluons donc par ces lumineuses paroles de saint Jean Damascène : « Nos infirmités et nos passions sont dans le Christ selon la nature et au-dessus de la nature. Selon la nature, parce qu'il permet à sa chair d'être émue et de souffrir ce qui lui est propre ; au-dessus de la

nature, parce que sa volonté précède et règle toute infirmité et toute douleur. Il a eu faim, il a eu soif, il a eu peur, il a souffert, il est mort, parce qu'il l'a voulu[1]. »

Cette volonté antécédente, qui rend le Christ maître des infirmités que nous sommes obligés de subir, a-t-elle eu pour résultat de diminuer ses souffrances ? Il y en a qui le croient. Plus d'une fois j'ai entendu des chrétiens naïfs, à qui je rappelais l'exemple du Sauveur pour les exhorter à la patience, me dire : « Jésus était le maître, il a bien moins souffert que nous, hommes imparfaits qui ne pouvons pas remédier à nos maux. »

C'est une erreur, Messieurs, car « il est manifeste, dit saint Thomas, que la douleur du Christ fut la plus grande des douleurs : *Manifeste apparet quod dolor Christi fuerit maximus*[2]. »

1. Ἀμέλει τὰ φυσικὰ ἡμῶν πάθη, κατά φυσιν, καὶ ὑπὲρ φύσιν ἦσαν ἐν τῷ Χριστῷ· κατὰ φύσιν μὲν γὰρ ἐκινεῖτο ἐν αὐτῷ, ὅτέ παρεχώρει τῃ σαρκὶ πασχειν τὰ ἴδια, ὑπὲρ φύσιν δέ, ὅτι οὐ προηγεῖτο ἐν τῷ κυριῷ τῆς θελήσεως τά φυσικά. Οὐδέν γὰρ ἠναγκασμένον ἐπ᾽ αὐτοῦ θεωρεῖται. Θέλων καὶ ἐπείνησε, θέλων ἐδιψησε, θέλων ἐδειλίασε, θέλων ἀπέθανεν. (Damasc., lib. III, *Orthod. fid.*, cap. XX.)

2. *Summ. Theol.*, II p., Quæst. 46, a. 6.

La douleur est d'autant plus grande qu'elle tombe sur un sujet plus parfait, dont les perceptions sont plus promptes, plus développées, plus délicates. La pierre rend, sous les coups de l'artiste qui la travaille, un son mat et sec, ses éclats volent à droite et à gauche, mais il n'est, en sa froide substance, aucun fil conducteur des sensations, aucun centre où elles se recueillent. L'arbre pleure sous la serpe du jardinier qui abat ses rameaux, sous la hache du bûcheron qui entaille son tronc robuste ; mais il ne sent pas la douleur, diffuse et égarée dans son organisme imparfait. L'animal gémit et se plaint quand on le blesse ; mais son âme corruptible, tout à la sensation présente, ne sait pas unir, par une comparaison qui les rend plus vives et plus profondes, les impressions de la souffrance. L'homme, au contraire, centralisant avec une rare perfection toutes les sensations dans son organisme délicat, compare par la pensée les trois temps, le passé, le présent et l'avenir ; ce qu'il a souffert, ce qu'il souffre, ce qu'il va souffrir, et tout se concentrant en un unique instant augmente sa douleur. Enfin, parmi les hommes, ceux-là souffrent da-

vantage dont la nature vivace et généreuse résiste avec plus d'énergie aux envahissements du mal.

Or, Messieurs, rien de plus parfaitement ordonné et complexionné que le corps de Jésus-Christ formé par le plus grand des miracles[1]. Tous les organes y étaient pleins de vie, et la mort n'y pouvait entrer qu'en se faisant précéder par les plus formidables douleurs. Il en était de même de son âme, qui saisissait avec une efficacité surhumaine tout ce qui pouvait l'attrister. Dans une peine, une seule chose nous frappe ; nous n'avons pas d'un seul coup la perception de tout ce qui blesse une âme ; les plus clairvoyants sont les plus ingénieux à se tourmenter. Mais quelle âme fut plus clairvoyante que celle du Sauveur? Inondée de lumières, elle voyait prophétiquement les maux qui l'attendaient, et les souffrait tous ensemble, à mesure que chacun se faisait sentir. Les pé-

1. Christus secundum corpus erat optime complexionatus, cum corpus ejus fuerit formatum miraculose per operationem Spiritus Sancti : sicut et alia quæ per miracula facta sunt, fuerunt aliis potiora... et ideo in eo maxime viguit sensus tactus ex cujus perceptione sequitur dolor, (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 46, a. 6.)

chés du monde, cause de ces maux, lui apparaissaient innombrables et hideux, ajoutant comme une amertume infinie à chaque peine qu'ils avaient méritée[1].

Ainsi préparé par sa perfection même à d'inénarrables excès de douleurs, Jésus-Christ, par un acte souverain de sa puissance, dégage la souffrance de tout ce qui serait propre à l'adoucir. Il en fait une souffrance pure. La grandeur des maux qu'endure le Christ, dit l'angélique docteur, est due à la pureté, ou, pour mieux dire, à l'isolement de la souffrance dans la souffrance même. Chez les autres patients, la tristesse intérieure, la douleur extérieure même, sont mitigées par quelques considérations de la raison, par quelque dérivation ou redondance des puissances supérieures vers les inférieures. Le faisceau de forces humaines

1. Anima etiam secundum vires interiores efficacissime apprehendit omnes causas tristitiæ.... Doloris autem interioris causa fuit, primo quidem omnia peccata humani generis pro quibus (Christus) satisfaciebat patiendo ; secundo, specialiter casus Judæorum et aliorum in ejus morte delinquentium et præcipue discipulorum, qui scandalum passi sunt in Christi passione : tertio etiam amissio vitæ corporalis quæ naturaliter est horribilis naturæ humanæ. *(Ibid.)*

se resserre, pour lutter avec quelque avantage contre l'agression qui menace de disperser les éléments de notre nature. En Jésus-Christ, rien de pareil. Il ne veut pas que la vision qui béatifie sa sainte âme étende ses effets au delà des hauteurs où contemple l'intelligence. Par un prodige sans exemple, il fait comme un partage de ses puissances, arrêtant en chemin les communications des régions calmes et sereines où se déversent la lumière, la paix et la félicité. Semblable à ces montagnes altières dont les sommets se baignent dans l'azur du ciel et reçoivent en plein les chauds rayons du soleil, pendant qu'à leur pied la vallée tourmentée retentit des clameurs de la tempête qui dévaste les forêts et les champs, la grande nature du Christ, tout à la joie de posséder Dieu sur les cimes tranquilles et immuables où il se révèle, abandonne à elle-même la région mobile et impressionnable des passions et des sensations. Là, toutes les puissances inférieures se meuvent dans un triste et sombre isolement, Jésus les laisse faire et souffrir ce qui leur est propre, sans mélange, sans adoucissement, sans autre soutien que celui de la volonté toute-puis-

sante qui veille constamment à la rectitude de ses actes. *Unicuique virium permisit agere quod est proprium*[1].

Il y a plus, Messieurs ; non seulement le Christ souffrant ne cherche pas de dérivatif aux maux qu'il endure, mais il s'applique à produire et amasser en son âme et en son corps la somme de douleurs proportionnée à la grandeur de l'œuvre qu'il veut accomplir. Nous luttons contre la souffrance. Jésus s'abandonne à elle, et l'aide de son pouvoir infini dans ses plus grands excès[2].

Ah ! Messieurs, si, malgré les considérations que vous venez d'entendre, vous étiez tentés de croire encore que Jésus-Christ, à cause de

1. Magnitudo doloris Christi patientis potest considerari ex doloris et tristitiæ puritate. Nam in aliis patientibus mitigatur tristitia interior, et etiam dolor exterior ex aliqua consideratione rationis, per quamdam derivationem, seu redundantiam a superioribus viribus ad inferiores : quod in Christo patiente non fuit quia unicuique virium permisit agere quod est proprium. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 46, a. 6.)

Cf. *ibid.*, a. 8. *Utrum tota anima Christi in passione frueretur fruitione beata ?*

2. Tantam quantitatem doloris (Christus) assumpsit, quæ esset proportionata magnitudini fructus qui inde sequebatur. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 46, a. 6.)

sa sublime perfection, a moins souffert que nous, prêtez l'oreille aux oracles terribles de ceux qui ont décrit à l'avance sa douloureuse passion.

Ils l'ont comparé à un abîme où se précipitent tous les torrents. *Intraverunt aquæ usque ad animam meam*[1]. Les eaux amères de la douleur sont entrées dans l'âme du Sauveur ; elle en est remplie. *Repleta est malis anima mea*[2]. Non d'une seule douleur, d'une de ces douleurs qui suffiraient pour briser le vase fragile et trop étroit de nos natures amoindries, mais de tous les maux. Les gentils et les Juifs, les princes et le peuple, les maîtres et les valets, et jusqu'à ses familiers et ses amis, tous conspirent contre lui, tous le trahissent, le renoncent, l'abandonnent, le méprisent, l'injurient, le persécutent. Il souffre dans son honneur outragé ; dans sa gloire tournée en dérision ; il souffre dans son âme par la tristesse, l'épouvante, l'ennui, le dégoût. Il souffre dans tout son corps ; sa face auguste est souffletée, sa tête est couronnée d'épines, ses pieds et ses mains sont percés de clous, sa

1. Psalm. LXVIII.
2. Psalm. LXXXCVII.

chair est déchirée par les verges, ses membres sont violemment tendus sur l'arbre d'infamie, sa bouche desséchée est abreuvée de fiel, ses oreilles n'entendent que des blasphèmes, ses yeux ne rencontrent que le visage irrité de ses ennemis ou les larmes de ceux qu'il aime ; et quand d'un regard mourant il cherche une consolation dans les cieux, un nuage passe et lui dérobe ce suprême adoucissement. Il souffre tous les maux : *Repleta est malis anima mea*[1].

Vous avez vu, Messieurs, ces gouffres immenses où tombent les eaux d'une chaîne de montagnes, et avec les eaux, les terres éboulées, les rochers arrachés, les arbres déracinés, les animaux surpris, mille et mille débris sans nom et sans aspect ; vous les avez vus, et, à mesure que la tempête les remplissait, leurs parois ébranlées frémir sans se rompre, et leurs insondables profondeurs tout engloutir sans déborder : voilà l'âme du Sauveur. Les torrents de la douleur sont tombés de tous côtés dans ses profondeurs sacrées. *Intraverunt aquæ usque ad animam meam.*

1. Cf. *Summ. Theol.*, III p., quæst. 46, a. 5.

Mais écoutez encore : l'Homme-Dieu est le portefaix de l'humanité : *Dolores nostros ipse portavit*[1]. Dieu l'ayant chargé de toutes nos iniquités, il en subit le châtiment. Il s'en va courbé sous les peines qu'ont méritées les pécheurs, depuis qu'il y a des pécheurs. Imaginez un géant miséricordieux, traversant tous les lieux où les coupables sont tourmentés par la justice, recevant sur son robuste corps les coups et les plaies destinés à chaque criminel, portant les cangues, les chevalets, les potences, les roues, les chaînes de cette multitude de réprouvés qu'il vient d'arracher aux supplices ; c'est lui. — Il porte les douleurs de tous les temps, de tous les lieux, de tous les hommes : *Dolores nostros ipse portavit.*

C'est lui encore, le grand lépreux que voyait Isaïe. Il n'a plus ni beauté, ni forme ; c'est à peine si l'on ose le regarder. Méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs et savant dans la peine, son visage est tellement défiguré qu'on ne sait plus quel nom lui donner ; on dirait que Dieu ne veut plus de lui ; il l'humilie, il le

1. Isaï, cap. LIII, 4.

frappe, il le blesse, il le brise. Va, pauvre lépreux, rendez-vous de toutes les hontes et de toutes les plaies, va, sois banni de la terre des vivants[1].

C'est lui encore, ce misérable abandonné qui crie du lieu funeste où Dieu l'a couché à terre pour le broyer « O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! *O vos omnes qui transitis per viam, venite et videte si est dolor sicut dolor meus*[2]. »

Non, mon Jésus, non, aucune douleur n'égale la vôtre. Nos petites vies ne sont que des ruisseaux agités par des orages, dont la miséricorde divine veut bien tempérer la rigueur. Votre vie, à vous, est un océan dont on n'aperçoit pas les rivages, et votre brisement est grand, grand comme le brisement des flots de la mer. *Magna velut mare contritio tua*[3]. Je vois d'ici ces

1. Vidimus eum et non erat aspectus,... despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum... et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo et humiliatum... vulneratus est... attritus est... quia abscissus est de terra viventium. (Isaï., LIII, 2-8.)

2. Thren., cap. I, 12.

3. Ibid., cap. II, 13.

montagnes sans fondements, soulevées par l'aquilon féroce, grandir et s'écrouler d'une minute à l'autre. Je vois ces vagues furieuses épaulées par la tempête, accourir comme des troupeaux de géants, briser leur humide poitrine sur les rochers du rivage, vomir des flots d'écume et s'en retourner au large pour respirer et demander aux vents de nouvelles forces. Troubles affreux et grandioses, vous méritez d'être l'image de l'Homme-Dieu, et le prophète a bien dit : « Sa douleur est grande, grande comme le brisement des flots : *Magna velut mare contritio tua.* »

Mais, ô tempêtes, vous n'êtes qu'une image ; la réalité vous surpasse ! Il y a dans les souffrances de Jésus-Christ un excès que peuvent seuls comprendre ceux qui sont entrés dans les secrets de Dieu. Moïse et Élie, pendant la transfiguration, rappelaient cet excès au Sauveur lui-même, comme pour l'empêcher de s'oublier dans la gloire[1]. Cet excès, je ne puis l'exprimer que par les paroles d'un saint : « Les souf-

1. Moïses et Elias dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem. (Luc, cap. IX, 31.)

frances du Christ sont si réelles et si grandes que la somme de tous les maux endurés par les humains ne peut en donner une idée. Si toutes les maladies et toutes les tortures de ce monde prenaient rendez-vous dans le corps d'un seul homme, et qu'un seul homme pût les supporter, en comparaison de ce que Jésus a souffert pour nous, en une seule heure, ce serait peu ou rien. *Parum esset aut nihil*[1].

Voilà, Messieurs, toute la vérité sur les infirmités du Sauveur. Au premier abord, elles semblent jeter un nuage sur sa perfection. Mais si l'on considère avec quel soin délicat elles sont dégagées de tout ce qui est vil et honteux ; comment Jésus-Christ, loin de les subir à notre manière, en demeure le maître et le régulateur, n'en recevant aucune atteinte imprévue ; les isolant des puissances béatifiées de son âme ; en exagérant, à son gré, les conséquences, il faut confesser, avec Bossuet, « que l'économie en est si sage, la dispensation si prudente, que toutes choses sont tellement ménagées, que la perfection paraît tout entière,

1. Saint Edmond.

et l'infirmité tout entière ; enfin, que tout cela est admirable[1]. »

C'est un contraste ; mais les contrastes ont leur splendeur, celui-là est particulièrement remarquable. Il ne constitue pas la perfection définitive de l'Homme-Dieu, mais il la prépare ; car le Christ s'élève, par les touchantes faiblesses de sa nature humaine, au comble de la grandeur et de la beauté. C'est ce que nous allons voir en examinant cette seconde question : Pourquoi le Christ a-t-il pris nos infirmités ?

II

Nous ne devons point juger des choses par leur apparence, mais par leur destination ; ce qui séduit le regard ne vaut pas ce qui satisfait l'esprit et le cœur à la recherche de la perfection. — Un Christ éblouissant, qui se présenterait à nous affranchi, dès les premiers jours de sa vie, de toutes les misères humaines, s'accommoderait peut-être mieux qu'un Christ

1. Premier sermon sur la *Nativité de Notre-Seigneur*, 2e partie.

humilié, infirme et souffrant, à notre manière de concevoir la grandeur et la gloire ; mais Dieu a d'autres idées que les nôtres ; qu'il nous les fasse goûter, ce qui nous semblait une tache deviendra une harmonie et une beauté. — Or, Messieurs, il s'agit de goûter présentement les idées divines. Si donc il vous reste quelque répugnance à l'endroit des infirmités du Sauveur, malgré le soin que nous avons pris d'en déterminer la nature, oubliez ce qui vous offense en elles, pour ne considérer que leur destination ; et à ce propos, écoutez d'abord la belle et forte doctrine du grand apôtre :

« Le Christ, dit-il, s'est anéanti jusqu'à prendre la forme des esclaves du péché[1]. Dans cet état il a regardé le ciel, et, pénétré de respect pour la majesté qui y réside et pour la sainte justice qui demande à la terre des expiations, il s'est livré à Dieu comme oblation et hostie en odeur de suavité[2]. Dieu le condamne à mort, il obéit jusqu'à la croix, afin de

1. Exinanivit semetipsum formam servi accipiens. (Philip., cap. II, 7.)

2. Tradidit semetipsum... oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. (Ephes., cap. V, 2.)

restituer au maître de la vie l'honneur que le péché lui enlève[1]. Toute notre nature est en lui, avec les défaillances qu'elle doit à la prévarication du père de la famille dans laquelle il est entré. Il l'a prise ainsi parce qu'il veut nous montrer, jusqu'à la dernière évidence, qu'il est bien notre frère ; parce qu'il veut éprouver, en son cœur généreux, tous les attendrissements de la miséricorde ; parce que son amour le presse de se substituer à l'humanité, afin de la sauver de la colère divine[2]. Il souffre, et ses souffrances lui donnent le pouvoir de nous secourir en nos infirmités, nos défaillances, nos épreuves et nos douleurs[3]. Sa passion pleine de mérites devient le principe de

1. Christus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (Philip., cap. II, 8.)

2. Quia ergo pueri communicaverunt carni et sanguini et ipse participavit eisdem... unde debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret et... repropitiaret delicta populi. (Heb., cap. II, 14, 17.)

Salvi erimus ab ira per ipsum. (Rom., cap. V, 9.)

3. Sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut non fatigemini animis vestris deficientes. (Heb., cap. XII, 3.)

In eo in quo passus est, ipse et tentatus, potens est eis qui tentantur auxiliari. (Ibid., cap. II, 18.)

sa gloire[1], et, par la mort qu'il endure, il écrase celui qui avait pris l'empire de la mort[2]. »

Quel riche enseignement, Messieurs ! A sa lumière, les dernières ombres, que nos explications théologiques laissaient planer encore sur les infirmités du Sauveur, s'évanouissent comme par enchantement. Ces infirmités nous apparaissent comme des puissances fécondes d'où va jaillir la suprême perfection ; car le Christ les a prises pour mieux honorer Dieu, pour mieux nous témoigner son amour, pour s'assurer à lui-même une plus grande gloire.

Revêtu d'une humanité glorieuse et impassible, le Verbe pouvait égaler ses hommages à la souveraine majesté du Créateur ; toutefois, il ne pouvait, en cet état, atteindre la dernière limite du religieux anéantissement par lequel la créature exprime sa dépendance. Dieu est tout, nous ne sommes rien devant lui ; voilà ce qu'il faut reconnaître, par des actes sacrés

1. Videmus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum. (Heb., cap. II, 9.)

2. Ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, id est diabolum. (*Ibid.*, 14.)

auxquels s'emploie la personne tout entière. L'humble conviction de notre néant, rendue sensible par les prostrations de notre corps, c'est déjà quelque chose ; mais il y a mieux. Par une admirable disposition de la Providence, qui sait faire concourir le mal à un plus grand bien, la souffrance et la mort, triste héritage du péché, sont devenues le langage le plus expressif et le plus éloquent de l'adoration. En effet, quoi de plus propre que le sacrifice de la vie, pour attester que Dieu est maître ? quoi de plus propre que l'anéantissement de ce qui est, pour exprimer notre néant ? Aussi, Messieurs, l'histoire religieuse de l'humanité pécheresse n'est-elle qu'un long et sanglant récit de destructions saintes, ayant pour but de rendre hommage à l'absolue souveraineté de Dieu, et de grandir en notre estime la majesté de son être nécessaire, sur les ruines de l'être communiqué. Ces destructions ont été prostituées à de fausses divinités ; mais le vrai Dieu les réclame. Israël, instruit par lui, employait la souffrance et la mort à ses adorations, et sur les cadavres, sur les cendres des victimes immolées, Jéhovah aimait à lui

rappeler sa grandeur et ses droits. « Je suis le maître, disait-il : *Ego dominus.* »

Oblation sainte consacrée à l'adoration, la vie était encore hostie, c'est-à-dire, Messieurs, que la victime vouée à la souffrance et à la mort représentait, sur les autels et les bûchers, un ennemi qui s'était révolté contre Dieu ; un ennemi qu'il fallait détruire pour apaiser la colère du Ciel et réconcilier avec lui le genre humain. Ce n'était pas seulement à titre de souveraine que la majesté divine se présentait à nous ; outragée par le péché, elle ordonnait à la justice de revendiquer ses droits à l'expiation. Sans expiation, pas d'adoration, car l'adoration était impure ; et, comme l'adoration, l'expiation demandait la souffrance et la mort, non plus pour exprimer l'humble et généreux anéantissement, mais le juste châtiment des forces profanées par l'iniquité. C'était la loi, comprise par la nature, proclamée par Dieu : « Sans l'effusion du sang, pas de pardon : *Sine sanguinis effusione non fit remissio peccatorum*[1]. »

Dans l'histoire grandiose des sacrifices, la

1. Heb., cap. IX, 22.

souffrance et la mort font donc entendre constamment ces deux cris : *Alleluia ! Miserere !* Cris impuissants dont Dieu ne se contentait pas, parce qu'il attendait une plus haute vie. — L'homme n'était pas atteint ; il humanisait, autant qu'il pouvait, les victimes, en les pénétrant, par des imprécations et par l'imposition des mains, des effluves de sa vie souillée ; mais cette vie était épargnée. Il est bien vrai qu'une fureur sacrée s'était emparée de la gentilité, et que, sur les autels des dieux féroces, on entendait gémir les enfants, les vierges, les prisonniers de guerre voués à l'holocauste. Crime inutile, car la fumée de l'holocauste faisait fausse route, et, du reste, l'homme flétri par le péché ne pouvait pas être l'oblation et l'hostie de suave odeur que revendiquaient la majesté et la justice du vrai Dieu.

Qui donc fera parler, à l'honneur de ces deux infinies perfections, la souffrance et la mort ? Qui chantera, par l'anéantissement et l'expiation, l'*alleluia* et le *miserere* du genre humain ? — Toi, Christ béni ; toi, dont le sacrifice va clore la longue période des religieux carnages. Entrant dans le monde, tu disais à ton Père :

« Dieu souverain, Dieu juste, vous n'êtes pas content des oblations et des hosties de l'humanité, c'est pourquoi vous m'avez approprié un corps. *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi*[1]. Si je voulais d'abord toute ma perfection, et j'aurais le droit de le vouloir, mon corps devrait être glorieux, impassible, immortel ; mais parce que je veux rendre à votre majesté sainte et à votre justice irritée le suprême honneur de la souffrance et de la mort, c'est un corps infirme que vous me donnez. Je l'accepte, prenez-moi, me voici : *Ecce venio*[2]. »

O grand maître de la vie, vous devez être satisfait, car voilà la plus belle des vies qui s'anéantit pour reconnaître votre souveraineté. O justice redoutable, vous n'avez plus rien à désirer, car voilà l'innocent qui immole, pour vous contenter, la chair de péché. Prenez ce qu'il vous faut dans son sacrifice : l'humiliation et l'opprobre pour expier notre orgueil ; l'obéissance pour expier nos révoltes ; le dépouillement et la nudité pour expier nos avidités cou-

1. Heb., cap. x, 5.
2. *Ibid.*, cap. x, 7.

pables ; les plaies et le sang pour expier nos criminelles voluptés. O infinité, soyez rassasiée, car, dans les souffrances et la mort qui vous rendent hommage, il y a plus que la beauté anéantie, plus que l'innocence immolée, il y a l'infinité d'un Dieu.

Infirme par respect pour l'honneur de Dieu, le Christ est encore infirme par amour pour nous.

L'amour recherche les rapprochements et l'intimité ; il abaisse sa grandeur avant de grandir ceux à qui il se donne. Afin de nous convaincre de la réalité des liens fraternels qui l'unissent à l'humanité, le Christ, au lieu de s'isoler dans l'inaltérable perfection d'une vie glorieuse, a voulu passer par tous les accidents de notre vie voyagère et fragile. Aurions-nous cru à la vérité de son incarnation, si sa chair, investie de privilèges surhumains, eût plané, en quelque sorte, entre le ciel et la terre, dédaigneuse de nos besoins, protestant contre nos misères ? Le souvenir des apparitions dont l'antiquité judaïque fut honorée n'eût-il pas réveillé cette religieuse terreur qui tenait l'homme à distance de la divinité ? Inquiets et tour-

mentés à la vue d'un état sans exemple, les témoins du grand mystère pouvaient se croire en présence d'un fantôme, ou du moins en présence d'une créature mystérieuse dont les approches sont interdites à de simples mortels. Quand Joseph apparut à ses frères, revêtu de la pourpre et entouré du faste des Pharaons, ce n'était pour eux qu'un noble et puissant étranger dont il fallait redouter les colères et adorer la majesté ; mais quand le fils de Jacob, se précipitant dans leurs bras, s'écria, les yeux en larmes et la poitrine gonflée de sanglots : — Je suis Joseph, Joseph votre frère, — ils reconnurent en lui leur sang. Ainsi, Messieurs, s'est faite la reconnaissance du Christ et de ses frères les humains. Infirme comme nous, Jésus s'est jeté dans nos bras, et, en entendant ses vagissements d'enfant, en baisant ses petites mains glacées par la froide nuit de sa nativité, en le voyant croître en âge, vivre comme un mortel, s'émouvoir, pleurer et souffrir, en contemplant ses blessures, son sang, sa chair inanimée, nous ne pouvions plus douter de la vérité du mystère qui avait mis un Dieu dans notre famille, et il nous était doux de dire à ce Dieu : Jésus,

bon Jésus, tu es notre frère bien-aimé, merci pour tes amoureux abaissements[1].

L'amour veut souffrir avec ceux qui souffrent, les consoler, les encourager, et, s'il est possible, les délivrer de leurs maux.

Il est le père de ces grandes et nobles douleurs dans lesquelles le cœur s'oublie lui-même, pour servir ceux qu'il aime, au prix des plus durs sacrifices. Blessures sacrées de l'amour, nous n'avons pas peur de vous montrer, car vous êtes notre gloire. N'est-ce pas ainsi que vous comprenez l'amour, Messieurs ? N'est-il pas vrai que vous croiriez ne pas aimer si vous n'étiez prêts au sacrifice ? N'est-il pas vrai qu'il y a des affections saintes auxquelles les souffrances sont douces ? N'est-il pas vrai qu'il est au monde des êtres bien-aimés pour lesquels nous donnerions

1. Conveniens fuit corpus assumptum a Filio Dei humanis infirmitatibus et defectibus subjacere : ... propter fidem incarnationis adstruendam. Cum enim natura humana non aliter esset nota hominibus, nisi prout hujusmodi corporalibus defectibus subjacet, si sine his defectibus Filius Dei humanam naturam assumpsisset, videretur non fuisse verus homo, nec veram carnem habuisse sed phantasticam, ut manichæi posuerunt. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 14, a. 1.)

mille fois notre vie, si cette vie pouvait sauver la leur ? J'ai eu sous les yeux ces spectacles consolants ; ils m'ont empêché de désespérer de l'humanité, où l'égoïsme a tant d'empire. J'ai vu des enfants, aux heures où la joie est si bonne et si saine, et, il faut le dire, si naturelle, s'épuiser par les plus rudes labeurs, braver les humiliations, remplir leur vie toute jeune de mille tribulations, veilles, fatigues, angoisses, accablements, pour soutenir, — quoi donc ? — des ruines, que la mort allait bientôt faire disparaître ; de vieux parents auxquels leur cœur s'était attaché, plus fortement que le lierre robuste aux vieux murs qui ont appuyé jadis sa frêle tige, et dont il arrête aujourd'hui la décrépitude. J'ai vu des mères oublier le monde entier, et user leurs forces près du berceau de leurs enfants. J'ai vu des hommes recevoir, en leur âme tendre et généreuse, le retentissement de tous les maux qui visitaient le foyer domestique, aller au-devant des catastrophes pour en soutenir tout seuls le choc terrible ; véritables martyrs de l'amour qu'ils portaient à tous. — Ces spectacles sont beaux ; cependant il est facile de les comprendre. Il y a dans les existences

chères de la famille des charmes touchants qui séduisent le cœur. Mais pour de misérables étrangers, pour des ennemis, aurions-nous le courage de nous dévouer ainsi ? Et pourtant, voilà les hommes que le Christ a aimés. Qu'est-ce qui pouvait le séduire en nous ? Adorable mystère ! C'était précisément la profondeur de notre infortune, l'excès de notre misère. Il nous a aimés comme on aime des ruines et des chefs-d'œuvre brisés. — Assis près des ruines, nous laissons errer nos tristes regards sur les débris de ce qui fut jadis une merveille ; nous pleurons le passé et nous rêvons. Nous rêvons du temps où ces palais dévastés, ces temples couchés à terre étaient encore debout ; nous les restaurons par la pensée ; nous faisons revivre dans notre imagination leur antique splendeur. Mais, hélas ! nos illusions, notre poésie, nos larmes ne peuvent rien pour ces restes déshonorés. Plus puissant que nous ne sommes, près des grandes et sublimes beautés que le temps a détruites, Jésus ayant aimé en nous sa chère image déshonorée par le péché, a voulu la restaurer.

Assurément il eût pu, du haut d'une vie

majestueuse et tranquille, laisser tomber sur nos âmes pécheresses des paroles de pardon, et contenter ainsi l'auguste perfection qui le porte à guérir la misère et à restaurer les ruines spirituelles ; mais sa miséricorde eût été moins complète, son pardon, moins honorable pour Dieu, nous eût été moins cher et moins salutaire, et lui-même nous eût paru moins aimable. Un Christ infirme nous fait mieux voir l'amour compatissant de notre Dieu. Il ne se contente pas de cette volonté généreuse et toute-puissante qui se met à la poursuite du mal, afin de le chasser des lieux qu'il a envahis et profanés ; il veut éprouver, dans un cœur sensible, le douloureux attendrissement que nous éprouvons nous-mêmes en présence de la misère. Il veut souffrir du péché comme s'il était pécheur lui-même. Sa tristesse, sa terreur et ses larmes ne nous disent-elles pas : — Je vous aime, — bien plus qu'un froid et solennel acquittement ? Amour ! amour ! Ce mot si doux, je le vois écrit sur chacune des plaies de mon Sauveur. Puisque l'expiation du péché était décrétée par la justice divine, c'était l'homme qui devait passer par les verges, être

saturé d'opprobres, couronné d'épines, condamné à mort et expirer sur un gibet. Mais non ; le Christ infirme a fait pour lui ce que ne pouvait pas faire un Christ glorieux ; il a pris la place du genre humain et a reçu tous les coups que la colère de Dieu destinait aux pécheurs. Nous aurions pu croire que le pardon nous était dû, s'il n'eût été si chèrement acheté. Mais maintenant, comment n'en pas comprendre tout le prix ? Comment ne pas haïr souverainement le péché, qui se traduit par les souffrances et la mort de l'innocente victime, que l'amour a substituée aux coupables dans l'expiation[1] ?

Amour du Christ, je te vois encore dans la suprême efficacité de ses douleurs. Les suites du péché demeurent dans la nature qu'il a déshonorée. Toujours languissante et blessée, elle se traîne péniblement sur des chemins âpres et perfides, où mille maux viennent l'assaillir. — Il faut souffrir. — Mais comment

1. Ad hoc Filius Dei carne assumpta venit in mundum, ut pro peccato humani generis satisfaceret. Unus autem pro peccato alterius satisfacit dum pœnam, pro peccato alterius debitam, in se suscipit. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 14, a. 1.)

souffrir avec patience, si nous ne sommes encouragés et consolés ? Vous pouviez, Verbe incarné, vous approcher de nous avec la souveraine autorité d'un maître, nous expliquer le mystère de la douleur, nous en faire comprendre la dure nécessité, et relever notre courage par de magnifiques promesses ; mais votre chair impassible et immortelle n'eût-elle pas été comme une amère dérision de nos souffrances et de notre mortalité, et n'aurions-nous pas répondu à vos tendres encouragements par ce cri de notre impatience : Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que la douleur ? En prenant nos infirmités vous nous fermez la bouche, car vous avez sur nous l'autorité d'une sanglante expérience. Il ne nous reste plus qu'à suivre votre exemple et à marcher sur vos traces[1].

Viennent la tribulation, la tristesse, l'angoisse, la persécution, les plaies de l'âme et du corps, nous dirons à notre nature impatiente et tourmentée : Courage, pauvre nature, courage ! Un Dieu a passé par là ; jamais tu ne souffriras ce qu'il a souffert. Tais-toi, car il

1. Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. (I Petr., cap. II, 21.)

s'est tu, comme une brebis que l'on mène à la mort, comme un agneau sous la main du tondeur[1] ; résigne-toi, car il a dit à son Père un amoureux *fiat ;* pardonne à ceux qui te font souffrir, car il a pardonné à ses bourreaux. Ah ! bien-aimé Sauveur, je comprends toute la profondeur de l'amour qui vous a porté à répudier la joie pour prendre nos infirmités ! Vous vouliez, comme l'a dit énergiquement votre apôtre, « emprunter à l'épreuve et à la souffrance l'irrésistible pouvoir de secourir ceux qui sont éprouvés et souffrants : *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari.* » En effet, votre exemple est pour ceux qui souffrent une consolation, un encouragement et un soutien[2]. Mais plus puissante encore est l'onction qui, de votre chair infirme et martyrisée, tombe sur tous nos maux. Inconcevable prodige ! Vous avez, en souffrant, transfiguré la douleur et fait passer

1. Tanquam ovis ad occisionem ductus est ; et sicut agnus coram tondente se, sine voce, sic non aperuit os suum. (Act., cap. VIII, 32.)

2. Christus defectus nostros suscepit propter exemplum patientiæ quod nobis exhibet, passiones et defectus humanos fortiter tolerando. (*Summ. Theol.*, III p., quæst. 14, 1.)

dans le cœur humain cet austère désir que vous exprimiez à vos disciples : « J'ai à être baptisé d'un baptême de sang, et que j'ai hâte de le voir s'accomplir : *Baptismo habeo baptizari et quomodo coarctor usquedum perficiatur.*[1] » La cruelle visiteuse que le genre humain a, pendant quatre mille ans, chargée de ses malédictions, a rencontré, depuis votre passion, non seulement des hôtes pacifiques, mais des amants passionnés, qui lui ont ouvert leurs bras et lui ont dit avec une joyeuse ivresse : Au nom du Christ infirme, souffrant, immolé, reste avec nous, reste, ô douleur ! Le monde t'a prise en horreur, mais nous voulons t'épouser ; car, fécondée par notre patience, tu enfanteras la gloire.

En effet, Messieurs, la gloire est un enfant de la douleur. Avant de récompenser dans les cieux nos vertus, elle suit ici-bas les phases héroïques de leur perfectionnement. « La vertu, dit l'Apôtre, se perfectionne dans l'infirmité : *Virtus in infirmitate perficitur*[2]. » C'est donc par intérêt pour sa propre gloire que Jésus a

1. Luc, cap. XII, 50.
2. II Cor., cap. XII, 9.

pris nos faiblesses et nos misères, au lieu de la perfection totale dont il aurait pu revêtir originellement sa nature humaine. Cette perfection totale, il la possède aujourd'hui, mais avec quel surcroît de splendeur !

En souffrant, il a appris à obéir[1] ; en obéissant, il a mérité d'être exalté et de porter un nom sublime devant lequel tout genou fléchit[2]. Sa gloire présente reçoit de ses douleurs un honneur qui eût manqué à sa perfection : l'honneur d'un mérite qui va jusqu'à l'excès. Le voilà, ce Christ infirme, couronné de gloire et d'honneur à cause de sa passion et de sa mort : *Videmus Jesum, propter passionem mortis, gloria et honore coronatum*[3] ! Au droit de la naissance, qu'il pouvait satisfaire, il a préféré le droit plus illustre de la conquête, afin d'embellir son corps sacré des stigmates auxquels on reconnaît sa vaillance autant que son amour.

1. Didicit ex iis quæ passus est obedientiam. (Heb., cap. v, 8.)

2. Christus factus est obediens usque ad mortem, propter quod Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen ; ut in nomine Jesu omne genu flectatur. (Phil., cap. II, 8.)

3. Heb., cap. II, 9.

Mais que dis-je ? Messieurs, plus profond était son dessein, plus admirable la destination de ses infirmités. Un ennemi orgueilleux triomphait sur les tombeaux du genre humain et se réjouissait de la mort comme de son chef-d'œuvre. Les os desséchés, l'aride poussière des générations moissonnées pendant plus de quarante siècles, c'était l'empire de Satan. S'il n'avait pu prendre toutes les âmes, il croyait tenir les corps dans une éternelle ruine. Père du mensonge, tu te mentais à toi-même. Ta superbe comptait sans les puissantes infirmités de ton vainqueur. Du joug même qui nous écrasait il s'est armé pour humilier ta force ; de la mort même il s'est servi pour triompher de la mort, sombre ministre de tes fureurs jalouses. Entends-tu la pierre de son sépulcre qui roule avec fracas, et la voix des anges qui chante sa résurrection, et l'humanité glorifiée du grand infirme qui jette à la face de la mort cette ironie sublime : « O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? *Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi est, mors, stimulus tuus ?* » C'en est fait de tes rêves orgueilleux et de tes prétentions tyranniques. La chair humi-

liée du Sauveur n'a point subi les derniers outrages de la mort ; elle l'a seulement goûtée, dit l'Apôtre[1], afin de devenir, par sa résurrection, le soleil radieux et fécond qui rassemblera un jour les éléments dispersés de nos corps. A ses appels, on verra germer la poussière des tombeaux, les os rejoindre les os, les chairs palpiter et revivre, et la grande armée des ressuscités entrer triomphante dans le royaume des cieux.

Voilà, Messieurs, la suprême destination des infirmités du Christ. Ne les considérez donc pas comme de pures imperfections, mais comme des puissances qui concourent à sa plus grande beauté. Saint Paul, après avoir raconté aux fidèles ses tribulations et ses souffrances, s'écriait : « C'est quand je suis infirme que je suis puissant : *Cum infirmor tunc potens sum*[2]. » Cette parole, il l'avait apprise de son maître Jésus-Christ, dont les infirmités sont puissantes pour honorer Dieu, puissantes pour nous prouver son amour, puissantes pour

1. Ut gratia Dei pro omnibus gustaret mortem. (Heb., cap. II, 9.)

2. II Cor., cap. XII, 11.

augmenter sa gloire, puissantes pour couronner sa perfection, puissantes pour nous faire voir en lui ce qu'une gloire précoce nous eût éternellement caché : les pieux attraits de la victime, les charmes de l'ami dévoué, la majesté du triomphateur.

O Christ infirme, sanglant et immolé, recevez l'hommage de notre profonde admiration, et daignez écouter notre humble prière ! Faites-nous comprendre la merveilleuse puissance de l'infirmité, afin que toute douleur de notre vie soit sanctifiée et transfigurée par vos propres douleurs. Faites de tous les chrétiens qui m'écoutent des hosties patientes et dévouées, dont les souffrances et la mort honorent la souveraine majesté de Dieu, vous rendent amour pour amour, et préparent ce poids immense de gloire que vous avez promis à nos passagères tribulations.

Ayez pitié du pauvre peuple, que des doctrines impies et immorales ont éloigné de vous, et qui, malgré les promesses menteuses dont on abuse pour surprendre sa naïve crédulité, souffre toujours, sans honneur et sans espoir. Montrez-lui que la puissance aveugle de ses

passions qu'on flatte, n'est profitable qu'à ceux qui l'exploitent. Approchez de ses yeux vos plaies glorifiées, et qu'il comprenne bien que, sans renoncer à des espérances légitimes pour cette terre, il peut, dès aujourd'hui, faire travailler à la perfection de ses vertus, à son éternelle félicité, la sainte puissance de ses douleurs, et s'écrier, comme l'Apôtre, comme vous, mon Jésus : *Cum infirmor tunc potens sum.*

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST

MESSEIGNEURS[1], MESSIEURS,

Les perfections que nous avons admirées dans la personne du Christ sont ordonnées aux offices qu'il doit remplir ; car ce n'est pas pour lui-même qu'il est venu en ce monde, mais pour nous et pour notre salut, comme le chantait, tout à l'heure, votre profession de foi : « *Propter nos homines et propter nostram salutem.* » Nous verrons, quand il sera temps, de quelle manière il a accompli et éternellement fixé l'œuvre de notre rédemption. Aujourd'hui, je veux compléter l'étude de ses perfections en vous parlant, non plus des mystères intimes de sa personne, mais de la plus auguste de ses relations.

Toutes les relations de l'Homme-Dieu se ré-

1. Mgr Richard, coadjuteur de Paris ; Mgr de Ségur, chanoine de Saint-Denis.

sument en ces quelques paroles de l'apôtre saint Paul : « Le Christ Jésus est l'unique médiateur de Dieu et des hommes : *Unus mediator Dei et hominum homo Christus Jesus*[1]. » — Entre le ciel irrité et le monde déshonoré, il fallait un religieux intermédiaire qui réconciliât, en sa personne, la suprême majesté de Dieu offensé et la bassesse de l'homme révolté : « *In se reconcilians ima summis.* » Tout Dieu ou tout homme, cet intermédiaire se confondait avec l'un des deux extrêmes, et ne pouvait pas les rejoindre ensemble. Homme-Dieu, il remplira l'abîme creusé, par le péché, entre le Créateur et la créature ; s'abaissant au-dessous de la divinité, par son humanité ; donnant à cette humanité une dignité immense de grâce et de gloire, qui l'isole du monde pécheur, et pouvant établir ainsi, au dedans de lui-même, le double courant qui emporte, d'en bas, nos actes religieux, et fait descendre, d'en haut, les dons divins[2].

1. I Tim., cap. II, 5.

2. Est de ratione medii quod distet ab utroque extremorum : conjungit autem mediator per hoc, quod ea quæ unius sunt defert ad alterum. Neutrum autem horum potest con-

Tel est, d'après l'enseignement de nos pères dans la foi, notre médiateur Jésus-Christ. Il se place, disent-ils, entre Dieu et l'homme, en mariant dans sa personne l'humanité à la divinité[1]. — Parent de ceux qu'il veut unir, il établit entre eux la concorde et l'amitié[2]. — Semblable à l'ami bienveillant, qui étend ses deux bras pour rapprocher deux ennemis dans un commun embrassement[3]; voulant

venire Christo, secundum quod Deus, sed solum secundum quod homo. Nam secundum quod Deus, non differt a Patre et Spiritu Sancto in natura et potestate dominii. Nec etiam Pater et Spiritus Sanctus aliquid habent quod non sit Filii : ut sic possit id quod est Patris vel Spiritus Sancti quasi quod est aliorum ad alios deferre. Sed utrumque convenit ei, in quantum est homo : quia secundum quod est homo, distat et a Deo in natura, et ab hominibus in dignitate et gratiæ et gloriæ. In quantum etiam est homo, convenit ei conjungere homines Deo, præcepta et dona Dei hominibus exhibendo, et pro hominibus Deo satisfaciendo et interpellando. (*Summ. theol.*, III P., Quæst. 26, a. 2.)

1. Γινεται μεσίτης ἅπαξ ὁ κυριος, θεοῦ, καὶ ἀνθρώηον, συνάπτων τὸν ἄνθρωπον δί ἑαυτοῦ τῇ θεότητι (Greg. Nys., Lib. I, *Contra Eunom.*)

2. Ἔδει γάρ τόν μεσίτην θεοῦ τε καὶ ἀνθρώπων διὰ τῆς ἰδίας πρὸς ἑκατέρος οἰκειότητος, εἰς φιλίαν, καὶ ὁμόνοιαν τοὺς ἀμφοτέρους συναγαγεῖν (Iren., Lib. III, cap. xx, *apud Theodoret.*, dial. II.)

3. Καὶ καθάπερ τις ἐν μεταιχμίῳ οτὰς δύο τινῶν ἀλλήλων

réconcilier les injustes avec le grand juste, les mortels avec l'immortel, il emprunte quelque chose aux injustes et aux mortels, il garde ce qu'il a de commun avec le juste et l'immortel ; il garde la justice, il prend la mortalité, il renverse, ainsi, l'odieux rempart de nos péchés[1].

Ce médiateur avait été rêvé par les peuples antiques, dont je vous racontais naguères les religieuses aspirations ; mais l'erreur avait altéré sa pure physionomie ; aujourd'hui il nous apparaît tel que la miséricorde de Dieu l'a fait, avec toutes les perfections de sa personne et de ses relations.

Rendons un dernier hommage à ces perfections, Messieurs, en étudiant un office du

διεστηκότων, ἀμφοτέρας ἁπλώσας τὰς χεῖρας, ἑκατέρωθεν λαβὼν συνάψειν. οὕτω καὶ αὐτός ἐποίησε,....συνάπτων τὴν θείαν φύσιν τῇ ἀνθρωπίνῃ, τὰ αὐτοῦ τοῖς ἡμετέροις. (S. J. Chrysost. *apud Theodoret.*, dial. II.)

1. Ut mediator esset inter Deum et homines, inter justum et injustos, inter immortalem et mortales, assumpsit aliquid ab injustis et mortalibus, servans aliquid cum justo et immortali. Cum justo enim et immortali servans justitiam, ab injustis et mortalibus assumens mortalitatem, factus est in medio reconciliator, dejiciens murum peccatorum nostrorum. (S. Aug., serm. 120. *De diversis.*)

Christ, dans lequel sa médiation s'exerce avec le plus d'éclat et de majesté : le sacerdoce. Jésus est prêtre ; il est le prêtre par excellence. Voilà les deux affirmations que je me propose de justifier.

I

De tous les offices que l'homme est appelé à remplir, il n'en est aucun que l'on puisse comparer au sacerdoce. La majesté royale, elle-même, est obligée de s'incliner devant la majesté du prêtre. Le roi trône au sommet des sociétés humaines ; mais, là même où son autorité est plus absolue, elle ne s'exerce que dans un ordre subalterne et au profit d'intérêts que mesure le temps. Le prêtre va plus haut ; il atteint, par son ministère, l'ordre divin lui-même et pénètre jusque dans l'éternité. On pourrait dire du roi : le roi est pris parmi les hommes et établi pour les hommes, en ce qui est de l'homme ; mais « le prêtre, dit l'Apôtre, est pris parmi les hommes et établi pour les hommes, en ce qui est de Dieu : *Omnis pontifex, ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur, in his quæ sunt ad*

Deum[1]. » En lui, le peuple s'incarne, afin de se rapprocher de Dieu ; en lui, la société religieuse concentre ses supplications et ses vœux, pour les faire monter tous ensemble vers le ciel ; en lui s'imprime, plus expressive, plus vivante et plus auguste qu'en toute autorité de la terre, l'image de la divinité ; vers lui convergent les bénédictions et les dons célestes qu'il doit répandre sur le monde. Il parle et agit au nom des hommes ; il parle et agit au nom de Dieu ; il est l'homme public par excellence, l'être sacré. Son nom exprime ce qu'il est et ce qu'il fait. On l'appelle pontife, *pontifex*, parce que son ministère est, entre la créature et le Créateur, comme un pont également ouvert au passage des actes religieux et des bienfaits par lesquels ils communiquent entre eux. On l'appelle donateur des choses sacrées : *Sacerdos quasi sacra dans*, parce qu'il donne à Dieu les choses sacrées de l'humanité, à l'humanité les choses sacrées de Dieu[2].

1. Heb., cap. v, 1.

2. Proprie officium sacerdotis est esse mediatorem inter Deum et populum : in quantum scilicet divina populo tradit (unde dicitur sacerdos, quasi *sacra dans*), secun-

Cette haute et grandiose idée du sacerdoce n'est pas une nouveauté, Messieurs ; on la rencontre aux origines des sociétés, et dans l'histoire de tous les grands peuples. Le père, auteur de la vie, fut d'abord investi de la dignité sacerdotale. Tout ensemble roi et pontife, il présidait aux choses profanes et aux choses sacrées. Sa douce et vénérable majesté gouvernait souverainement les intérêts temporels de la famille patriarcale, et s'entremettait pour elle auprès du Père suprême, dont il fallait adorer les perfections, reconnaître les bienfaits, obtenir les bénédictions et apaiser les saintes colères. La tente voyageuse et la pierre du chemin étaient le temple et l'autel où ce pontife primitif sacrifiait, au nom de ses enfants et de ses serviteurs.

Mais les familles grandissantes devinrent des nations. C'était trop, pour un seul homme, de porter le poids de deux pouvoirs. Le sacerdoce et la royauté se séparèrent ; l'un toujours plus

dum illud (Malach. II), « *Legem requirent ex ore ejus* », scilicet sacerdotis : et iterum, in quantum preces populi Deo offert, et pro eorum peccatis Deo aliqualiter satisfacit. (*Summ. theol.*, III P., Quæst. 22, a. 1.)

grand et plus saint que l'autre dans l'estime des peuples. Le roi personnifiait la puissance et la gloire humaines ; le prêtre personnifiait la plus sublime des idées, l'idée de Dieu, le plus noble des sentiments, le sentiment religieux. La vénération publique lui faisait une existence privilégiée, d'où l'on écartait les charges et les soins profanes, afin qu'il fût tout entier à ses fonctions sacrées. On attendait de lui la science des mystères et l'expression des volontés du ciel ; on lui confiait les messages de la terre. Désirs, humiliations, pieuses terreurs, il exprimait tout, par prières et par sacrifices. On admirait en lui l'abstinence des plaisirs chers aux peuples voluptueux, lorsqu'il devait s'approcher des autels. On le croyait tellement au-dessus des passions humaines, qu'on ne souffrait pas qu'il prît le deuil à la mort de ses proches, ni qu'il eût, comme le vulgaire, la faiblesse des larmes et des gémissements. « C'est la loi, disaient les anciens, que le prêtre soit plus haut de nature que le reste des hommes, et qu'il acquière comme un caractère divin, afin que, placé en qualité de médiateur sur les confins des deux mondes, il

apaise la divinité et la rende propice aux humains, et que ceux-ci reçoivent, par son ministère, les bienfaits que Dieu leur destine[1]. »

Assurément, Messieurs, cette idée du sacerdoce a fléchi, plus d'une fois, sous le poids des passions et de l'incrédulité. Des monarques corrompus ont avili la dignité du prêtre, en contentant l'ambition sacrilège d'unir, en leur personne, une double majesté ; les peuples, troublés par des railleurs impies, ont appris à moins respecter leurs médiateurs sacrés. Mais, ni les passions, ni l'incrédulité n'ont pu supprimer cet homme étrange, en qui s'incarne la religion des peuples. Il apparaît dans tous les temps ; même à l'heure où on le proscrit, il reste sous une autre forme. Nos pères ont vu s'asseoir sur les autels profanés des femmes impures, qui représentaient la divinité des temps modernes, la raison ; eh bien, à cette divinité d'un nouveau genre, il fallait des pon-

1. Βούγεται γὰρ αὐτὸν ὁ νόμος μείζονος μεμοιρᾶσθαι φύσεως, ἢ κατὰ ἄνθρωπον, ἐγγυτέρω προσιόντα τῆς θείας, μεθόριον, εἰ δεῖ τἀληθὲς λέγειν. ἀμφοῖν· ἵνα διὰ μέσου τινὸς, ἄνθρωποι μὲν ἱλάσκωνται θεόν· θεὸς δὲ τὰς χάριτας ἀνθρώποις ὑποδιακόνῳ τινὶ χρώμενος δρέγῃ, καὶ χορηγῇ. (Philo. Lib. II *de Monarchia.*)

tifes ; dans les sociétés ténébreuses, où l'on conspire, à la fois, contre la paix sociale et contre le règne de Dieu, une hiérarchie bizarre préside à de mystérieuses initiations ; et je ne doute pas que, si la matière, idole préparée dans les laboratoires de ces savants incomplets qui mutilent l'homme en lui interdisant la recherche des causes, vient à triompher pour un temps, elle ne trouve, en ses propres inventeurs, des ministres tout prêts à pontifier en son honneur. Tant il est vrai qu'on n'étouffe pas les profonds instincts de la nature, et que prétendre détruire les institutions divines qui répondent à ces instincts, c'est se condamner fatalement à de honteuses et ridicules parodies.

N'en doutez pas, Messieurs, le sacerdoce a été institué par Dieu lui-même, en vue du souverain prêtre qui devait clore, par une immolation parfaite, l'ère des sacrifices sanglants. Je ne chercherai pas l'origine de cette institution dans les traditions des peuples qui ont prostitué leur culte à de fausses divinités ; j'ai assez de voir la main du vrai Dieu empreinte sur le plus beau et le plus pur des sacerdoces de l'antiquité, le sacerdoce judaïque. Permettez-moi

de le décrire rapidement, car tout y était figuratif.

Lorsque Israël voyageait encore, le tabernacle se dressait au milieu de ses tentes. C'était là que Jéhovah rendait ses oracles, là qu'il recevait les hommages de son peuple. L'or, l'argent, l'airain, l'hyacinthe, la pourpre, l'écarlate, les fins tissus de lin, l'onyx et les pierres précieuses avaient été demandés par le Seigneur lui-même pour sa construction[1].

Il était isolé des tentes par un vaste parvis, et partagé en deux enceintes réservées : le sanctuaire et le Saint des saints. Dans le parvis s'élevait l'autel des holocaustes, sur lequel brûlait perpétuellement le feu sacré ; dans le sanctuaire étaient placés la table des pains qui figuraient les douze tribus s'offrant au Seigneur, le chandelier d'or, dont les lampes, toujours allumées sur sept branches mystérieuses, présageaient l'illumination spirituelle et l'harmonie des grâces que Dieu réservait au monde, l'autel des parfums, où l'on brûlait, soir et matin, l'encens dont la fumée symbolique emportait vers l'Éter-

1. Lev., cap. xv.

nel la prière des enfants de Jacob. Dans le Saint des saints reposait l'arche d'alliance, dépositaire des grands souvenirs, sur laquelle deux chérubins, aux ailes déployées, supportaient le propitiatoire, table d'or où Jéhovah daignait descendre, pour habiter avec son peuple et lui communiquer ses ordres. Ce tabernacle mobile était déjà si beau que Balaam le saluait par des cris enthousiastes ; mais, plus tard, quand le pèlerinage d'Israël s'arrêta sur la terre promise, il se fixa lui-même et, plus vaste, plus grandiose, plus magnifique, devint une des merveilles du monde, le temple de Jérusalem.

A ce tabernacle, à ce temple, il fallait un sacerdoce. Qui prendra, parmi les hommes, ceux qui doivent être établis pour les hommes, en ce qui est de Dieu ? Dieu lui-même, Messieurs. Non seulement personne ne peut s'attribuer l'insigne honneur de servir d'intermédiaire entre le ciel et la terre, mais personne ne peut le donner ; il faut un appel divin[1]. Toute une tribu est séparée du reste du peuple, pour le service religieux. Elle n'est point sou-

1. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tamquam Aaron. (Heb., cap. v, 4.)

mise aux recensements généraux de la nation ; elle ne porte point les charges qui pèsent sur chaque citoyen ; mais elle est exclue du partage des terres et ne vit que des dons qui lui sont faits. Dans cette tribu, Dieu marque ses élus. « Prends Aaron ton frère et ses fils, dit-il à Moïse, retire-les du milieu des enfants d'Israël, afin qu'ils soient mes prêtres[1]. » Le sacerdoce est constitué. Sainte hiérarchie, protégée désormais, par le choix de Dieu, contre toute usurpation sacrilège. Malheur à ceux qui oseront convoiter son ministère ! La terre épouvantée s'ouvrira pour les engloutir, et le peuple tremblant mêlera à sa vénération pour les élus de Jéhovah le sinistre souvenir de Coré, de Dathan et d'Abiron.

Au-dessus des lévites, voici donc les prêtres. Dépositaires de la loi, ils en expliquent le sens et veillent, avec un soin jaloux, à la pureté de son interprétation. Ils reçoivent les offrandes du peuple, intercèdent pour lui, immolent les victimes, entretiennent le feu sacré et brûlent

1. Applica ad te Aaron fratrem tuum cum filiis suis de medio filiorum Israël, ut sacerdotio fungantur mihi. (Deut., cap. XXVIII, 1.)

les hosties. Pendant tout le temps de leurs fonctions, ils doivent se priver des douceurs de la famille, car ils appartiennent au Seigneur ; ce n'est qu'après s'être purifiés, et s'être revêtus de leurs ornements, qu'ils peuvent pénétrer dans le sanctuaire. Eux seuls ont droit d'entrée dans ce lieu réservé, où ils renouvellent les pains et veillent aux lumières symboliques du chandelier d'or ; mais ils s'arrêtent près de l'autel des parfums, sur le seuil du Saint des saints. Un voile ferme l'entrée de cette enceinte mystérieuse ; une seule main peut écarter ce voile, la main du grand-prêtre. Écoutez : un bruit harmonieux se fait entendre, — c'est lui. Les clochettes d'or suspendues à son vêtement annoncent son arrivée ; car il faut que les prêtres et le peuple soient avertis, afin de s'incliner devant ce suprême représentant de Dieu et des hommes. Qu'il est beau sous la pourpre, l'écarlate et l'or dont son éphod est tissu ! Comme il porte avec majesté, sur la poitrine, le rational aux pierres précieuses, où sont gravés les noms des douze tribus, où brillent ces mots, qui résument toute la révélation divine : *Doctrine et vérité ;* sur sa tête, le dia-

dème à la triple couronne, et le bandeau sacré sur lequel on lit : *Sanctum Domino :* la sainteté au Seigneur ! Lui seul fait brûler, sur l'autel des parfums, l'encens du soir et du matin ; lui seul, et une seule fois l'année, le jour des grandes expiations, franchit le seuil du Saint des saints, après s'être purifié dans le sang des victimes ; lui seul représente le peuple tout entier dans ses rapports avec le Très-Haut. « Il est, dit un auteur juif, comme le proche parent de toute la nation. Quand il adore, quand il immole, quand il demande la bénédiction du ciel, c'est pour ses frères et ses enfants. Tous les âges, toutes les conditions ne font, en lui, qu'un seul corps et entrent, par lui, en communion de la même paix et de la même loi[1]. » Il y a plus, ses vêtements symboliques représentent le monde. « Dieu veut qu'il en ait constamment l'image sous les yeux, et que cet éternel

1. Οὕτω τοῦ σύμπαντος ἔθνους συγγενὴς, καὶ ἀγχιστεὺς ὁ ἀρχιερεύς ἐστι,..... εὐχὰς δὲ, καὶ θυσίας τελῶν καθ' ἑκάστην ἡμέραν, καὶ τἀγάθ' αἰτούμενος· ὡς ὑτὲρ ἀδελφῶν, καὶ γονέων, καὶ τέκνων. ἵνα πᾶσ' ἡλικία, καὶ τὰ μέρη τοῦ ἔθνους, ὡς ἑνὸς σώματος, εἰς μίαν, καὶ τὴν αὐτὴν ἁρμόζηται κοινωνίαν, εἰρήνης, καὶ εὐνομίας ἐφιέμενα. (Philo., lib. *de Leg. special.*)

spectacle l'excite à grandir sa nature à la mesure de l'univers, afin que le monde entier participe aux mystères qu'il célèbre, et officie avec lui[1]. »

Telle est, Messieurs, la sainte hiérarchie du sacerdoce judaïque, institué par Dieu lui-même. Entre ses mains, le peuple vient présenter au Seigneur ses offrandes : le froment, l'huile, le vin, le sel, les parfums ; sous son couteau sacré, les victimes se multiplient : c'est l'holocauste qu'on réduit en cendres, pour protester du néant de la créature devant l'éternelle majesté de Jéhovah ; c'est l'hostie pacifique qui rend grâce au ciel pour les vœux accomplis ; c'est le sacrifice expiatoire qu'on offre pour les péchés. Tout est parlant dans les victimes de ce sacrifice ; leur nature, leur nombre, leur position sur l'autel, leur sang répandu, sont un langage muet que comprennent les pénitents et le sacrificateur.

1. Βούλεται γαρ τὸν ἀρχιερέα πρῶτον μὲν εἰκόνα τοῦ παντὸς ἔχειν ἐμφανὴ περὶ ἑαυτὸν· ἵν' ἐκ τῆς συνεχοῦς θέας ἄξιον παρέχῃ τὸν ἴδιον βίον τῆς τῶν ὅλων φύσεως. ἔπειτα, ὅπως ἐν ταῖς ἱερουργίαις συλλειτουργῇ πας ὁ κόσμος αὐτῷ. (Philo., Lib. II, *de Monarch.*)

Tous les jours sont propices à l'immolation ; mais, lorsque les trompettes d'argent annoncent les fêtes, le peuple, en foule, inonde les portiques du temple, écoute avec respect les chœurs des chanteurs, mêle ses adorations et ses vœux à la fumée de l'encens et des hosties, reçoit l'aspersion du sang, et revient à ses foyers joyeusement rempli des bénédictions de Jéhovah. On comprend ses tristesses et ses larmes, quand, exilé sur les rives des fleuves étrangers, il se rappelle son beau sacerdoce et ses fêtes ; sa joie et son triomphe, quand, de retour en sa patrie, il voit revivre, dans le temple restauré, les saintes pompes qu'il a tant pleurées.

Et, pourtant, Messieurs, tout cela n'est que figure et préparation. Un sacerdoce d'une médiation plus puissante doit remplacer la famille privilégiée, qui n'a été choisie que pour un temps. Les prophètes l'ont annoncé au monde ; il arrive juste au moment où des compétitions ambitieuses et vénales déshonorent l'œuvre de Dieu et de son serviteur Moïse. Israël, écoute la voix qui crie dans le désert ; c'est Jean le précurseur, l'enfant d'un de tes prêtres, prêtre lui-même par droit de nais-

sance, qui annonce au monde celui qui doit venir. « Je baptise dans l'eau, dit-il : *Ego autem baptizo aqua.* C'est le dernier acte du sacerdoce antique. Fils d'Aaron, à terre vos vêtements flottants et somptueux, devant la tunique de peaux de bêtes qui me couvre ; à terre l'éphod et le rational, devant ma ceinture agreste ; à terre vos tiares et vos turbans sacrés, devant ma tête nue ; à terre vos autels, devant la piscine où je baptise. Taisez-vous, n'étendez plus vos mains pour implorer et pour bénir ; j'ai dans la bouche la dernière parole, et entre les mains le dernier sacrement des siècles préparateurs : une seule parole, un seul sacrement ; car celui qui devait venir, celui dont vous n'êtes que la figure est arrivé. Rendez droite sa voie, c'est-à-dire disposez votre âme à recevoir sa parole bénie et à passer par sa toute-puissante médiation. Lavez-vous dans le baptême d'eau, c'est-à-dire préparez-vous, par la pénitence, à la grâce de régénération qu'il va donner lui-même. Voici le grand-prêtre du Seigneur, le prêtre éternel, et, avec lui, une nouvelle parole, un nouveau sacrifice, de nouveaux sacrements, un

nouveau sacerdoce. Vrai Melchisédech, je te salue, et, près de toi, je salue la génération sainte qui doit te représenter jusque dans les siècles des siècles. Je la vois dans toute la splendeur de son ministère, et je ne suis pas digne de délier le cordon de sa chaussure : *Non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti*[1]. »

Jean a vu l'Homme-Dieu, Messieurs, c'est-à-dire le prêtre suprême, en qui se consomment tous les sacerdoces. Jésus est prêtre ; jamais personne n'a mieux justifié que lui la définition de l'Apôtre : « Tout pontife, pris parmi les hommes, est établi pour les hommes, en ce qui est de Dieu : *Omnis Pontifex, ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur, in his quæ sunt ad Deum.* »

Le prendre dans le sein même de Dieu pour en faire un prêtre, c'était impossible. — Verbe immaculé, égal à son Père, il créait et faisait pleuvoir sur la création tous les dons. Nous pouvions recevoir de lui, mais il ne pouvait recevoir de nous rien qu'il pût transmettre à

1. Joan., cap. I, 27.

la divinité. Le double mouvement des choses sacrées ne devait s'accomplir en lui qu'autant que, placé dans le voisinage de notre nature, il s'en assimilait les actes. Il s'abaisse, il se fait chair ; dès lors, il nous appartient[1]. Sa nature humaine, ouverte par l'union hypostatique aux communications du monde incréé, s'ouvre d'elle-même aux communications du monde créé, et s'offre, par son exquise perfection, au choix de Dieu.

Dieu peut prendre le Verbe incarné pour son pontife ; mais l'a-t-il pris en effet ? — Écoutez, Messieurs, le chant du prophète : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite ; jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à te servir de marche-pied. L'Éternel va faire sortir de Sion le sceptre de ton autorité ; règne sur tous tes ennemis. Tu auras le commandement au jour de ta force, au milieu de la splendeur de tes saints ; car je t'ai engendré avant l'aurore[2]. »

Ainsi, Messieurs, pour établir la royale puis-

1 Ἀλλ' ὅτι λόγος ὢν δημιουργός ὕστερον πεποίηται ἀρχιερεύς, ἐνδυσάμενος σῶμα τὸ γενητὸν, καὶ ποιητόν (S. Athanas., *Orat.* III)

2. Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis ; donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.

sance de son fils Jésus, pour assurer sa domination sur tous ses ennemis, pour reconnaître son universel empire et proclamer son éternelle filiation, Dieu se contente d'affirmer : *Dixit Dominus :* le Seigneur a dit. Mais, quand il s'agit de lui conférer le sacerdoce, d'en faire le grand-prêtre de l'humanité, ce n'est plus assez d'une affirmation, il faut davantage. Que faut-il donc ? O mon Dieu ! est-ce qu'il y a quelque chose de plus grand et de plus sacré que votre parole ? Est-il besoin qu'elle soit accompagnée de foudres et d'éclairs ; que toutes les voix de la nature lui répondent en chœur ; que les vents gémissent, que l'Océan gronde, que le firmament s'ébranle, que les montagnes tressaillent et bondissent comme des béliers en fureur, et les collines comme des agneaux épouvantés ? Non, non, point de tout cela. Le Seigneur a dit : *Dixit Dominus.* Les bruits et les commotions du monde n'ajouteraient rien à la majestueuse solennité de sa parole. Il faut

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : Dominare in medio inimicorum tuorum. Tecum principium, in die virtutis tuæ, in splendoribus sanctorum ; ex utero ante luciferum genui te. (Psalm. CIX.)

qu'il tire de lui-même quelque chose de plus grand. Quoi donc ? Je ne vois plus rien que le serment. Mais, est-ce que Dieu va faire un serment ? Oui, Messieurs, le Seigneur a juré : *Juravit Dominus ;* il a juré, et il ne se repentira jamais de son serment : *Juravit et non pœnitebit eum ;* il a juré à toi, mon Jésus, à toi son fils, à toi frère de l'humanité, il a juré que tu serais prêtre pour toujours, toujours, toujours : *Tu es sacerdos in æternum*[1] ».

Jésus est prêtre en vertu du serment de Dieu. Vous comprenez, Messieurs, qu'un acte aussi solennel ne peut pas avoir pour but de conférer un titre purement honorifique. Le sacerdoce du Christ attire à lui toutes les choses sacrées. Il les reçoit de l'humanité pour les donner à Dieu ; il les reçoit de Dieu pour les donner à l'humanité ; il prie et il immole ; il bénit et il sanctifie. C'est assez qu'il ait pris notre nature, pour s'obliger à notre égard. Déjà, dans l'ombre de sa vie cachée, il envoie, à notre intention, des messages de paix vers le ciel. Sur le penchant des collines où il s'assied, pendant

1. Psalm. CIX.

les jours rapides de son apostolat, il dicte au genre humain la prière universelle qui résume tous les devoirs et tous les besoins ; il montre le chemin qu'elle doit prendre pour arriver à Dieu : ce chemin, c'est lui-même. Tous nos hommages et nos vœux doivent passer par son âme sacerdotale et être marqués de son nom, si nous voulons plaire à la majesté sainte du Dieu qui les attend, et émouvoir sa miséricordieuse bonté[1]. Écoutez-le, ce prêtre sublime. Avant de quitter la terre, il prie pour tous ceux que le Seigneur lui a donnés : « Père saint, dit-il, conserve-les en mon nom ; préserve-les du mal, sanctifie-les dans la vérité ; qu'ils soient entre eux une seule chose, comme tu es en moi, comme je suis en toi ; et qu'ils soient enfin une seule chose avec nous. Je veux qu'ils soient avec moi où je suis, afin qu'ils voient la gloire que tu m'as donnée[2]. » — Non seulement Dieu

1. Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (Joan., cap. XVI, 23.)

2. Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi... Rogo ut serves eos a malo... Sanctifica eos in veritate... Ut omnes unum sint. Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum ut videant claritatem meam quam dedisti mihi. (Joan., cap. XVII, 11-24.)

exauce les cris puissants qu'il fait entendre et les larmes qu'il répand, pendant les jours de sa chair[1], mais il se laisse fléchir encore par les constantes interpellations de ce pontife infatigable, qui remplit l'éternité de son intercession.

Orante accompli, Jésus est le sacrificateur parfait. Il lui faut un temple, c'est le monde ; un autel, c'est la croix ; une victime, c'est sa chair infirme, comme pénétrée de toutes les iniquités du genre humain ; un couteau qui immole, c'est sa propre volonté, humblement soumise aux éternels décrets de la providence ; un feu qui consume, c'est son ardent amour pour les hommes. En se livrant lui-même, comme une hostie sainte, il réjouit le cœur de Dieu, depuis longtemps dégoûté de l'odeur du sang des boucs et des génisses[2] ; il purifie le ciel et la terre[3] ; il réconcilie les pécheurs avec

1. Qui, in diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. (Heb., cap. v, 7.)

2. Tradidit semetipsum oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. (Ephes., cap. v, 2.)

3. Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt. (Colos., cap. I, 20.)

Dieu[1], et devient, pour tous ceux qui s'unissent d'un cœur soumis à son action sacerdotale, la cause du salut éternel[2]. Sa mort cruelle et sanglante ne se renouvelle pas, parce qu'il y met toute sa perfection ; mais, son ingénieuse bonté trouve le moyen de multiplier des millions de fois, sans douleur et sans effusion de sang, le sacrifice qu'il offre au Seigneur, afin de le consommer par l'union intime du genre humain et de la victime, tout en nous épargnant l'horreur de manger au naturel sa chair immolée.

Voilà, Messieurs, les choses sacrées qui, de l'humanité, vont à Dieu, par notre prêtre Jésus-Christ. Leur mouvement en appelle un autre ; les choses sacrées descendent de Dieu à l'humanité. C'est la vérité dégagée des ombres de l'ancienne alliance, enrichie de nouvelles révélations, brisant les entraves du privilège, pour se répandre sur l'univers entier ; c'est la loi d'amour bannissant les religieuses terreurs qui tenaient les peuples à distance, et convoquant

1. Complacuit per eum reconciliare omnia. (Colos., cap. I, 19.)
2. Factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ. (Heb., cap. V, 9.)

non plus quelques âmes d'élite, mais toutes les âmes à une perfection jusque-là sans exemple ; c'est le pardon assuré de toutes les iniquités ; c'est la grâce engendrant une race sainte, fortifiant les faibles, relevant les tombés, excitant les vaillants, consommant les parfaits, descendant jusqu'aux principes de la vie, pour les sanctifier et les épanouir en enfants de bénédiction ; c'est la vie même de Dieu pénétrant des signes infirmes, et s'insinuant dans les âmes avec une plénitude inaccoutumée ; c'est une immense effusion de grandeur, de noblesse, de secours, de bienfaits, de tendresses divines : Tout cela : *Per Jesum Christum Dominum nostrum*, par Jésus-Christ, notre Seigneur[1], en attendant l'entrée triomphale et la prise de possession du Saint des saints, pour ceux qui auront eu confiance en la vertu de son sang et l'efficacité de son ministère sacerdotal, qui nous a ouvert une voie nouvelle et vivante : « *Habentes fiduciam in introitu sanctorum in sanguine Christi, quam initiavit nobis viam novam et*

1. Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. (I Petr., cap. I, 4.)

viventem per velamen, id est carnem suam, et sacerdotem magnum super domum Dei[1]. » Ah ! l'Apôtre avait bien raison de s'écrier : « Nous l'avons, enfin, ce grand pontife de notre foi, Jésus, fils de Dieu[2]. — Regardez-le, et voyez comme il est fidèle, en ses sublimes fonctions, à celui qui l'a établi[3]. » Et, après lui, Tertullien, dans son énergique langage, appelle justement notre Jésus : « Le prêtre universel du Père : *Catholicum Patris sacerdotem*[4]. »

Mais, Messieurs, je ne puis pas me contenter de cette exposition sommaire d'un fait si important pour notre salut. Le progrès des considérations que vous venez d'entendre vous a fait passer de l'idée générale du sacerdoce, à son application dans le plus pur et le plus beau sacerdoce de l'antiquité ; de cette application transitoire, à une application définitive dans le sacerdoce du Christ ; maintenant, je dois vous expliquer l'excellence de ce sacerdoce, afin de

1. Heb., cap. x, 19, 20, 21.

2. Habentes pontificem magnum Jesum filium Dei : teneamus confessionem. (*Ibid.*, cap. IV, 14.)

3. Considerate pontificem confessionis nostræ Jesum, qui fidelis est ei qui fecit illum. (*Ibid.*, cap. III, 1, 2.)

4. Tertul., I, *contra Marcionem*, cap. IX.

compléter l'étude des perfections auxquelles j'ai consacré ma parole, pendant le cours de cette station.

II

Je vous ai montré naguères, Messieurs, que tout est harmonie dans les créations de Dieu. Il y procède avec une méthode savante qui porte le cachet de son infinie sagesse. Ses plans admirables, simples comme son intelligence, se développent, dans le temps, par des mouvements progressifs de l'être vers la perfection. Le monde matériel et le monde religieux suivent les mêmes lois. Rien de soudain, rien de violent, rien de heurté, bien que la toute-puissance s'y révèle en des coups d'autorité dont elle seule est capable. Dans le monde matériel, par exemple, nous voyons l'ordre sortir du chaos, et l'échelle de la vie s'établir par des ascensions qui nous conduisent jusqu'à l'homme, maître du monde et son interprète auprès de la majesté divine. Mais, remarquons bien que l'homme, malgré ses nombreuses affinités avec le monde inférieur, n'en est point une déduction ; l'acte transcendant qui

lui donne la vie, fait de lui un règne à part au milieu de la création. Ainsi, dans le monde religieux, nous voyons se dégager, de la confusion créée par le péché, un peuple en qui l'action de Dieu semble se concentrer. Tous les sacerdoces sont déshonorés et réprouvés ; lui, possède une hiérarchie sainte, établie par Dieu même et protégée, par des miracles, contre les envahissements sacrilèges. Cette hiérarchie, où tout est figure et préparation, nous conduit jusqu'au pontife suprême, qui prend définitivement possession des choses sacrées. Mais, ce pontife, bien qu'il ait des traits de ressemblance avec ceux de l'ancienne loi, n'est point une déduction du sacerdoce judaïque. L'acte de son investiture l'en sépare et l'établit dans un ordre supérieur. — Aaron et ses descendants transmettaient leur dignité en transmettant la vie ; le sacerdoce du Christ ne naît pas de la chair et du sang[1]. « Dieu, dit l'Apôtre, ne veut plus suivre la loi d'une succession char-

1. Quia sacerdotium veteris legis erat figura sacerdotii Christi, noluit Christus nasci de stirpe figuralium sacerdotum, ut ostenderetur non esse omnino idem sacerdotium, sed differre sicut verum a figurali. (*Summ. theol.*, III P., Quæst. 22, a. 1, ad 3.)

nelle, mais recourir à la puissance d'une vie immortelle[1]. Le Christ est d'une tribu dont aucun homme n'a jamais servi à l'autel[2] ; car le Seigneur a juré que son fils serait prêtre, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech. Un vieillard dont on ne connaît ni le père, ni la mère, ni la généalogie, ni le commencement, ni la fin ; un roi pontife, devant lequel Abraham humilie toute la race qu'il porte dans ses flancs, voilà la figure du Christ[3], investi d'un sacerdoce dont l'origine, à la fois solennelle et mystérieuse, renverse la loi d'hérédité qui assurait à une seule famille la possession d'un ministère désormais impuissant et inutile[4]. » Tout est nouveau dans l'ins-

1. Qui non secundum legem mandati carnalis factus est, sed secundum virtutem vitæ insolubilis. (Heb., cap. VII, 16.)

2. In quo enim hæc dicentur, de alia tribu est de qua nullus altari præsto fuit. (Ibid., 13.)

3. Melchisedech, rex Salem, sacerdos Dei summi qui obviavit Abrahæ regresso a cæde regum, et benedixit ei : Cui et decimas omnium divisit Abraham... sine patre, sine matre, sine genealogia, neque initium dierum, neque finem vitæ habens, assimilatus est autem Filio Dei. (Ibid., 1, 2, 3.)

4. Reprobatio fit præcedentis mandati, propter infirmitatem ejus et inutilitatem. (Ibid., cap. VII, 16.)

titution de ce sacerdoce, parce que tout doit y être parfait : la personne, les fonctions, la durée.

Aaron est établi par une loi qui le sépare du reste du peuple ; mais Dieu se garde bien d'engager sa parole et de se condamner, ainsi, à ne plus revenir sur le choix qu'il a fait. A l'égard de son Christ, il s'engage ; car le Christ est établi par un serment qui l'enlève au-dessus de l'humanité passée, présente et future, un serment qui le sépare des prêtres eux-mêmes, un serment qui, en déterminant l'excellence consommée de sa médiation, fixe à jamais sur le choix de Dieu [1].

Aaron se courbe pieusement sous les mains de Moïse son frère, législateur et prophète du peuple choisi, et, après avoir reçu, sur son chef vénérable, l'huile qui le consacre, il entend la voix de Dieu lui dire : « Prends garde, l'huile de l'onction sainte est sur toi. *Oleum sanctæ unctionis est super vos* [2]. » Mais il a at-

1. Juravit Dominus... Tu es sacerdos in æternum : in tantum melioris testamenti sponsor factus est Jesus. (Heb., ibid., 22.)

2. Lev., cap. x, 7.

tendu l'âge d'homme, pour recevoir cette onction ; mais cette onction n'est qu'un signe extérieur, symbole d'un ministère de paix et de douceur, et d'une grâce qui ne se donne qu'avec mesure. — Le Christ est prêtre en entrant dans le monde[1]. A l'heure même où il est conçu, l'onction de la divinité pénètre toute sa nature humaine, à ce point que nature divine et nature humaine ne font, en lui, qu'une seule personne. Huile éternelle, vivante, efficace, joyeuse, qui le distingue entre tous les saints[2], en lui conférant, avec la sainteté substantielle, la plénitude des grâces et des dons divins.

Aaron domine toute sa tribu ; il est servi, dans les fonctions sacrées, par les lévites et par les prêtres eux-mêmes ; mais sa grandeur ne lui fait pas oublier sa misère. Parce qu'il doit pénétrer plus avant dans le temple, c'est à lui, plus qu'à tout autre, que s'adresse ce précepte du Seigneur : « *Sanctificamini, quia ego sanctus sum.* Sanctifiez-vous, parce que je suis

1. Unctus est ut rex et sacerdos. (S. Aug. *in Psalm.*, XXVI.)

2. Unxit te Deus, Deus oleo lætitiæ præ consortibus tuis. (Psalm. XLIV.)

saint[1]. » Il se sanctifie par de pieuses abstinences, et, toujours préoccupé de son indignité, il recourt au sang des victimes, pour se purifier des impuretés légales qui pourraient offenser le regard jaloux du Seigneur. — Suprême dominateur de toutes les hiérarchies créées, et servi par les anges eux-mêmes dans son ministère[2], le grand-prêtre Jésus s'avance, avec confiance, du parvis au sanctuaire, du sanctuaire au Saint des saints, tant il est certain de sa parfaite innocence. S'il faut du sang sur le vêtement de ses vertus sans tache, pour plaire à Dieu, c'est le sien qu'il montre à son Père ; pourpre si belle et si pure qu'à son aspect le ciel ravi ouvre ses portes. « Voilà, s'écrie le chantre éloquent et enthousiaste du sacerdoce de Jésus-Christ, voilà le pontife qu'il nous fallait, saint, innocent, sans souillures, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux, n'ayant pas besoin, comme les autres pontifes, d'offrir tous les jours des victimes pour

1. Lev., cap. xx.

2. Christus excellentiori modo hierarchicam seu sacerdotalem potestatem præ angelis habuit : ita etiam quod ipsi angeli fuerunt ministri sacerdotii ejus. (*Summ. theol.*, III P., Quæst. 22, a. 1, ad 1.)

ses propres péchés, avant d'offrir pour le peuple. La loi a élevé au sacerdoce des hommes infirmes et pécheurs ; mais la parole de Dieu, confirmée par le serment qu'il a fait depuis la loi, établit comme pontife son fils éternellement parfait. *Sermo autem jurisjurandi, qui post legem est, constituit filium in æternum perfectum*[1]. »

Ainsi, Messieurs, tout proclame l'excellence du sacerdoce de Jésus-Christ, considéré dans sa personne : le choix, l'onction, les qualités. C'est la même chose, si nous considérons l'ampleur, la simplicité, l'efficacité des fonctions.

Le temple était la gloire du peuple juif. Plusieurs fois honoré, dans ce lieu saint, de la visite de Jéhovah, il s'écriait avec fierté : « Non, il n'y a pas de nation aussi grande que la nôtre, qui ait des dieux s'approchant d'elle, comme

1. Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus : qui non habet necessitatem quotidie, quemadmodum sacerdotes, prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi : hoc enim fecit semel, se ipsum offerendo. Lex enim constituit sacerdotes infirmitatem habentes : sermo autem jurisjurandi, qui post legem est, filium in æternum perfectum. (Heb., cap. VII, 26, 27, 28.)

notre Dieu s'approche de nous : *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat Deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest*[1]. » Toutefois, le temple, malgré ses vastes et grandioses proportions, n'occupait qu'un tout petit espace d'un tout petit royaume de notre petite terre ; et, bien que d'illustres monarques y soient venus rendre hommage au vrai Dieu, bien que des foules immenses se soient pressées dans ses parvis, aux jours des saintes fêtes, il n'en est pas moins vrai que le sacerdoce lévitique n'y remplissait que des fonctions restreintes, spécialement réservées au peuple dont il était issu. Les enfants des nations n'avaient pas besoin de recourir à son ministère de sang et de mort. Nés hors la loi, ils pouvaient se sauver sans la loi, pourvu que, bravant les scandales de l'idolâtrie, ils suivissent, d'un cœur simple, les préceptes du maître intérieur qui parle à tout homme venant en ce monde. Mais le serment de Dieu a changé les conditions de l'humanité, et élargi les fonctions du sacerdoce.

1. Deut., cap. IV, 7.

Le prêtre Jésus n'est plus enfermé dans un édifice symbolique ; l'immensité est son temple. Plongez vos regards dans l'espace ; aussi loin que vous découvrez des mondes, c'est le parvis. Au milieu de ce parvis, l'autel était dressé, avant même que l'homme fût créé. La terre errante attendait le sacrifice universel que le Christ a offert sur une de ses collines. Là, un sang précieux a été répandu pour le salut du monde. De l'autel du parvis, ce sang a passé dans l'Église, sanctuaire vénérable où les symboles sont devenus des réalités, où la divine vertu de la Rédemption est, chaque jour, appliquée aux âmes, pendant que le grand Pontife réside dans le Saint des saints, c'est-à-dire au ciel des cieux que Dieu remplit de sa gloire. Le client de son sacerdoce, ce n'est plus un seul peuple, c'est le genre humain tout entier. « Prêtre et hostie, dit saint Épiphane, il officie et s'immole pour toute créature[1]. » Il n'est permis à personne de s'approcher de Dieu et de se sauver, autrement qu'en s'unissant, de près ou de loin, à son ministère sacerdotal.

1. Αὐτὸς ἱερεὺς, αὐτὸς ἱερεῖον, ἑαυτὸν μὲν προσήνεγεν ὑπὲρ πάσης τῆς κτίσεως ἱερατεύων (S. Epiph. *Hæres.*, LXIX, § 39.)

Pour de si amples fonctions, quelle simplicité ! Le sacerdoce judaïque multipliait les immolations, et vivait continuellement plongé dans le sang des carnages sacrés. Pour obéir aux prescriptions d'une loi méticuleuse, il était obligé à une infinité de précautions, d'examens et de cérémonies. Il lui fallait accommoder à tel ou tel sacrifice l'âge, la nature et le nombre des victimes, les varier selon les vœux et les péchés, s'enquérir de leurs qualités et de leurs défauts, vaincre leurs résistances, brûler celle-ci tout entière, réserver une partie de celle-là, imposer les mains aux hosties comme pour leur insinuer les péchés du peuple, ou pour les pénétrer d'une mystérieuse vertu qui les relevât de leur infirmité native, unir aux immolations les offrandes et les parfums : tout cela sans pouvoir mettre sur l'autel la victime qui devait réellement expier le péché, sans jamais atteindre la perfection qui convenait à la grandeur de Dieu et aux exigences de sa justice. Dans le sacerdoce du Christ, tout se simplifie. Il ne fait pas couler le sang, c'est assez qu'il consente à se laisser frapper ; il n'offre qu'un sacrifice : d'un seul coup, il s'élève à la suprême

perfection. Il faut dire, aussi, que la victime, c'est lui-même : lui-même, accompli dans tous les âges, riche du plus pur sang qui ait jamais animé un être vivant ; lui-même, déjà sanctifié par l'union divine, sanctifié, de nouveau, aux approches de son sacrifice, par une expression plus vive, plus ardente, plus amoureuse de sa volonté, en ces touchantes paroles qu'il adresse à son Père : « Père ! Je me sanctifie pour ceux que j'aime, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés » ; lui-même, à la fois holocauste, hostie pacifique et hostie d'expiation[1] ; lui-même, brebis et agneau docile, propre à la rédemption de toutes les fautes et de tous les crimes : *Ipse ovis, ipse agnus, omnia in omnibus pro nobis factus*[2] ; lui-même, bouc émissaire tellement pénétré, par l'efficace de son acceptation, des iniquités du genre humain, qu'il devient, selon l'expression de l'Apôtre, comme le péché lui-même, bien qu'il demeure tout pureté et tout inno-

1. Christus in quantum homo, non solum fuit sacerdos, sed etiam hostia perfecta, simul existens hostia pro peccato, et hostia pacifica, et holocaustum. (*Summ. theol.*, III P., Quæst. 22, a. 2. Cf. totum articulum.)

2. Αὐτὸς πρόβατον, αὐτὸς ἀρνίον τὰ πάντα ἐν πᾶσιν ὑπὲρ ἡμῶν γενόμενος (S. Epiph. *Hæres.*, LV, n° 4.)

cence : *Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit ;* lui-même, immolant, en sa personne, cette vie supérieure que le péché avait atteinte et que Dieu cherchait, en vain, dans le sang des victimes légales ; lui-même, vrai Dieu aussi bien que vrai homme, tout rempli d'une vertu qui fait mériter infiniment ses souffrances et sa mort.

Comment douter, après cela, de la souveraine efficacité de son sacerdoce ? Enfants d'Aaron, vous avez beau élever vers le ciel vos mains suppliantes, vous prosterner entre le vestibule et l'autel, et crier, avec larmes : « Pardonne, Seigneur, pardonne à ton peuple : *Parce, Domine, parce populo tuo*[2]. » Dieu, qui vous entend, n'est pas forcé de vous exaucer ni de vous donner la raison qui l'oblige de résister à vos vœux. Étudiez la loi, approfondissez les mystères, expliquez-les aux peuples. Dussiez-vous ne jamais vous tromper (ce qui n'a pas été promis à votre faiblesse), il y a des vérités que vous ne connaissez pas, parce que Dieu en réserve les révélations à un autre temps ;

1. II Cor., cap. v, 21.
2. Joel., cap. II, 17.

des volontés divines qui vous échappent, parce qu'il n'est pas encore donné au monde de les accomplir. Faites couler des fleuves de sang, allumez le feu des holocaustes, réduisez en cendres les victimes, vous ne retirerez de ce sang et de ces cendres aucun pardon, aucune grâce pour les âmes. « *Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata*[1]. » Votre sacrifice est un pur signe, qui invite le peuple à des immolations spirituelles que Dieu veut bien regarder d'un œil miséricordieux et récompenser par des bienfaits, mais il n'est doué d'aucune vertu intrinsèque qui attire du ciel les choses sacrées, par lesquelles se consomme l'action du sacerdoce. Quand bien même j'accorderais que les saints avertissements de vos hosties ont toujours eu, dans les cœurs, un retentissement efficace, il n'en est pas moins vrai que les générations qui ont profité du sacrifice de la loi pour se sanctifier, ont toujours gémi loin de ce vrai Saint des saints, dont le chemin ne pouvait être ouvert, tant que l'ancien temple restait debout[2]. Car telle était l'infirmité du

1. Heb., cap. x, 4.
2. Hoc significante Spiritu Sancto nondum propalatam

sang que vous avez répandu, qu'il ne pouvait donner à personne, si ce n'est au grand-prêtre, le droit d'entrer dans ce petit Saint des saints, qui n'était, pourtant, que la figure du ciel immense, vers lequel aspirait l'humanité. — Mais, voyez comme notre excellent pontife Jésus est sûr de son action et maître des dons divins. Ses cris suppliants sont toujours entendus, parce qu'il égale ses profonds respects à la majesté de Celui qu'il prie. Non seulement il demande pour nous, mais il interpelle, il prouve, il réclame au nom de la justice, et oblige Dieu à lui donner raison de ses refus, s'il ne peut forcer sa miséricordieuse bonté[1]. Il ne connaît point ces attentes et ces surprises qui éprouvent la foi des prêtres humains. Ce qu'il veut, il l'obtient par les toutes-puissantes étreintes de son intercession. Comment lui résister ? Il est aussi fort que celui qu'il implore. S'il ouvre les Livres saints pour nous enseigner la vérité et pour nous apprendre les volontés du ciel, attendons-nous

esse sanctorum viam, adhuc priore tabernaculo habente statum. (Heb., cap. IX, 8.)

1. Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum. (I Joan., cap. II, 1.)

à de sublimes nouveautés, et soyons sûrs de n'être jamais trompés ; car, avant d'être prêtre, il fut l'éternel témoin des mystères qu'il annonce, et il a pris connaissance de la loi au sein même de la loi vivante dont il est l'incarnation. Son sacrifice unique n'est point un signe infirme, une simple invite à des dispositions qui attirent la grâce de Dieu dans les âmes. Il a mis en son sang des mérites infinis, qui paient rigoureusement la dette du monde pécheur[1], et une force d'impétration telle que les portes généreuses par où les bienfaits du ciel tombent sur la terre, s'ouvrent à pleins battants. Il reçoit la plénitude de ces bienfaits pour nous la communiquer ; car, c'est en cela que consiste la parfaite efficacité de ses fonctions sacerdotales, qu'elles ne sont pas la simple occasion des dons que Dieu faisait passer, jadis, à côté de ses prêtres : la grâce qui nous est destinée est en lui avant d'être en nous ; il a tout attiré dans son cœur de prêtre, par la force de son oblation, déjà toute-puissante à l'heure où il disait à son

1. Ipse est propitiatio pro peccatis nostris ; non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi. (I Joan., cap. I, 2.)

Père : « Les holocaustes pour le péché ne vous ont pas été agréables : me voici, je viens : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt, tunc dixi : ecce venio.* » Après avoir donné à Dieu tout ce que Dieu peut désirer de l'humanité, il nous donne, ici-bas, tout ce que nous pouvons désirer de Dieu, et, finalement, l'entrée de la partie réservée de son temple immense, où personne ne pouvait pénétrer avant lui. Le Saint des saints, le ciel, était fermé par un voile, la chair du péché. Jésus, notre Pontife, déchire ce voile, en sa propre personne, et entre, tout empourpré de son sang, pour s'asseoir à la droite de Dieu[1]. Mais, au lieu que le pontife de l'ancienne loi, laissant le peuple dans le parvis et les prêtres dans le sanctuaire, s'avançait seul vers le Saint des saints, Jésus, par le voile déchiré de sa chair, ouvre une voie nouvelle et vivante, et attire au ciel la glorieuse nation des élus. Il n'y serait pas tout entier si nous n'y étions avec lui, car nous sommes ses membres. Aussi, « par une dernière efficacité de son sacrifice, consomme-t-il, pour toujours, ceux qu'il a

1. Per proprium sanguinem introivit in sancta, æterna redemptione inventa. (Heb., cap. IX, 2.)

sanctifiés : *Una oblatione consummavit in æternum sanctificatos*[1].

Entendez-vous, Messieurs, pour toujours : c'est le corollaire du serment divin et le dernier mot du sacerdoce de Jésus-Christ. « Les prêtres, dit l'Apôtre, se sont multipliés dans l'ancienne loi, parce que la mort les empêchait de demeurer : *Alii quidem plures facti sunt sacerdotes, idcirco quod morte prohiberentur permanere*[2]. » A la génération dont les os blanchissaient en des sépulcres vénérés, une autre génération succédait, pour enseigner, prier immoler et bénir. Et, ainsi, jusqu'au jour où du temple renversé il ne resta plus pierre sur pierre. Alors, les tribus dispersées se mêlèrent entre elles ; Lévi n'eut plus de nom, Aaron plus d'enfants. Sans temple et sans autel, le peuple juif ne conserva de la loi qu'un texte incompréhensible, cent fois défiguré par des interprétations contradictoires ; du sacerdoce, qu'un ministère sans protection, sans autorité, sans grandeur. — Je ne crains pas, pour notre grand Pontife, ces tristes destinées, « parce que, de-

1. Heb., cap. x, 14.
2. Ibid., cap. vii, 23.

meurant toujours, il est prêtre toujours : *Eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium*[1]. » Son sacerdoce a triomphé de la mort, il se perpétue dans le temps, il s'éternise dans les cieux.

Après avoir offert son sacrifice, le Christ laisse au ciel et à la terre le temps de contempler la victime qu'il vient d'immoler : sa chair sacrée meurtrie, déchirée, transpercée, vide du sang qu'elle a répandu. Cela entrait dans ses fonctions, et la mort, loin de les interrompre, lui sert à en accomplir le plus grand acte. En mourant, il sacrifie ; mais il n'est pas empêché de demeurer, puisqu'à l'heure annoncée il triomphe de la mort, et s'empare des siècles pour les remplir de son action sacerdotale. « Perpétuellement, il sauve ceux qui veulent s'approcher de Dieu par son ministère, car il vit toujours en médiateur et en prêtre : *Salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum : semper vivens ad interpellandum pro nobis*[2]. »

Est-ce que cela vous étonne, Messieurs ? N'ayant affaire qu'à un sacerdoce qui se renou-

1. Heb., cap. VII, 24.
2. Ibid., cap. VII, 25.

velle, non plus par des enfantements charnels, mais par l'enfantement spirituel de sa consécration, croiriez-vous que le Christ a résigné ses fonctions, et que, désintéressé de toute médiation, il ne reste plus dans les cieux que le président honoraire d'une hiérarchie qui lui a succédé sur la terre ? Ce serait une erreur. Comme nous n'avons qu'un seul médiateur de Dieu et des hommes, nous n'avons, à proprement parler, qu'un seul pontife, le Christ Jésus. La hiérarchie catholique ne le remplace pas, mais, établie dans une condition subalterne, elle sert d'intermédiaire entre lui et le peuple chrétien. Il a choisi ce moyen de se rendre accessible, pour ne pas nous éblouir par l'éclat de sa gloire, et, toujours agissant, il préside efficacement à toutes les fonctions sacerdotales ; il se les approprie et les exerce sans cesse en son propre nom ; il règle, souverainement et perpétuellement, le double mouvement des choses sacrées qui anime notre vie religieuse. N'entendez-vous pas la conclusion de toutes les prières sacerdotales ? Elles s'adressent à Dieu, elles louent sa majesté, elles le remercient de ses bienfaits, elles lui demandent par-

don et miséricorde, elles implorent ses grâces, mais, toujours : par Jésus-Christ notre Seigneur : *Per Jesum Christum Dominum nostrum.* Toute prière passe par son cœur et par ses lèvres de prêtre, afin de s'imprégner de ses mérites et de devenir, ainsi, agréable à Dieu.

Faites mieux que d'écouter les paroles du prêtre, Messieurs, allez le trouver, comme, autrefois, les envoyés de la synagogue allèrent trouver Jean-Baptiste au désert, et demandez-lui qui il est : — *Tu quis es ?* Es-tu prophète ? — Pourquoi serais-je prophète ? Nous n'avons pas besoin d'oracles. La réalité promise s'est manifestée au monde dans une incomparable lumière ; aujourd'hui nous la tenons, nous l'embrassons, nous en jouissons dans les amoureux transports de notre foi. — *Tu quis es ?* Es-tu Élie ? — Pourquoi serais-je Élie ? son heure n'est pas encore venue. Attendez la suprême catastrophe qui doit le ramener sur la terre. — *Tu quis es ?* — Es-tu le Christ ? Ah ! Messieurs, voilà la grande et souveraine question. En l'entendant, Jean-Baptiste confessa, et il ne se rétracta pas,

1. Joan., cap. I, 19-27.

et il confessa de nouveau qu'il n'était pas le Christ. Le prêtre, au contraire, confesse, et il ne se rétracte pas, mais il confesse de nouveau qu'il est le Christ : *Confessus est et non negavit et confessus est quia ego sum Christus.* Cette confession ne serait-elle pas inspirée par une aveugle et sacrilège ambition ? Non, Messieurs, le prêtre se connaît. Il sait que, comme vous, il est né misérablement dans l'iniquité ; il entend les appels sinistres de ses passions ; il voit l'abîme de ses misères ; il est convaincu de son indignité à porter un fardeau qui serait redoutable aux anges eux-mêmes, et, cependant, il confesse, il ne se rétracte pas, mais il confesse de nouveau qu'il est le Christ : *Confessus est et non negavit et confessus est quia sum ego Christus.* Voyez, dit-il, ce que je fais : un enfant est engendré dans le péché, je lui dis : Je te baptise ; et il vit à la grâce. Plus tard, il a besoin de lumière et de force, je lui dis : Reçois l'Esprit-Saint ; et le divin Paraclet prend possession de son âme. Vous-mêmes, vous venez à moi, la mort dans le cœur et les bras chargés de chaînes, je vous dis : Soyez pardonnés, je vous absous ; et vous vous relevez joyeux

et libres. Mais, c'est à l'autel qu'il faut me voir. Là, j'immole tous les jours la divine victime qui a été offerte sur le Calvaire. Examinez l'instrument béni dont je me sers pour sacrifier. Je ne dis pas : « Ceci est le corps, cela est le sang du Christ, » mais : « Ceci est mon corps, cela est mon sang. » Est-ce que je parlerais ainsi si je n'étais qu'un homme ? Et, quand bien même j'aurais l'audace de prononcer ces étranges formules : *Ego te baptizo ; Accipe Spiritum Sanctum ; Ego te absolvo ; Hoc est corpus meum, hic est calix sanguinis mei*, est-ce qu'elles produiraient leur effet, si le Christ ne les prononçait pas en moi et par moi, s'il n'était pas le premier et principal agent des mystères de grâce que je célèbre ? Il m'emprunte comme un voile vivant sous lequel il dérobe sa gloire, afin d'exercer son perpétuel sacerdoce ; il est en moi, il me pénètre. En vérité, je vous le dis, et je ne me rétracte pas, mais je le répète, avec conviction et fierté : Je suis le Christ : *Sum ego Christus*.

Mes vénérables et bien-aimés frères en sacerdoce, l'impie ne se méprend pas sur notre dignité. Pour justifier les injustes fureurs dont il nous poursuit, il nous accuse de vouloir per-

pétuer le règne de l'ignorance et de la superstition — mensonge ; d'exploiter, au profit de notre ambition ou de notre cupidité, les instincts religieux du peuple — mensonge ; d'envahir sur les droits des pouvoirs temporels — mensonge ; de rêver la ruine des plus saintes libertés, pour établir le despotisme d'une caste sacrée — mensonge. Ce ne sont point là les crimes qu'il poursuit en nous. Dans le fait, nous ne sommes coupables à ses yeux que de lui rappeler l'éternel Pontife, dont le pardon, inefficace pour son âme corrompue, l'accuse d'ingratitude et de trahison, devant Dieu et devant les hommes. S'il pouvait détruire, sans nous toucher, le prêtre par excellence, il lui serait indifférent qu'il y eût des prêtres dans le monde. Les lamas, les bonzes, les derviches, les muphtis, les rabbins, les ministres des sectes protestantes ne le gênent guère ; mais, dans le prêtre catholique, il voit le Christ : voilà le secret de ses colères et de ses sinistres projets. Frères, ne craignez rien ; on peut attenter à la liberté de notre ministère, à notre vie même ; le sang des pontifes et des prêtres que nous avons connus est à peine refroidi ; mais, après ?... — Après ? le

serment de Dieu triomphera de l'impiété, et des violences révolutionnaires. — Après ? une nouvelle génération de prêtres viendra prendre notre place aux autels. — Après ? on entendra chanter dans nos églises le cantique du Saint roi : *Juravit Dominus et non pœnitebit eum. Tu es sacerdos in æternum.*

Quand il n'y aura plus de prêtres dans le monde, il n'y aura plus de monde. Alors, le Saint des saints s'ouvrira, une dernière fois, pour recevoir l'humanité ressuscitée ; et le grand prêtre y officiera, éternellement, au milieu de ses élus : offrant à Dieu nos louanges sans fin, faisant parler, sans relâche, la vertu de son sacrifice, et répandant à grands flots, sur nous, la gloire qu'il nous a méritée ; toujours, toujours, toujours : *in æternum !*

Messieurs, si vous êtes, parfois, étonnés et rebutés par les imperfections des prêtres de la terre, suivez le conseil de l'Apôtre : « Levez les yeux au ciel, et considérez le pontife suprême de notre sainte religion, Jésus-Christ, vrai fils de Dieu : *Considerate pontificem confessionis nostræ Jesum.* » Son ministère fidèle ne fera jamais défaut à vos âmes, quelle que soit l'indignité des

instruments dont il se sert pour l'exercer. Nous ne sommes que des hommes fragiles, mais notre Pontife adoré possède toutes les perfections : la science universelle, la rectitude absolue, la souveraine puissance, l'amour tendre, généreux, immense, la sainteté plénière et féconde ; ses infirmités, même, ont des charmes qui relèvent sa sublime beauté, car, « il est beau, plus que tous les enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum.* » Sa face adorable et son corps très saint reflètent les lumières intérieures dont son âme est le foyer. Si le soleil du firmament inonde d'or, d'écarlate et de pourpre les nuages transparents sous lesquels il se dérobe à nos yeux, comment le soleil de science, de pureté, de force, d'amour, de sainteté, caché sous le voile de la chair, ne le teindrait-il pas de ses feux ? Si l'homme de génie, si l'homme de caractère, si l'homme vertueux corrigent, sur leur physionomie, les imperfections de la nature, en lui donnant l'empreinte de leurs nobles pensées, de leurs glorieux desseins et de leurs saintes habitudes, comment le plus grand des esprits, la plus droite et la plus puissante des volontés, le plus profond, le plus tendre, le plus

généreux des cœurs, la plus vertueuse, la plus riche des âmes, en union personnelle avec la divinité, ne donneraient-ils pas à la physionomie du Christ le cachet de la suprême perfection ? Il est beau aux yeux qui le contemplent, comme il est beau à l'esprit qui le médite. Qui pourra jamais peindre sa ravissante beauté ?

Tous les arts ont échoué dans cette tentative. Sous le feu de l'inspiration, ils ont saisi un aspect touchant ou grandiose du Christ, jamais ils n'ont pu marier ensemble, ni fixer, en une seule physionomie, tous ses puissants attraits. Exprimer sur son front sa belle et vaste intelligence, dans ses yeux la pénétration du prophète, l'autorité du maître, la tendresse de l'ami ; sur ses lèvres, la fermeté d'un caractère inébranlable en ses desseins, la bonté d'une âme humble et douce, la générosité d'un cœur prodigue de révélations, de confidences, de secours, de conseils, d'encouragements, de consolations, de pardons ; dans ses traits, dans son attitude, dans l'expression générale de sa personne, la plénitude des vertus et des dons divins : la force du thaumaturge et la charitable

compassion du Sauveur, la puissance du roi et la faiblesse de l'homme persécuté, les douleurs résignées de la victime et la sereine majesté du prêtre, le vaincu de l'amour et le vainqueur de la mort, l'Homme-Dieu, enfin : cela est impossible à l'art humain, Messieurs ! La parole, elle-même, le plus souple et le plus universel des instruments dont l'art dispose, ne peut s'élever à la hauteur de cette incomparable et inexprimable beauté. Mais, notre impuissance est votre triomphe, ô mon Jésus ! Puisque nous ne pouvons pas vous peindre, révélez-vous ; approchez-vous de ceux à qui mes faibles discours n'ont pu faire connaître vos perfections. « Armez-vous de vos attraits et de votre beauté ; entrez, que les chemins vous soient propices ; avancez-vous toujours jusqu'aux plus intimes profondeurs des âmes, et régnez : *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede, et regna*[1]. »

1. Psalm. XLIV.

INDEX

INDEX

DES PRINCIPALES ERREURS CONTRAIRES AUX DOGMES EXPOSÉS DANS CE VOLUME.

I

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

(Voy. Ire partie : *Intelligence de Jésus-Christ.*)

1° *Apollinaristes.* Nous avons vu, dans l'index de notre trente-cinquième conférence, qu'Apollinaire mutilait l'âme du Christ, à laquelle il refusait l'entendement (νοῦς). Selon cet hérétique, il ne pouvait y avoir en Jésus-Christ aucune science créée, puisque le Verbe remplissait, dans son âme, les fonctions de l'intelligence. La doctrine, les prophéties, la merveilleuse pénétration du Sauveur étaient des effets directs et immédiats de la science divine. Apollinaire a été nommément anathématisé par le premier et le deuxième concile de Constantinople. Le quatrième canon de ce dernier concile signale expressément son erreur, quand il condamne « ceux qui nient l'union du Verbe de Dieu avec une chair animée d'une âme *raisonnable* et *douée* d'intelligence... τὴν ἕνωσιν τοῦ θεοῦ λόγου πρὸς σάρκα ἐμψυχομένην ψυχῇ λογικῇ καὶ νοερᾷ. » Quant à l'erreur concernant la science créée, elle n'a pas été condamnée en propres termes, mais on peut déduire facilement

cette condamnation des définitions du sixième concile général, ainsi que nous l'avons fait remarquer. (Voy. note, p. 343.)

2° *Hugues de Saint-Victor* ne reconnaît dans le Christ qu'une seule science, la science incréée ; cette science est en Dieu par nature, dans l'âme par la grâce. Voici en quels termes il s'exprime sur ce sujet : « *Indubitanter dicendum est, quod alia sapientia quam divina non fuit in Christo. Si enim sapientia animæ Christi alia esset a divina sapientia, minor esset, etc. Ideo ut illam veritatem firmiter teneamus, quod illa anima nihil ignoravit, sed omnia scivit ; dicendum est, quod non alia sapientia erat illa anima sapiens, sed in Deo per naturam, in illa anima per gratiam.* » (Tract. I. *Sum. sent.*, cap. XVI.) Nous ne nions pas que la science divine ait été gratuitement communiquée au Christ ; mais, si cette science communiquée ne devient pas une habitude et un acte propres de l'âme de l'homme-Dieu, par conséquent une chose créée ; il suit que cette âme n'a pas d'opération propre, qu'elle n'est plus que le réflecteur inconscient et purement passif de la science incréée, ce qui est incompréhensible. Nous renvoyons le lecteur à notre conférence, où nous avons prouvé la nécessité de la science créée.

(Voy. IIe partie : *Science universelle de Jésus-Christ.*)

1° *Théodore de Mopsueste*, grand-père du nestorianisme, niait la science universelle du Christ et lui attribuait l'ignorance. Léonce de Bysance le reprend, en ces termes : « Si tu accuses le Christ d'ignorance pourquoi ne l'accuses-tu pas de péché ? Ne sais-tu pas que le péché vient de l'ignorance, comme le fleuve de sa source ? *Quomodo ignorantia oppletum introducis eum et non peccato ? Ex ignorantia enim peccatum*

sicut ex fonte fluvius, manat. » (Lib. III, *Contra Nestorium.*)

2° *Félix d'Urgel*, patron du nestorianisme en occident, pensait comme Théodore de Mopsueste. Pour prouver son sentiment, il interprète l'Écriture d'une manière ridicule. Toutes les questions que Jésus-Christ adresse aux Juifs et à ses disciples sont une preuve de son ignorance. Agobard de Lyon lui reproche sévèrement cet abus des saintes Lettres.

3° Les *Agnoètes*, secte eutychienne dont l'auteur fut le diacre Thémistius, croyaient que la nature humaine avait été absorbée par la nature divine dans l'union hypostatique ; malgré cela, ils prétendaient que Jésus-Christ était, comme nous, soumis à l'ignorance. On a peine à comprendre cette singulière inconséquence. Mais qui ne sait qu'un des châtiments les plus communs de l'erreur est de se contredire ?

4° Un certain nombre d'auteurs catholiques, et des plus célèbres, ont enseigné qu'il y avait des choses que le Christ ne savait pas. Ils appuyaient leur sentiment sur ces paroles de Jésus, dans saint Marc : « Personne ne connaît le jour et l'heure du jugement : ni les anges, ni le Fils, il n'y a que le Père : *De die illo, vel hora nemo scit, neque angeli in cœlo, neque Filius, nisi Pater.* » (Cap. XIII, 32.) Sans doute, Jésus-Christ, comme Verbe, connaissait le jour et l'heure du jugement ; mais, en tant qu'homme, il ignorait ces choses. Les principaux représentants de cette opinion sont saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Fulgence.

Mais il faut remarquer, dit le P. Petau, que parmi ces Pères la plupart ne niaient pas, d'une manière absolue, la science universelle du Christ. Ils n'admet-

taient, en lui, l'ignorance, que pour les besoins de leur polémique contre les hérétiques, et par manière de concession ; voulant prouver aux ariens, qui invoquaient le texte de saint Marc, que, si ce texte indiquait un défaut de science dans l'Homme-Dieu, on ne pouvait attribuer ce défaut à la nature propre et supérieure du Verbe. D'autre part, jamais les auteurs catholiques n'ont parlé de l'ignorance du Sauveur avec la même assurance que lorsqu'ils décrivaient les infirmités de sa chair sur lesquelles tout le monde est d'accord. Plusieurs d'entre eux flottent dans leur opinion ; saint Cyrille, entre autres. Nous avons cité, dans notre conférence, un texte où cet illustre défenseur de l'Église affirme la plénitude de la sagesse et de la grâce dans l'Homme-Dieu.

En cela, il est d'accord avec les Origène, les Chrysostome, les Euloge d'Alexandrie, les Grégoire-le-Grand, les Damascène, les Augustin. C'est aujourd'hui le sentiment communément reçu dans l'Église.

La première opinion, quels que soient ses tenants, ne peut plus être acceptée maintenant par un vrai catholique ; car les Agnoètes et leur chef Thémistius ont été condamnés comme hérétiques. Aussi, ne la retrouve-t-on plus que chez les sectaires qui continuent la tradition des grandes hérésies orientales, et, plus près de nous, chez les protestants. Calvin, dans son commentaire sur le vingt-quatrième chapitre de saint Matthieu, a écrit ces lignes : « Trois ou quatre fois fou celui qui porterait l'ignorance comme un fardeau, puisque le Fils de Dieu a voulu la subir : *Ter et quater insanus foret, qui se gravatim ignorantiæ subjiceret, quam ne ipse Dei Filius nostra causa subire abnuit.* »

(Voy. ibid., *Science acquise.*)

Saint Thomas dit du Christ que, même dans la

science acquise, il n'a rien appris des anges ni des hommes. Cette affirmation du grand docteur ne peut pas trouver grâce, on le pense bien, devant la critique contemporaine ; appliquée à réduire Jésus-Christ à des proportions humaines, elle écarte de lui toutes les influences divines. Il possède une science, c'est incontestable ; or, cette science doit avoir une origine humaine. Laquelle ? il est difficile de le dire.

Strauss avoue l'insuffisance des renseignements historiques sur ce sujet. Il pense que les parents de Jésus ayant l'habitude d'aller, chaque année, à Jérusalem, Jésus les y accompagnait. Il profita de l'excellente occasion de se former l'esprit, au milieu du concours de Juifs et de judaïsants de tout pays et de toute opinion, d'apprendre à connaître l'état de son peuple et les faux principes des guides pharisiens, et d'étendre son regard au delà des bornes étroites de la Palestine. Ajoutez à cela la lecture des Livres saints.

Salvador est plus précis. Il donne comme maître à Jésus-Christ le vieux prêtre Zacharie, père de Jean-Baptiste, qui éleva ensemble les deux enfants.

M. Renan partage l'indécision de Strauss ; il ne sait pas s'il doit donner un maître à Jésus. Il lui fait lire les Livres saints et signale même ceux qui ont dû le frapper davantage. Il ajoute aux Livres saints les livres d'Hénoch. Il suppose que les principes de Hillel ne furent pas inconnus à Jésus : « Hillel, cinquante ans avant lui, avait prononcé des aphorismes qui avaient, avec les siens, beaucoup d'analogie. Par sa pauvreté humblement supportée, par la douceur de son caractère, par l'opposition qu'il faisait aux hypocrites et aux prêtres, Hillel fut le vrai maître de Jésus, s'il est permis de parler de maître quand il s'agit d'une si haute originalité. »

En somme, la science que la critique accorde à Jésus

il l'a évidemment reçue, et elle ne va pas loin, Jésus reste « un villageois qui ne voit le monde qu'à travers sa naïveté, il ne sait rien du progrès des sciences et tombe dans des erreurs colossales, et, chose singulière, ce sont ses erreurs qui ont fait sa force ».

Malheureusement pour les ennemis du Sauveur, cette force dure encore et ne paraît pas devoir céder à leurs coups. Il est difficile de s'expliquer comment l'erreur, fille de l'ignorance, est si tenace contre les conspirations de la science. Ne serait-ce pas que ce que l'on appelle l'erreur est la vraie science, que ne donnent pas les hommes et qui vient de Dieu ?

(Voy. ibid., *Progrès dans le Christ.*)

L'opinion des Pères, touchant les progrès de l'âme de Jésus-Christ, varie comme leurs sentiments sur l'état de sa science. Ceux qui admettent l'ignorance enseignent généralement le progrès réel de la sagesse et de la grâce, sans distinction de la sagesse infuse et de la sagesse acquise, de l'habitude de la grâce et de ses effets. Nous devons faire, ici, la même remarque que tout à l'heure. Les Pères n'enseignaient, la plupart du temps, le progrès de la sagesse et de la grâce que par manière de concession, dans leurs discussions avec les hérétiques (κατὰ συγχώρησιν.) Prise dans un sens général et absolu, la doctrine du progrès nous paraît inconciliable avec cette condamnation de l'Eglise : « Si quelqu'un défend l'impie Théodore de Mopsueste, lequel a dit... que le Christ s'est élevé peu à peu au-dessus de ce qui est imparfait, est devenu meilleur par ses œuvres... et, après sa résurrection, immuable dans ses pensées,... qu'il soit anathème[1]. »

1. Εἴ τις ἀντιποιεῖται Θεοδώρου τοῦ ασεβοῦς τοῦ Μοψυεστια; τοῦ εἰποντος... τὸν χριστον... τῶν χειρόνων κατὰ μικρὸ

Quant aux auteurs catholiques qui enseignaient que le Christ a possédé la plénitude de la science, ils n'admettaient qu'un progrès apparent, c'est-à-dire des manifestations graduelles des dons de Dieu. « Le Christ, dit saint Jean Damascène, mettait à découvert la sagesse dont il possédait intérieusement la plénitude[1]. » Et saint Grégoire le Grand : « A mesure que Jésus avançait en âge, il montrait aux hommes les dons de grâce et de sagesse dont il était rempli[2]. »

Cette opinion a l'inconvénient de n'expliquer qu'insuffisamment ces paroles de saint Luc : « Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes[3]. »

En admettant avec saint Thomas la distinction des trois sciences : science béatifique, science infuse, science acquise, le texte de l'évangéliste peut être pris à la lettre, puisque, la plénitude des deux premières sciences restant toujours la même, la science acquise progresse réellement. Quant à la grâce, elle progresse, non selon l'habitude qui est parfaite et immuable, mais selon ses effets, c'est-à-dire selon son application à chacune des actions du Sauveur[4].

En examinant bien les textes des saints Pères qui ont enseigné le progrès de l'intelligence du Christ, il

χωριζόμενον, καὶ οὕτως εκ προκοπῆς ἔργων βελτιωθέντα... καὶ μετὰ τὴν ἀνάστασιν ἄτρεπτον ταις ἐννοίαις... Ἀναθέμα ἔστω. (V. Synod., Coll. 8, can. XII.)

1. Διὰ δὲ τῆς αὐξήσεως, τῆς ἡλικίας, τὴν ἐνυπάρχονσαν αὐτῷ σοφίαν εἰς φανερωσιν ἄγων. 1. (Lib. III, cap. XII.)

2. Quantum proficiente ætate patefaciebat dona gratiæ hominibus, quæ sibi inerant, et sapientiæ. (Cit. à Mag. sent. in III. Dist. XIII. B.).

3. Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum et homines. (Luc., cap. II, 52.)

4. Conf. *Summ. Theol.*, 6. quæst. VII, art. 12, ad 3.

en est un bon nombre que l'on pourrait accorder, je crois, avec l'enseignement de saint Thomas touchant la science acquise.

(Voy. ibid. *Plénitude constante des sciences supérieures dans le Christ.*)

Le Christ a-t-il joui de la vision béatifique depuis le premier instant de sa conception, et même avant sa résurrection ? Il serait difficile, dit le père Petau, de répondre à cette question par le témoignage des anciens Pères. Nous n'avons, sur ce point, que des indications douteuses de saint Augustin. Ceux des Pères qui ont cru à la plénitude de la science du Christ ne parlent point, d'une manière expresse, de la vision béatifique. Cependant, remarque un père jésuite, le père Pra : On peut dire « que les Pères se sont clairement, quoique d'une manière implicite, exprimés au sujet de la vision béatifique, car tous, ou presque tous, ont affirmé que, dès le premier instant de sa conception, l'humanité substantiellement unie au Verbe a reçu, en apanage et comme en dot, la plénitude de la grâce et des dons surnaturels. Or, cette plénitude originelle ne saurait ni exister, ni même se concevoir sans la vision béatifique, consommation de la grâce et couronnement des dons divins ; donc, à l'instant de la conception du Christ, elle la renferme au même titre que le tout renferme sa partie principale et la meilleure. Telle est la conséquence que les théologiens tirent de la doctrine des Pères et, pour la confirmer, ils rappellent qu'il n'y a pas eu, d'après les Pères, de progrès réel dans la science divinement communiquée au Christ en tant qu'homme. »

Quoi qu'il en soit du témoignage des anciens auteurs, il est certain que l'Église possède aujourd'hui, et depuis près de six siècles, la croyance que le Christ

a été doué de la plénitude de la science, depuis le premier instant de sa conception, que cette plénitude ne pouvait ni être augmentée, ni être diminuée, qu'elle comprenait la vision béatifique. Cette doctrine a été et est encore unanimement enseignée par les théologiens. « Immuable dans la gloire, immobile dans la sainteté, fixé dans l'amour, ayant trouvé, dès le premier instant de sa vie, sa mesure parfaite ; voilà, dit M. l'abbé Bougaud, le Christ tel que le conçurent, sans distinction d'école, les théologiens du moyen âge. » J'ajoute : tel que nous le montre encore l'enseignement théologique.

Ce Christ ne plaît pas à quelques-uns de nos modernes. L'Allemand Gunther prétend que le Christ homme s'est élevé peu à peu, comme les autres hommes, à la conscience de lui-même, et qu'il a conquis la vision béatifique par ses mérites. Hermès, professeur à l'Université de Bonn, avait enseigné les mêmes choses.

Dans ses études apologétiques (*le Christianisme et les temps présents*, t. III ; *les Dogmes chrétiens*, ch. XII, n° 5, etc., première édit.), M. l'abbé Bougaud s'efforce d'introduire parmi nous les idées allemandes. Le Christ de la scolastique lui paraît exagéré. Il veut un Christ « plus vrai, plus réel, plus vivant, plus touchant, plus conforme aux intuitions de notre esprit, aux aspirations de notre cœur. Ce Christ est, comme nous, soumis à la loi du progrès. Il commencera par l'ignorance ; comblé des dons de Dieu, il n'en aura pas conscience (p. 451). Au moment où il y aurait péril pour lui de prendre Joseph pour son père, il connaîtra Dieu, son vrai Père, il le verra intuitivement mais non béatifiquement (p. 453). Cette vision intuitive ne lui donnera, pourtant, pas connaissance du plan de la Rédemption.

« C'est plus tard que Dieu révélera au Christ la raison de l'union hypostatique, et comment il l'a choisi pour être le Sauveur et le rédempteur de l'humanité (p. 455). C'est au désert qu'il fera son choix entre les différents plans de rédemption (p. 467). Au Thabor, Dieu commencera à soulever un peu, pour lui, le voile de la vision béatifique (p. 468).

« Ce n'est qu'après l'Ascension que le Sauveur sera introduit dans ce royaume de la gloire après lequel il n'aurait pas tant soupiré, s'il n'avait dû y trouver qu'un pur éclat extérieur (page 460). »

Je prie le lecteur de comparer et de juger lui-même si cet enfant que l'on adore dans son berceau, et qui ne sait pas qu'il est Dieu ; si cet être humain qui gravite vers la plénitude de sa perfection, au lieu de la posséder vivante, dès le premier instant ; si cet homme qui voit Dieu intuitivement, sans connaître ses desseins ; si ce Sauveur dont les premiers jours sont sans mérites est plus touchant, plus vivant, plus conforme à la vérité de l'union hypostatique, aux intuitions et aux aspirations des esprits et des cœurs chrétiens, que le Christ dont nous avons décrit la perfection intellectuelle dans notre conférence. Je ne m'arrête, ici, qu'à un seul point.

M. l'abbé Bougaud veut ressusciter une opinion oubliée et mal définie des anciens Pères ; il croit sincèrement que l'Eglise nous laisse parfaitement libres d'épouser les idées qu'il expose, touchant le progrès intellectuel du Christ et le développement graduel de la vision béatifique. Qu'il me permette de lui dire, respectueusement et amicalement qu'il se trompe.

La doctrine du progrès général et absolu, supposant l'ignorance dans le Christ, ne peut plus être soutenue, depuis la condamnation des Agnoètes et de Théodore de Mopsueste comme hérétiques et impies. Nous de-

vons croire que Pie IX avait l'intention de la flétrir, lorsqu'il déclarait, d'une manière générale, que les enseignements de Günther, sur le mystère du Verbe incarné, étaient *mauvais et inexacts*.

Quant à la doctrine du développement graduel de la vision béatifique, elle n'a été condamnée formellement par aucun concile ; aucun concile, non plus, n'a défini que le Christ ait joui de cette vision, dès le premier instant de sa conception. Mais cette absence de condamnation et de définition nous permet-elle un libre choix ? Non.

Le *Syllabus* condamne cette proposition : « Le devoir des professeurs et des écrivains catholiques se borne à enseigner les dogmes que le jugement infaillible de l'Église propose à la croyance des fidèles : *Obligatio, qua catholici magistri et scriptores omnino adstringuntur, coarctatur in tantum iis, quæ infallibili Ecclesiæ judicio veluti fidei dogmata ab omnibus credenda proponuntur.* »

D'où il suit qu'il y a, en dehors des dogmes définis, un certain nombre de vérités dont il n'est pas permis de douter, et que les professeurs et écrivains catholiques doivent enseigner. La vérité de la plénitude constante de la vision béatifique dans l'âme de Notre-Seigneur est de ce nombre. Elle est enseignée, depuis longtemps, dans toutes les écoles. De l'aveu même de M. l'abbé Bougaud, « pendant cinq cents ans, pendant tout le moyen âge, le Christ immuable règne sans conteste ». Les théologiens les plus graves et les plus savants continuent aujourd'hui la tradition du moyen âge.

L'opinion contraire est généralement qualifiée de téméraire et d'erronée ; le père Petau va plus loin, il dit qu'elle approche de l'hérésie.

Or, je prétends qu'il y a plus qu'une modeste har-

diesse à contredire l'enseignement commun des théologiens, pour se rallier au sentiment d'un Günther et d'un Hermès. Il suffira, pour nous en convaincre, de rappeler les règles principales de Melchior Cano sur l'usage qu'il faut faire de l'autorité des théologiens catholiques ; ces règles sont confirmées par l'autorité souveraine du Saint-Siège :

Première règle. — « Contredire le sentiment unanime des théologiens, lorsqu'ils enseignent qu'une chose appartient à la foi, est hérésie ou opinion approchant de l'hérésie. » Cette règle est rappelée, par Pie IX, dans sa lettre à l'archevêque de Munich, en ces termes : « On ne pourrait pas restreindre la soumission due à la foi divine aux seuls articles définis par des décrets exprès des conciles œcuméniques, ou des pontifes romains et de ce siège apostolique ; il faudrait encore l'étendre à tout ce qui est transmis comme divinement révélé, par le corps enseignant ordinaire de toute l'Église dispersée dans l'univers, et que, pour cette raison, les *théologiens catholiques, d'un consentement universel et constant, regardent comme appartenant à la foi.* »

Seconde règle. — « Il y a de la témérité à contredire le sentiment commun des théologiens scolastiques, lorsqu'ils enseignent qu'une chose, sans appartenir à la foi, doit, cependant, être tenue véritable. » Pie IX exprime la même pensée, dans la lettre déjà citée : « Il ne suffit pas aux savants catholiques d'accepter les dogmes de l'Église ; ils doivent, en outre, se soumettre aux points de doctrine qui, d'un *consentement commun et constant*, sont tenus dans l'Église *comme des vérités et des conclusions théologiques tellement certaines*, que les opinions opposées, bien qu'elles ne puissent être qualifiées d'hérésies, méritent, cependant, quelque autre note théologique. » Plus loin, le souverain Pontife

parle ainsi : « Ne cessez de les exhorter (les savants catholiques) à s'attacher, surtout dans l'étude des sciences théologiques, aux principes et *aux doctrines constantes* sur lesquels se sont appuyés unanimement les sages docteurs qui se sont acquis une gloire immortelle, qui ont rendu de grands services à l'Église et à la science et jeté sur elles tant d'éclat. »

Sous le coup de ces graves paroles, la théorie du développement graduel de la vision béatifique dans l'âme du Christ n'est plus qu'une hypothèse sans valeur pour un esprit vraiment catholique.

Ce m'est une joie de penser que je combats une opinion et non pas un auteur que j'estime et que j'aime. M. Bougaud, dans une seconde édition de son ouvrage, a retranché les pages qu'il avait consacrées à son système. Je le remercie de ce généreux hommage rendu à l'enseignement commun des théologiens.

Cf. Petau, *Dogmata theologica. De incarnatione*, lib. XI, cap. I, ad IV, inclus. — *Etudes religieuses* etc., des pères de la Compagnie de Jésus. *L'hypothèse du développement progressif dans le Christ*, par le P. Pra, août 1878.

II

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

(Voyez IIe partie.)

C'est à la bienheureuse *Marguerite-Marie Alacoque*, religieuse visitandine du couvent de Paray-le-Monial,

que Notre-Seigneur demanda, pour son cœur, un culte particulier. Cette sainte fille fut honorée de nombreuses révélations. Le Sauveur lui apparaissait, lui montrait son cœur et lui disait : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour et, pour reconnaissance, je ne reçois de la plus grande partie que des ingratitudes par les mépris, irrévérences, sacrilèges et froideurs qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour ; mais ce qui est encore plus rebutant, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi, après l'octave du Saint Sacrement, soit dédié à une fête particulière pour honorer mon cœur, en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable ; communiant ce jour-là pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels ; et je te promets que mon cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur. »

Dans une de ses extases, elle entendit ces paroles : « Fais savoir au fils aîné de mon sacré cœur (parlant de notre roi,) que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon cœur adorable, qui veut triompher du sien, et, par son entremise, de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint sur tous les étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis. »

« Il me semble, écrivait-elle au commencement de l'année 1686 ne respirer que pour l'accroissement de la dévotion au cœur de Jésus, et il s'allume, quel-

quefois, dans mon cœur, un désir si grand de le faire régner dans tous les cœurs, qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela. Même les peines de l'enfer, sans le péché, me seraient douces.

« Je ne saurais plus m'occuper d'autre chose que du sacré cœur de mon Jésus, et je mourrai contente si je lui ai procuré quelque honneur, quand même il m'en devrait coûter une peine éternelle pour récompense. Pourvu que je l'aime et qu'il règne, il me suffit. La contradiction m'a mise souvent sur le point de cesser d'en parler ; mais j'étais si fort reprise de mes vaines craintes, et, ensuite, tellement fortifiée et encouragée, que j'ai résolu, quoi qu'il m'en coûte, de poursuivre jusqu'au bout. Encore, si l'obéissance ne me le permettait pas, je quitterais tout, parce que je lui défère toutes mes vues et mes sentiments.

« La vie m'est une croix si pesante qu'il n'y a aucune consolation pour moi que de voir régner le cœur de mon Sauveur. Il n'y a rien que je ne voulusse souffrir pour cela. »

Toute sa vie fut un acte d'obéissance aux ordres du ciel. Elle se consacra au culte du Sacré-Cœur, et s'endormit dans le Seigneur avec la douce joie d'avoir fait goûter autour d'elle la dévotion qui lui était chère. Cette dévotion se répandit rapidement. Tous les couvents de la Visitation se consacrèrent, l'un après l'autre, au Cœur de Jésus. Les évêques approuvèrent la fête dans l'intérieur des monastères d'abord, et, bientôt, dans leurs cathédrales. En 1765, cette fête reçut l'approbation du pape Clément XIII. Elle est maintenant célébrée dans toute l'Église catholique.

La bienheureuse Marguerite-Marie avait prévu les oppositions que devait rencontrer la dévotion qu'elle avait reçu ordre de prêcher. Les jansénistes et les parlementaires gallicans firent rage à son appari-

tion. Languet, historien et apologiste de la B. Marguerite-Marie, Belzunce, qui consacra, pendant la peste, son diocèse et sa ville épiscopale de Marseille, au Sacré-Cœur, Christophe de Beaumont, qui introduisit dans le bréviaire de Paris l'office du Sacré-Cœur, virent leurs mandements brûlés, sur la place publique, de la main du bourreau, et leur temporel séquestré par arrêt des parlements.

Le grand argument des jansénistes et des gallicans était la nouveauté de la dévotion. Nous avons montré, dans notre conférence, que cette dévotion, avant de devenir générale dans l'Église, était pratiquée, depuis longtemps, par les saintes âmes appliquées à la contemplation des amoureuses souffrances de Jésus-Christ. Ajoutons aux témoignages que nous avons cités ceux du bienheureux Henri Suzo, qui s'écriait : « O Jésus ! souvenez-vous de cette lance cruelle qui déchira votre poitrine et perça votre cœur ! Ce cœur, blessé et ouvert pour nous, est devenu, ô Jésus ! une fontaine d'eau vive[1] » ; du vénérable Jean Thaulère, qui, méditant sur la passion du Sauveur et arrivant à la plaie de son cœur, disait : « Que pouvait-il faire de plus ? Il nous a ouvert son propre cœur, pour nous y introduire. Il nous a donné ce cœur sacré cruellement blessé, comme le lieu de notre demeure, afin que, nous y purifiant et y acquérant une conformité parfaite avec ce cœur divin, nous soyons dignes d'être reçus avec lui dans le ciel[2] » ; du vénérable Louis de Grenade, qui commence son mémorial par ces paroles : « Je vous adore, ô cœur très doux, très aimable, très miséricordieux, qui avez été blessé pour mon amour[3] » ; de

1. Vie du B. Henri Suzo, cap. VII.
2. Thaulère, *Exercices sur la vie et sur la passion de Jésus-Christ*, ch. IX.
3. *Mémorial*, ch. VI.

sainte Catherine de Sienne, à qui le divin époux disait : « Ma fille, je t'ai enlevé ton cœur et je te donne le mien, afin que tu vives à jamais en moi », et qui, demandant à Notre-Seigneur pourquoi son côté avait été percé, reçut cette réponse : « C'est afin de révéler aux hommes le secret de mon cœur, et de leur faire comprendre que mon amour est encore plus grand que les témoignages extérieurs que j'en donne. Car mes souffrances ont eu un terme, mon amour n'en a pas[1]. » Tous les grands mystiques de l'ordre de saint Dominique ont été des dévots au Sacré-Cœur.

Nous pourrions ajouter à leur témoignage ceux de sainte Gertrude, de sainte Mechtilde, de sainte Lutgarde, de sainte Madeleine de Pazzi, de sainte Marguerite de Cortone, etc.

Evidemment, l'argument des jansénistes et des gallicans, tiré de la nouveauté de la dévotion au Sacré-Cœur, est un argument misérable.

« Ceux qui n'ont pas eu occasion de feuilleter les écrits du XVIIIe siècle, a dit M. l'abbé Bougaud dans la *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie* (ch. XVI) : les pamphlets, les journaux, les poésies légères, les feuilles ecclésiastiques si envenimées, ne peuvent pas se faire une idée de ce qu'il y eut, alors, de mépris, de raillerie, de colère, contre la Bienheureuse et contre le Sacré-Cœur. J'ai eu entre les mains, à Dijon, un recueil manuscrit où se trouvent des vers de Piron, des noëls de La Monnaye, des lettres du président Bouhier, des sonnets de tous les beaux esprits de la Bourgogne au XVIIIe siècle. Ce qu'il y a là de fades et sottes plaisanteries sur ce nom d'Alacoque que portait la Bienheureuse, ce qu'on y essaie de mauvais, de stupides jeux de mots sur la dévotion au Sacré-Cœur,

1. *Dialogues.*

ce qu'on y lance de sarcasmes contre Mgr Languet, ne se peut concevoir. »

Certains esprits voulurent se montrer plus sérieux ; ils discutèrent, et s'efforcèrent de prouver que la dévotion au Sacré-Cœur était non seulement nouvelle, mais erronée et périlleuse pour la foi. Pie VII, dans sa constitution *Auctorem fidei*, condamna comme *fausse, téméraire, pernicieuse, offensante pour les oreilles pies, et injurieuse pour le Siège apostolique*, la soixante-deuxième proposition du conciliabule de Pistoie, qui classe la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, telle que l'a approuvée le saint Siège, parmi les dévotions *nouvelles, erronées et dangereuses ;* et, comme *captieuse* et *injurieuse* pour les fidèles, la soixante-troisième proposition, qui attribue aux dévots du Sacré-Cœur *l'adoration d'une partie de l'humanité du Sauveur séparée de sa divinité.*

Le conventionnel Grégoire, évêque constitutionnel de Loir-et-Cher, a entrepris, dans son *Histoire des sectes religieuses*, une réfutation en règle de la dévotion du Sacré-Cœur. Il entasse les subtilités, pour prouver que l'Eglise ne nous propose, sous un voile symbolique, que l'adoration de la charité du Christ ; qu'un culte matériel, adressé directement à une partie de l'humanité du Christ, tend à ressusciter dans l'Église l'hérésie nestorienne, et à faire de la divinité l'objet d'un culte secondaire et purement concomitant ; qu'il est ridicule d'adorer à part une chose adorée déjà dans le tout ; que la nouvelle dévotion repose sur une erreur physiologique, qui fait du cœur le siège des affections. Nous avons, dans notre exposition, répondu à ces sophismes qui ne prouvent qu'une chose, dit le père Perrone, que Grégoire, « pauvre théologien, n'est pas meilleur physiologiste ; *non meliorem physiologum quam theologum se præbet* ».

Les folliculaires modernes, qui continuent la tradition des Piron, La Monnaye et autres railleurs du dernier siècle, ne méritent pas que nous les signalions. Fortement appuyés sur les nobles et saintes raisons qui justifient la dévotion au Sacré-Cœur, nous méprisons leurs injures. Peut-être serons-nous vengés bientôt, en les voyant vénérer le cœur de quelque tribun malfaisant, comme le XVIIIe siècle, à son déclin, vénéra le cœur infâme de Marat.

Cf. 1° Abbé Bougaud, *Vie de la B. Marguerite-Marie*. 2° Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*.

III

QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

(Voy. Ire partie : *Réalité des infirmités de Jésus-Christ*.)

1° La secte de *Acéphales*, née de l'hérésie eutychienne, s'est partagée en deux camps, quand il s'est agi de définir l'état du corps de Jésus-Christ pendant sa vie de passage sur la terre. Les uns, avec *Sévère*, admettaient les passions et les infirmités du Christ, les autres, avec *Julien d'Halicarnasse*, prétendaient que la chair du Sauveur était impassible. Ils nièrent, même, en elle la grandeur et la quantité matérielle. C'est pourquoi on les appela *incorrupticoles* ou *aphthartodocètes*. Ils furent vigoureusement réfutés par Léonce de Byzance, théologien doué d'une érudition remarquable, dans le second des trois livres qu'il écrivit contre les eutychiens et les nestoriens. Après avoir confondu les aphthartodocètes, il prend à

partie certains catholiques qui croyaient ne pas s'écarter de l'orthodoxie en admettant que la chair du Sauveur, bien qu'elle fût passible et corruptible par nature, était devenue impassible et incorruptible par le fait même de son union avec le Verbe.

2° L'hérétique *Valentin*, dans sa lettre à Agathopode, avait imaginé un tempérament bizarre qu'il attribuait au Christ. Il avait, disait-il, une manière de manger et de boire qui lui était propre. Les aliments qu'il prenait ne subissaient aucun travail, parce que son corps incorruptible n'avait pas besoin d'être renouvelé. Telle était, à peu près, l'erreur de Théodore, chef des monothélites, condamné par le pape Martin Ier.

3° *Philippe, abbé de Bonne-Espérance*, de l'ordre des prémontrés, dans ses discussions avec le moine Jean, confessait la réalité des souffrances de Jésus-Christ, mais il prétendait que ces souffrances procédaient de la volonté impérative du Christ et non de sa nature humaine. Par conséquent, tout était bouleversé dans la vie du Sauveur. Le jeûne de quarante jours, la marche sur les eaux, la transfiguration devenaient des choses naturelles ; la tristesse, l'angoisse, la faim, la soif, la douleur étaient des miracles.

Le moine Jean était d'accord avec l'abbé Philippe sur l'intervention de la volonté du Christ, mais il y joignait le concours nécessaire de l'infirmité ; subtilité ridicule et incompréhensible que son adversaire lui reprochait justement. Une lettre savante et judicieuse d'un certain Hunald, qu'ils avaient pris pour arbitre, mit fin à leur discussion. Dans cette lettre, Hunald expose avec beaucoup de clarté la doctrine catholique :

à savoir, que les infirmités du Sauveur sont naturelles, que les douleurs qu'il endure procèdent naturellement de ces infirmités ; mais qu'il les a voulues librement, tandis que nous les subissons contre notre volonté, et qu'il avait la puissance d'en suspendre les effets.

4° Certains Pères ne se sont pas exprimés d'une manière conforme à la doctrine catholique touchant les infirmités du Sauveur. *Clément d'Alexandrie*, dans son VIe livre des *Stromates*, dit « qu'il est ridicule de chercher dans le corps du Sauveur les fonctions du corps humain : il mangeait, non pour soutenir sa chair qu'alimentait une vertu divine, mais pour ne pas induire en erreur ceux qui auraient pu douter de la réalité de son humanité sainte, s'il s'était abstenu ».

Saint Hilaire, dans son dixième livre du traité *de la Trinité*, enseigne que le corps du Christ, conçu dans le sein d'une vierge, était d'une nature supérieure à la nôtre. Il a reçu des coups et des blessures, il a été enchaîné par des liens et élevé en croix, la souffrance s'est précipitée sur lui, mais il ne l'a pas ressentie ; c'était comme un trait qui traverse l'eau, le feu ou l'air. Voici les propres paroles du saint docteur : « *Homo itaque Jesus Christus, unigenitus Deus, per carnem, et Verbum, ut hominis filius : Ita et Dei Filius, hominem verum secundum similitudinem nostri hominis, non deficiens a se Deo, sumpsit : in quem quamvis aut ictus incideret, aut vulnus descenderet, aut nodi concurrerent, aut suspensio elevaret, quidem hæc impetum passionis, non tamen dolorem passionis inferrent : ut telum aliquod aut aquam perforans, aut ignem compungens, aut aera vulnerans. Omnes quidem has passiones naturæ suæ infert, ut perforet,*

ut compungat, ut vulneret : Sed naturam suam in hæc passio illata non retinet ; dum in natura non est vel aquam forari, vel pungi ignem vel aera vulnerari : quamvis naturæ teli sit vulnerare, et compungere, et forare. Passus quidem Dominus Jesus Christus, dum cæditur, dum crucifigitur, dum moritur, sed in corpus Domini irruens passio, nec non fuit passio, nec tamen naturam passionis exercuit : Cum et pœnali ministerio illa desœviit, et virtus corporis, sine sensu pœnæ vim pœnæ in se desœvientis excepit. »

Les théologiens ont diversement interprété ces paroles de saint Hilaire, pour les mettre d'accord avec l'enseignement catholique. L'interprétation la plus commune est celle qui fut adoptée par Pierre Lombard. Elle suppose que saint Hilaire a voulu distinguer les douleurs du Christ de nos douleurs. Nous les ressentons comme un *châtiment*, ce qui ne pouvait pas être dans la personne du Sauveur, qui n'avait mérité aucune *peine*.

Cette interprétation forcée ne nous semble pas admissible. D'autres théologiens ont pensé que le saint docteur voulait parler de la nature divine et non de la nature humaine, quand il niait dans le Christ le sentiment de la douleur. Cette interprétation semble justifiée par ces paroles du Commentaire sur les Psaumes (Ps. 68.) : « *Non incidere* IN DEUM *hic infirmitatum nostrarum terror valebat, aut exercere se, nisi in carne corporis nostri, tanquam subjacente materia, poterant passiones.* »

Guillaume de Paris prétendait avoir lu dans un livre de saint Hilaire une rétractation de l'erreur que nous venons de citer. Mais quel livre ? On n'en connaît aucun, à moins que ce ne soit le Commentaire du

soixante-sixième Psaume, où l'on trouverait plutôt une explication qu'une rétractation.

Le père Coustant, bénédictin, dans sa préface aux œuvres du saint docteur, écarte avec indignation toute accusation d'erreur. Personne, dit-il, n'a parlé de cette erreur avant Claudien Mamert, et, après lui, Bérenger est le premier qui la relève. Saint Hilaire fut toujours considéré et vénéré, par les plus illustres maîtres de la science sacrée et par les conciles, comme un des plus vaillants défenseurs de la foi et un docteur catholique en toute sa doctrine. L'opinion singulière qu'on lui attribue eût certainement tempéré de si grands respects, et elle n'eût pas échappé aux hérétiques. Or, bien que les ouvrages de saint Hilaire fussent déjà célèbres en Orient, jamais les aphthartodocètes n'ont songé à invoquer son autorité à l'appui de leur erreur. Enfin, de l'examen rigoureux des ouvrages de saint Hilaire, il résulte qu'il a voulu établir contre les hérétiques ces quatre points de doctrine parfaitement orthodoxes : 1° Nous subissons forcément les infirmités de la nature humaine ; le Christ les a prises volontairement. 2° Nous les avons méritées ; le Christ les a prises pour nous. 3° Elles nous dominent ; le Christ en est le maître et peut les tempérer selon sa volonté. 4° Elles envahissent tout notre être ; la nature divine du Christ en est exempte, il ne les ressent que dans sa nature humaine.

On peut ajouter à l'apologie du père Coustant le témoignage de l'Église, qui, dans ses derniers temps, a décerné à saint Hilaire le titre de docteur.

Cependant, il ne nous répugne pas de croire que saint Hilaire a pu s'exprimer d'une manière inexacte à l'endroit d'une doctrine qui n'était pas, alors, clairement définie, et sur laquelle la science théologique n'avait pas encore jeté toutes ses lumières. En cela,

il n'est pas plus coupable que saint Thomas argumentant contre la vérité de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge.

5° Parmi les opinions étranges des anciens, il faut citer celle qui attribue au Christ la laideur corporelle, pour mieux faire ressortir sa beauté céleste. « Le Christ, tête de l'Église, dit Clément d'Alexandrie, a passé sur la terre dans une chair difforme et sans beauté, afin de nous apprendre à nous élever jusqu'au principe divin d'où la beauté corporelle est absente[1]. » Et ailleurs : « Ce n'est pas en vain que le Seigneur s'est montré sous une forme vile ; il voulait que nous ne fussions pas distraits de son enseignement par l'admiration de sa beauté corporelle[2]. » Tertullien refuse également, au Christ la beauté du corps : « *Nec humanæ honestatis corpus fuit*[3]. »

Cette opinion se fonde sur une fausse interprétation du LIIIe chapitre d'Isaïe, dans lequel le prophète décrit le Christ souffrant et couvert de plaies. La tradition applique au Sauveur ces paroles du Psalmiste : « Tu es beau par-dessus tous les enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum*[4]. » Comment ne pas croire, en effet, au rejaillissement des admirables perfections du Christ sur sa physionomie ? « L'éclat de la majesté divine rayonnait sur sa face, dit saint Jérôme, et attirait vers lui, au premier as-

1. Ὅτι γε οὐ καὶ αὐτὸς ἡ κεφαλὴ τῆς ἐκκλησίας, ἐν σαρκὶ μὲν ἀειδὴς διελήλυθεν, καὶ ἄμορφος εἰς τὸ ἀειδές, καὶ ἀσώματον τῆς θείας αἰτίας ἀποβλέπειν ἡμᾶς διδάσκων. (III *Stromat.*)

2. Αὐτίκα ὁ Κύριος οὐ μάτην ἠθέλησεν εὐτελεῖ χρήσασθαι σώματος μορφῇ· ἵνα μή τις τὸ ὡραιον ἐπαικῶν, καὶ τὸ κάλλος θαυμάζων, ἀφίστηται τῶν λεγομένων. (*Ibid.*)

3. *De carne Christi*, cap. IX.

4. Psalm. XLIV.

pect, ceux qui le regardaient[1]. » — « Il était admirable, non seulement par ses miracles, mais, encore, par les puissants attraits qui enchaînaient à sa personne ceux qui avaient le bonheur de l'approcher et de le voir[2]. » Ainsi parle saint Jean Chrysostome.

Cf. Petau. *Dogm. theol. De Incarnatione*, lib. X, cap. 4 et 5.

IV

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

(Voy. exorde. *Jésus médiateur.*)

1° Les *ariens* considéraient Jésus-Christ comme médiateur en tant que Verbe ; parce que leur Verbe était d'une nature qui tenait le milieu entre Dieu et le monde. Aucun être, disaient-ils, n'était capable de soutenir le choc de la puissance créatrice, si ce n'est Celui dont la substance devait servir d'instrument à la production de l'univers. Cette substance est un véritable médiateur, et il n'y en a réellement qu'un seul, le Christ Jésus : *Mediator unus Christus Jesus*. Corruption profonde de la doctrine de saint Paul, comme le Verbe arien, du reste, était une corruption profonde du sublime enseignement de saint Jean.

Il est bien vrai que quelques anciens Pères ont

1. Fulgebat ipse, et majestas divinitatis occultæ, quæ etiam in humana facie relucebat, ex primo ad se videntes trahere poterat aspectu. (In Marc., cap. XI, 9.)

2. Οὐδὲ γὰρ θαυματουργῶν ἦ θαυμαστὸς μόνον, ἀλλὰ καὶ φαινόμενος ἁπλῶς πολλῆς ἔγεμε χάσιτος. (S. Chrysost. Homil. XXVII in Matth.)

attribué au Fils de Dieu, avant son incarnation, la qualité de médiateur. C'est lui, disaient-ils, qui agissait au nom du Père et apparaissait, sous une forme sensible, aux patriarches et aux prophètes. C'est lui qui délivra le peuple juif de l'Égypte, et lui donna la loi sur le mont Sinaï. Mais, dans cette médiation improprement dite, les anciens Pères n'ont jamais prétendu que la dignité du Verbe fût diminuée.

2° Les *monophysites* se servaient du titre de médiateur attribué à Jésus-Christ, pour conclure en faveur de leur erreur. Jésus est médiateur de Dieu et des hommes, donc, disaient-ils, sa nature est un composé de Dieu et de l'homme. Singulière manière de conclure d'une vérité à une erreur grossière, au lieu d'expliquer les vérités l'une par l'autre : la médiation de Jésus-Christ par l'incarnation.

3° Les *sociniens* et les anabaptistes, abusant du texte de saint Paul : « Il n'y a qu'un seul Dieu et un seul médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ », en concluaient que le Christ n'était qu'un homme.

4° *François Stancari*, né à Mantoue et professeur de langue hébraïque à l'Université d'Udine, se réfugia en Pologne pour se soustraire aux poursuites qu'il avait méritées, à cause de son penchant pour l'hérésie. Après avoir été emprisonné, sur les ordres de l'évêque de Cracovie, il fut rendu à la liberté par le crédit de quelques grands seigneurs. Il vint se marier en Prusse, et professa la langue hébraïque à l'Académie de Kœnigsberg. C'est là qu'il engagea sa fameuse querelle avec Osiander touchant la médiation de Jésus-Christ. Osiander soutenait que l'homme étant justifié par la justice essentielle de Dieu, Jésus a été notre

médiateur en tant que Dieu. Stancari prétendait que Jésus n'est notre médiateur que selon la nature humaine. « Si Jésus est notre médiateur en tant que Dieu, disait-il, il est moindre que son Père selon la nature divine, il n'est pas consubstantiel au Père. Ceux qui le font médiateur en tant que Dieu renouvellent l'hérésie des ariens. » Stancari invoquait en faveur de son opinion l'autorité de Pierre Lombard et de saint Thomas. « Un Pierre Lombard, à son avis, valait mieux que cent Luther, deux cents Mélanchthon, trois cents Bullinger, quatre cents Pierre martyr et cinq cents Calvin. Si on les pilait tous dans un mortier, ajoutait-il aimablement, on n'en tirerait pas une once de théologie. »

Stancari faussait, dans l'intérêt de son erreur, la doctrine des scolastiques, et de saint Thomas en particulier. Il est bien vrai que ce dernier affirme que Jésus-Christ est médiateur en tant qu'homme : *Verissime dicitur mediator in quantum homo*, et que ce titre ne peut lui convenir en tant qu'il est Dieu : *Secundum quod Deus*. Mais, comme le fait très bien remarquer le P. Petau, le saint docteur considère ici la divinité du Christ séparément et en elle-même, et non dans son union avec l'humanité. Sans cette union, l'argumentation de saint Thomas est complètement fausse. Le médiateur doit être distant des deux extrêmes qu'il doit unir. Il est distant de Dieu par son humanité, distant des hommes par sa dignité en grâce et en gloire : *distat ab hominibus in dignitate gratiæ et gloriæ*. Or, la raison de cette dignité est l'union de la nature divine à la nature humaine. Plus de nature divine, plus de dignité exceptionnelle. « *Si substraheretur a Christo divina natura, substraheretur per consequens ab eo singularis plenitudo gratiarum, quæ convenit ei in quantum est unige-*

nitus a Patre, ut dicitur Joan., cap. I. Ex qua quidem plenitudine habet ut sit super omnes homines constitutus et propinquius ad Deum accedens[1]. »

5° *Calvin, Wigand, Mélanchthon* et autres auteurs protestants ont relevé le gant pour Osiander, fortement maltraité par son adversaire. Après avoir accablé d'injures François Stancari, qui, du reste, ne les épargnait pas, ils ont affirmé la médiation du Christ en tant que Dieu. Médiation éternelle, en vertu de laquelle Dieu créait toutes choses, le Verbe intercédait pour les pécheurs et les réconciliait avec son Père ; médiation qui reçut son perfectionnement et sa plénitude dans l'Incarnation. Stancari avait raison de dire qu'il respirait dans cette erreur une odeur d'arianisme ; car n'est-ce pas amoindrir le Verbe et le mettre au-dessous de son Père que d'en faire un moyen terme entre Dieu et les créatures, un suppliant, un intercesseur placé entre Dieu et les hommes ?

La vérité catholique est tout entière dans ce seul mot : l'Homme-Dieu.

1. Cf. *Summ. Theol.*, III P., quæst. 27, a. 2.

TABLE

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

L'INTELLIGENCE DE JÉSUS-CHRIST

Pour donner une dernière réponse à cette question : Comment devons-nous concevoir un Homme-Dieu ? on étudie, dans ces conférences, les perfections de Jésus-Christ ; et, d'abord, son intelligence : 1° Quelle est la nature et l'excellence de cette intelligence ? 2° de quelle science est-elle ornée ? — I. Réfutation de l'apollinarisme, qui refusait à l'Homme-Dieu une intelligence humaine. — Preuves de l'existence de cette intelligence. Conclusion : Nous devons accorder au Christ une intelligence humaine, vivante, active, perfectionnée par la science. — Cette intelligence surpasse toutes celles que Dieu a créées. — II. Tout être intelligent doit posséder la science qui convient à son état ; Dieu ne peut pas permettre qu'il en soit autrement, lorsque le plan général de sa providence est, en quelque sorte, engagé dans une prédestination. En vertu de ces principes, on doit conclure que la science qui convient à l'état de Jésus-Christ, c'est une science universelle, toute espèce de science créée. — 1° Vision béatifique ; 2° science infuse. — Description de ces deux sciences et de leurs effets. — 3° Science acquise. — Réfutation de ceux qui prétendent que le Christ n'a pas possédé la plénitude constante de la vision béatifique et de ses joies, de la science infuse et de ses ravissements, dès le premier moment de sa conception. — Con-

clusions pratiques : 1° La science du Christ est l'exemplaire de toute science. 2° Elle est la force de notre intelligence. 3° Elle est la consolation de nos cœurs chrétiens. 3

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

LA VOLONTÉ DE JÉSUS-CHRIST

Avec l'intelligence, le Christ possède une volonté libre comme la nôtre. — On examine dans cette conférence : 1° L'incomparable rectitude de cette volonté ; 2° Sa souveraine puissance. — I. Ce qu'on doit entendre par la rectitude de la volonté. — La rectitude humaine, si parfaite qu'elle nous semble, n'est qu'une rectitude relative ; l'homme ne peut prétendre à la rectitude absolue, c'est-à-dire à la constante et irréprochable harmonie de sa volonté avec la volonté divine. — Bien que la rectitude absolue ne soit pas en notre puissance, Dieu a voulu nous donner dans une âme humaine le glorieux spectacle de cette rectitude. — Cette âme, c'est l'âme du Christ : 1° Il n'a pas contracté le péché. 2° Il ne l'a pas commis. 3° Il ne pouvait pas le commettre. — Le Christ est impeccable. — Preuves de son impeccabilité. — Conciliation de cette impeccabilité avec la liberté. — Grandeur de l'obéissance absolue. — II. La volonté du Christ, à l'instant même où elle se soumettait à la volonté divine, était, en récompense de son obéissance, investie d'une souveraine puissance : 1° Souveraine puissance dans la mystérieuse économie de son humanité sainte. 2° Souveraine puissance dans la préparation et l'établissement de son œuvre — Comment Jésus-Christ possède le pouvoir des miracles. — Rôle de sa volonté dans les opérations thaumaturgiques ; — Facilité. — Universalité. — Fécondité de

son pouvoir. — 3° Souveraine puissance de la volonté du Christ dans le gouvernement de son œuvre. — Jésus est le roi des âmes. — Le droit est le fait. — Conclusion. 53

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

LE CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

La rectitude et la puissance du Christ se marient, se fondent, s'expriment dans un acte sublime et touchant pour lequel nous avons imaginé comme une faculté à part. — L'acte s'appelle amour : la faculté s'appelle le cœur. — On ne discute pas, dans cette conférence, la valeur psychologique de ce partage, mais on examine ces deux questions : 1° Quel fut l'amour de Jésus-Christ ? 2° Pourquoi la forme sensible, sous laquelle l'Église propose cet amour à notre culte ? — I. Essentiellement, l'amour est dans le cœur de Jésus-Christ, ce qu'il est dans nos cœurs, mais quelle différence de genèse et de perfection. — Comment l'amour naît dans nos cœurs ; comment dans le cœur de Jésus-Christ. — Comment Jésus-Christ aime Dieu. — Comment il nous aime. — Son amour est : 1° immense ; 2° tendre ; 3° généreux. — Développements. — Conclusion : Le cœur du Christ est le plus grand des cœurs. — II. L'Église ne devrait-elle pas se contenter de nous dire : Adorez et aimez l'amour de Jésus-Christ. — Pourquoi veut-elle nous prosterner devant un cœur de chair et faire passer, par cette matière, les hommages du monde chrétien ? — Réponses des hérétiques et des libres penseurs à cette question. — On répond aux hérétiques par l'ancienneté du culte du Sacré-Cœur. — On répond aux libres penseurs : 1° par l'irrésistible instinct de notre nature, qui aime à rattacher à des signes ses plus doux souvenirs et ses plus délicats sentiments ; 2° par l'indivisi-

bilité de la personne, que nous enveloppons tout entière dans nos hommages comme dans notre réprobation : 3° par le rôle du cœur dans la vie humaine. — Comment l'amour est, à la fois, acte et passion. La tension de l'amour-passion s'exprime d'une manière sensible dans l'organisme humain. — Le cœur est l'instrument dont il se sert. — L'amour passionné trouve encore en lui le plus grand de ses dons : le sang. — Le sang, c'est la vie. — Celui qui le répand va jusqu'au suprême amour : *In finem dilexit.* — Les émotions du cœur de Jésus. — Le sang de Jésus. — Conclusion : La dévotion au Sacré-Cœur est la récapitulation magnifique et inexprimablement touchante de tous les mystères par lesquels l'amour d'un Homme-Dieu s'est manifesté. — Rien de plus légitime. — Conclusion finale : — Rien de plus salutaire. — Commentaire de ces paroles : *Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus.* . . . 99

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

LA SAINTETÉ DE JÉSUS-CHRIST

On étudie dans cette conférence une perfection générale qui saisit, pénètre toute la grande âme du Christ et rayonne, à travers le voile de sa chair, sur l'humanité chrétienne, perfection que l'on pourrait appeler la somme des perfections : la sainteté. — La sainteté n'est pas considérée ici comme l'exemption de toute tache, mais comme l'accumulation des dons divins qui unissent, intimement et fermement, l'être intelligent et libre au souverain bien. 1° Excellence de la sainteté de Jésus-Christ. — 2° Active et féconde influence de cette sainteté sur les âmes. — I. Admirable prodige de la sainteté dans l'homme. — Ce n'est, pourtant, qu'une pâle réduction de la sainteté du Christ qui surpasse toute sainteté par son origine, ses magnificences et sa plénitude. — 1° Origine. — La sain-

teté du Christ est innée, substantielle, parfaite et inamissible. — 2° Magnificences. — La sainteté du Christ comprend la grâce habituelle, épanouissement de la sainteté substantielle : toutes les vertus infuses et acquises, au degré suprême, tous les dons de l'Esprit-Saint, toutes les grâces gratuites. — 3° Plénitude. — Jésus reçoit la sainteté comme principe universel de toutes grâces. — Elle est en lui sans mesure. Il n'est pas un vase, un ruisseau, un fleuve de sainteté, il est la source vivante, dans laquelle Dieu dote tout le genre humain. — II. La sainteté du Christ n'est pas une sainteté égoïste dont il jouit pour son unique honneur, c'est une perfection communicative et libérale dont l'active et féconde influence se fait sentir en toute sainteté. — Enseignement du grand apôtre à ce sujet. — Développement de cet enseignement. — 1° Jésus forme toute sainteté par son exemple. — 2° Jésus mérite toute sainteté. — 3° Jésus, tête du corps mystique de l'Église, répand en elle toute sainteté, comme notre tête charnelle fait jaillir sa vitalité dans tous les membres du corps humain. — Conclusion : appel à la sainteté. 145

QUARANTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

LES INFIRMITÉS DE JÉSUS-CHRIST

La théologie catholique fait reposer l'édifice des perfections de Jésus-Christ sur ce principe : Dieu devait à son Verbe fait chair tous les privilèges et toutes les gloires que peut supporter une nature humaine. — Ce principe a été pleinement justifié par les précédentes conférences. — Mais les infirmités de Jésus-Christ semblent démentir nos affirmations sur sa grandeur absolue. — Il faut : 1° démontrer que Jésus-Christ a réellement pris nos infirmités, et expliquer comment il les a prises ;

2° étudier les raisons pour lesquelles il les a prises, et faire voir que ces infirmités concourent à sa plus grande gloire. — I. Des hérétiques, scandalisés par les infirmités de Jésus-Christ, ont nié l'existence de sa chair sacrée. — On expose, contre leur négation, l'enseignement des apôtres, de la tradition et de l'Église : d'où l'on conclut que le Christ est infirme comme nous. — Cependant, il ne faut pas exagérer cette ressemblance. — Jésus-Christ n'a point pris les infirmités qui portent l'empreinte du péché si vive et si profonde qu'elles répugnent à son adorable sainteté. — Jésus-Christ prend et accepte ; il ne subit pas comme nous. — Tout est pur dans ses passions. Tout est voulu dans ses souffrances. — La volonté antécédente, qui rend le Christ maître des infirmités que nous sommes obligés de subir, n'a pas eu pour résultat de diminuer ses souffrances. — La douleur du Christ fut la plus grande des douleurs. — Développement de cette vérité. — Conclusion de Bossuet : L'économie est si sage, la dispensation si prudente, toutes choses sont tellement ménagées, que la perfection paraît tout entière et l'infirmité tout entière, enfin tout cela est admirable. — II. Nous ne devons pas juger les choses par leur apparence, mais par leur destination. — Quelle est la destination des infirmités de Jésus-Christ ? — Enseignement de saint Paul. — Il résulte de cet enseignement : 1° que Jésus-Christ a pris nos infirmités pour mieux honorer Dieu. — Développements. — 2° Pour mieux nous témoigner son amour. — Développements. — 3° Pour s'assurer à lui-même une plus grande gloire. — Développements. — Avant saint Paul, Jésus avait dit : *Cum infirmor tunc potens sum.* — En effet, ses infirmités sont puissantes pour nous faire voir en lui ce qu'une gloire précoce nous eût éternellement caché : Les pieux attraits de la victime, les charmes de l'ami dévoué, la majesté du triomphateur. — Invocation au Christ sanglant et immolé. 193

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST

Les perfections personnelles de Jésus-Christ sont ordonnées aux offices qu'il doit remplir. — Il faut donc compléter l'étude de ces perfections en parlant, non plus des mystères intimes de sa personne, mais de la plus auguste de ses relations. — Toutes les relations de l'Homme-Dieu se résument en un seul mot : Il est médiateur. — Or, l'office dans lequel sa médiation s'exerce avec le plus d'éclat et de majesté, c'est le sacerdoce. — Deux affirmations : 1° Jésus est prêtre. — 2° Il est le prêtre par excellence. — I. Idée générale du sacerdoce. Comment on la rencontre aux origines des sociétés et dans l'histoire des grands peuples. — Application de cette idée au plus beau et au plus pur des sacerdoces de l'antiquité : le sacerdoce judaïque. — Descriptions — Dans ce sacerdoce, tout est préparation et figure. — Jésus-Christ, prêtre suprême, consomme tous les sacerdoces. — Nul ne justifie mieux que lui la définition de l'Apôtre : *Omnis pontifex, ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur, in his quæ sunt ad Deum.* — Il s'offre, par l'exquise perfection de sa nature humaine, au choix de Dieu. — Dieu le choisit par un serment solennel. — Il est l'orante accompli, le sacrificateur parfait. — Il donne à Dieu les choses sacrées de l'humanité, et à l'humanité les choses sacrées de Dieu. — II. Tout est harmonie dans les créations de Dieu. — Le monde matériel et le monde religieux suivent les mêmes lois de progression. — Comme l'homme, malgré ses affinités avec le monde inférieur, n'en est point une déduction, Jésus pontife, malgré sa ressemblance avec les prêtres de l'ancienne loi, n'est point une déduction du sacerdoce judaïque. — Tout est nouveau dans

l'institution de son sacerdoce, parce que tout doit y être excellent et parfait : 1° La personne, dans laquelle il faut considérer le *choix*, l'*onction*, les *qualités*. 2° Les fonctions, dont il faut admirer l'*ampleur*, la *simplicité*, l'*efficacité*. 3° La durée : le sacerdoce de Jésus-Christ a triomphé de la mort, il se perpétue dans le temps, il s'éternise dans les cieux. — Tableau de la beauté du Christ. 247

INDEX

Index des principales erreurs contraires aux dogmes exposés dans ce volume. 303

FIN DE LA TABLE

588-21. — Paris. Imprimerie des Orphelins-Apprentis d'Auteuil
40, rue La Fontaine, 40.

BX 1751 .M65 v.7 SMC
Monsabre, Jacques Marie Loui
Exposition du dogme
catholique : careme 1873-189
47086050